

Langage, écriture et correspondances dans Sept jours sur le fleuve de Henry David Thoreau

Éléonore Richard

► **To cite this version:**

Éléonore Richard. Langage, écriture et correspondances dans Sept jours sur le fleuve de Henry David Thoreau. Art et histoire de l'art. 2014. dumas-01092725

HAL Id: dumas-01092725

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01092725>

Submitted on 9 Dec 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Eléonore Richard

N° étudiant : 11124584

eleonore.richard6@orange.fr

Directeur de mémoire **Gilles A. Tiberghien.**

MEMOIRE DE MASTER 2 ESTHETIQUE

**Langage, écriture et correspondances dans
Sept jours sur le fleuve de Henry David Thoreau.**

UNIVERSITE PARIS 1 PANTHEON-SORBONNE

UFR 4 ARTS-PLASTIQUES

Année universitaire **2013-2014**

SOMMAIRE

INTRODUCTION – P 4

I - PENSEE MOBILE ET CREATION D’UN LANGAGE – P 7

- a) De *Walden* à *Sept jours sur le fleuve* : la recherche d’un équilibre dans l’écriture. - P 7
- b) Création d’un langage personnel. – P 17
- c) Le rôle du poète. – P 25

II - LA MYTHOLOGIE COMME STRUCTURE NARRATIVE – P 34

- a) Le mythe dans sa forme traditionnelle : expliquer les fondements du monde. – P 34
- b) Le mythe comme identité culturelle. – P 39
- c) La quête du mythe. – P 51

III - LE MOT COMME CARACTERE DE LA NATURE – P 60

- a) Esprit scientifique et esprit poétique : la dualité romantique. – P 60
- b) L’imagination et le corps comme moyen de connaissance intuitive. – P 70
- c) La métamorphose. – P 78

CONCLUSION – P 84

BIBLIOGRAPHIE – P 85



REMERCIEMENTS

Je remercie très sincèrement Monsieur Gilles Tiberghien, mon directeur de mémoire, pour m'avoir accompagnée et soutenue dans mon projet. Et, grâce à qui j'ai pu entrevoir d'autres perspectives de réflexion.

Je remercie également Jacinto Lageira pour sa disponibilité et ses conseils.

Un grand merci à mes amies d'Esthétique Joséphine Loche, Anne Brosselard et Anna Trifi pour leur soutien et leur bonne humeur.

Ainsi que Murielle Richard pour sa précieuse relecture et Clément Phiv pour son regard bienveillant.

INTRODUCTION

Peu avant la mort de Thoreau en 1862, Emerson écrit à son sujet : « *Tant de journées d'automne ah oui, et d'hiver passées hors de la ville essayant d'entendre ce que portait le vent (...) Ce qu'on appelle le génie c'est une abondance de vie.* »

L'auteur de *Walden* n'est pas seulement un philosophe qui a pensé le rapport de l'homme à la nature et à la société. C'est avant tout un chercheur de mots qui s'est singularisé des autres écrivains de son temps en utilisant son expérience comme source première dans l'écriture. Il joue avec la langue afin de présenter une réalité et une vision unique du monde dépossédé de tout artifice. La recherche dans la justesse de l'écriture incarne pour lui le travail quotidien de l'âme en proie aux vérités de la nature. Et même si « *Le thym et la marjolaine n'y sont pas encore du miel* », comme disait Emerson pour qualifier la prose de son ami, l'expérience de la nature fournit à la pensée une puissance libératrice dans l'écriture. Ce n'est peut-être pas le mot dans sa finalité qui importe mais bien la recherche qui y est sous-jacente. Explorer les mots revient à découvrir la vie dans ce qu'elle a de plus fondamental. Pour Thoreau, ils ont une signification forte, poétique et figurent un idéal esthétique. Dans *Walden*, en évoquant le statut du mot, il écrit : « *C'est l'œuvre d'art la plus proche de la vie elle-même. On peut le traduire dans toutes les langues, et pas seulement le lire, mais toutes les lèvres humaines peuvent l'exhaler ; on peut non seulement le présenter sur la toile ou dans le marbre, mais aussi le graver dans le souffle de la vie elle-même.*¹ »

Sept jours sur le fleuve raconte le récit de voyage de Henry David Thoreau et de son frère John qui, un matin d'août 1839, décident de partir sur les rives du Concord pour naviguer jusqu'au Merrimack. Pendant cette traversée qui dure une semaine, ils rencontrent de nombreux des paysages qui suscitent autant de réflexions sur l'histoire, la littérature, la philosophie ou la religion. A la mort de son frère, deux ans après, Thoreau entreprend l'écriture de ce voyage afin de rendre compte de ce moment de vie et d'amour partagé avec frère. Comme dans *Walden*, l'écriture est ici motivée par un sentiment d'absence omniprésent qui conduit Thoreau à imprimer ses souvenirs dans les mots. Dans le cas de *Walden*, l'écriture est un moyen de retourner à la cabane, dans ce paradis perdu où il se sent chez lui. Dans *Sept jours sur le fleuve*, les mots sont un moyen pour retrouver les visions et les moments d'amitié, de joie et de découverte. En revivant son voyage, il rend hommage à son aîné qui fut, même s'il l'évoque peu dans

¹ Thoreau Henry David, *Walden*, Marseille, Le mot et le reste, 2010, p108

son récit, le seul ami à l'avoir accompagné dans la découverte des merveilles du monde sauvage.

Le travail d'écriture le conduit à revaloriser les plaisirs de la contemplation et à considérer la nature comme un lieu complexe et une source d'inspiration inépuisable. Thoreau s'est nourri des paysages dans la composition de son livre. Sa pensée s'inscrit dans une perpétuelle recherche de la beauté et de la vérité à travers les mots. Il a su trouver un équilibre entre la lucidité sur le monde moderne et la naïveté inhérente à l'émerveillement de la vie. En plaçant la littérature au centre de sa vie comme forme artistique la plus élevée, il travaille activement à révéler toute la sincérité du monde pour la cristalliser ensuite dans l'écriture. Ainsi, il fera tout au long de sa vie et de l'écriture de ses livres un profond travail unissant un langage poétique et une pensée nouvelle sur l'environnement naturel et humain dans lequel il évolue. Thoreau contribue donc à la création d'une esthétique en usant de toutes les possibilités du langage dans le but d'exprimer la richesse de la nature. On retrouve dans son œuvre et précisément dans *Sept jours sur le fleuve* une composition à la fois musicale, sculpturale et picturale de la nature. Thoreau se singularise car il n'écrit pas sur la nature mais dans la nature conférant ainsi à son discours une authenticité singulière. Le langage et le paysage sont tout deux le fruit d'une découverte. C'est le regard qui les construit. Les différentes manières que nous avons de représenter un paysage passent par les ressources langagières que nous exploitons.

Dans sa narration, il associe de courts essais à des poèmes, des descriptions et des anecdotes, et mêle les pensées et les éléments physiques dans un flot constant à l'instar de la rivière. Les rivières parcourent de nombreux territoires géographiques en parallèle à de nouveaux territoires de la pensée. La correspondance entre paysage et pensée évoque un des fondements du récit.

Quel travail de composition avec les mots et le langage Thoreau crée-t-il pour révéler la nature et ces paysages ?

Il conviendra dans un premier temps d'étudier l'articulation entre le langage et la pensée à travers le voyage et la description que l'auteur en donne. Puis d'analyser plus précisément la structure narrative du récit à travers la mythologie et ses différentes formes. Et enfin, s'intéresser aux dispositions du mot comme caractère de la nature c'est-à-dire comme explication du lien entre l'esprit de l'auteur et son rapport à celle-ci. Dans l'optique de saisir la signification de ces propositions nous les compareront, quand il semblera utile, à certains passages de *Walden* afin de mettre en avant les différents procédés mis en œuvre par Thoreau dans l'élaboration de l'écriture du paysage et de la nature.

Sept jours sur le fleuve est le premier livre de Thoreau publié de son vivant. Il annonce les prémices d'une recherche de soi qui se concrétisera dans *Walden*. Traduite et publiée en français il y a deux ans, cette œuvre suggère un regain d'intérêt pour la pensée d'un auteur qui participa activement à la création d'une nouvelle Amérique. Ce livre, aux apparences parfois déroutantes pour le lecteur, est un voyage initiatique qui mêle l'entrain de la jeunesse à un désir profond de découverte. « *Je suis souvent resté sur les berges de la Concord, à observer son cours, symbole de tout voyage, obéissant à la même loi que l'Univers, le Temps et tout ce qui a été créé (...) J'ai fini par me décider à me lancer sur ces flots à me laisser emporter là où il me conduirait.*¹ »

¹ Thoreau Henry David, *Sept jours sur le fleuve*, Paris, Fayard, 2012, p17.

I - PENSEE MOBILE ET CREATION D'UN LANGAGE

Sept jours sur le fleuve est à l'image des rivières que Thoreau décrit. C'est un livre, qui évolue, transite et dérive cherchant et naviguant à travers plusieurs chemins. Thoreau y montre une écriture constamment en mouvement cherchant de nouvelles voies pour l'esprit. « Tout coule » dans la pensée de Thoreau mais pas de manière linéaire. La pensée et le langage se cherchent dans une nature en perpétuelle mutation. C'est un récit de voyage peu conventionnel qui met au premier plan un jeu entre la pensée et le travail d'écriture de l'auteur. C'est un voyage tant physique que spirituel qui amène les deux jeunes frères à explorer les parts de leur pensée. De l'observation et la contemplation des paysages vont ainsi naître des méditations et des réflexions universelles à l'image du transcendantalisme.

a) De *Walden* à *Sept jours sur le fleuve* : la recherche d'un équilibre dans l'écriture.

Pour Thoreau, l'écriture ainsi que la lecture évoquent un éveil sur le monde. A l'instar de la sacralisation que l'auteur fait de l'aurore, l'écriture devient le moyen de transformer sa vie en perpétuel matin c'est-à-dire de retrouver la capacité à s'émerveiller chaque jour. L'écriture n'est pas une attitude passive, c'est un réel mode de vie qui conditionne le déroulement de ses journées. C'est ainsi qu'il a commencé à tenir un journal et cela jusqu'à la fin de sa vie afin de répertorier chaque impression, pensée—ou observation de la journée. « *Que faites-vous en ce moment ?* » m'a t-il demandé. « *Tenez-vous un journal ? - J'ai donc fait ma première entrée aujourd'hui* ». Cette question d'Emerson adressée à Thoreau, tout juste diplômé d'Harvard, annonce déjà ce qui va être au centre de sa vie : la recherche du juste équilibre entre la vie et l'écriture. Thoreau a pris l'habitude de retranscrire sur papier ses observations de la journée pour mieux s'étudier lui-même. En effet, pour les transcendantalistes de la Nouvelle-Angleterre le journal symbolise une pratique essentielle dans l'exercice de la pensée et l'apprentissage de soi. Il permet à son auteur de mieux suivre le cheminement de l'âme et la route pour accéder à la grâce divine. Le transcendantalisme américain ou plutôt devrions nous le désigner « d'idéalisme américain », en référence aux philosophes idéalistes européens et notamment à Kant, Schlegel et Schiller, est un courant d'inspiration religieuse qui place l'appréhension du divin et la connaissance de soi au cœur de sa pensée. Pour Thoreau, l'écriture quotidienne de son journal est le moyen le plus certain d'accéder à la vérité de l'Etre des choses en sondant les

profondeurs de son âme. L'écriture suggère pour lui un perfectionnement dans le mieux-vivre et c'est pourquoi elle est une discipline à laquelle il se consacra toute sa vie. Mais c'est aussi une quête de la perfection où la beauté du langage se construit assidument. Thoreau considère la littérature comme forme artistique la plus élevée et la place ainsi au centre de sa vie. Qu'il émerge de ses lectures ou de sa propre parole, le mot est pour Thoreau le caractère le plus sincère de nos vies. Pour Robert-Louis Stevenson, admirateur de l'auteur de *Walden*, le but final de Thoreau est de « *coucher la beauté du monde sur nos pages* ». Même s'il regrette le style parfois trop emphatique de son aîné pour exprimer sa pensée, il lui accorde toutefois un grand mérite dans la manière de faire correspondre un langage poétique et une pensée novatrice et stimulante. Thoreau met beaucoup d'ardeur à rendre compte de la nature qu'il perçoit de telle manière à ce que l'écriture ne devienne à aucun moment ornementale face à la description de la nature. Elle représente une fin en soi et l'élaboration du récit sa forme la plus accomplie.

Walden est le récit des deux ans et deux mois que Thoreau passa dans les bois dans sa cabane au bord du lac de Walden à Concord. Il y raconte sa vie, ses occupations, ses impressions, ses observations et ses réflexions plus générales sur le monde. Ce livre n'est pas seulement un traité de la vie dans les bois avec toutes les spécificités que cela comporte ni un récit des événements survenus au cours de ces deux années, c'est avant tout une entreprise littéraire. C'est un livre sur l'écriture. Si Thoreau se retire dans les bois pour un temps, c'est pour mieux se retrouver et comprendre le monde et la société ; et cette quête n'est rendue possible que par le travail d'écriture qui donne une structure essentielle à Thoreau. Elle est l'ossature du déroulement de sa vie dans sa cabane. En effet, l'écriture n'est pas la simple retranscription des événements qui se succèdent au fil des jours et des semaines mais un véritable mode de vie. Pour Stanley Cavell chaque acte que Thoreau accomplit est un acte d'écrivain et la construction de sa cabane est le symbole même de l'écriture de son livre. Elle est le « *mineret* »¹ de l'écriture. Dans *Walden*, l'écriture trouve sa fin dans chaque mot de telle sorte à ce qu'il soit chargé de signification se rattachant parfois à la quête spirituelle de l'auteur. Dans son ouvrage, *Sens de Walden*, Cavell tend à déterminer en quoi *Walden* est un livre qui parle d'un livre c'est-à-dire en quoi cette œuvre fait elle-même référence au travail d'écriture de l'auteur. L'intérêt de ce texte selon Cavell est suscité par la volonté de définir Thoreau comme un écrivain et non seulement comme un penseur du transcendantalisme. Il est essentiel pour comprendre le travail de Thoreau de ne pas établir de frontières

¹ Cavell Stanley, *Sens de Walden*, Paris, Théâtre Typographique, 2007, p35.

immuables entre différentes disciplines et chemins de pensée. Pour saisir son propos et être touché par son écriture il est impossible de séparer ce qui est du domaine de la pensée et ce qui est du domaine du langage au même titre qu'on ne peut faire exister la philosophie sans la poésie. L'écriture chez Thoreau est un moyen pour donner naissance à une pensée américaine novatrice en s'extrayant de l'emprise de l'héritage anglais. Thoreau est mû par le désir d'une poésie nouvelle répondant aux attentes d'une Amérique qui existe encore dans l'idée de sa découverte. Il y a une aspiration pressante chez le jeune Thoreau à une littérature américaine qui se démarquerait par ses spécificités et dont la singularité serait la preuve d'une intelligence originale d'une nation en maturation. Les mots dans *Walden* se conforment alors à cet idéal et contribuent à la composition de la « première épopée nationale »¹. La volonté d'une littérature nouvelle s'impose effaçant peu à peu les traces d'une littérature anglaise. Cette pensée stimulante se construit quotidiennement dans le rapport direct avec la nature. Si la vie est liée à l'écriture c'est aussi parce que la nature est considérée comme un livre. Cette idée bien qu'elle soit courante dans le domaine des arts et de la littérature prend une forme singulière dans le récit de *Walden*. Thoreau cherche continuellement à trouver un équilibre entre l'écriture et la vie à travers la nature. Cette idée s'explique par son désir de faire correspondre son besoin d'écriture et sa volonté de se fondre dans la nature. Par exemple, son entreprise de vouloir sonder l'étang de Walden suggère son désir profond d'embrasser la nature dans ce qu'elle a de véritable. Le chapitre « Le champ de haricots » est le symbole même de la recherche de la juste mesure entre vie et écriture. Dans ce texte, cette quête trouve un ancrage concret mais aussi poétique dans l'image de la culture du sol avec le sarclage des haricots qui représente le symbole de l'acte physique d'écrire. En effet, la terre est une page qui permet à Thoreau « d'exprimer ses pensées estivales sous forme de feuilles et de fleurs de haricots »². La terre qu'il cultive est comme la page qu'il écrit, il cherche et détruit l'herbe pour y planter des haricots au même titre qu'il choisit des mots en leur donnant une direction et une signification particulière. Le mot est comme le haricot, il est une graine qui va germer et évoluer selon les soins que va lui prodiguer son cultivateur. La germination de la pensée et du langage s'accomplit à travers l'écriture. La prose de Thoreau émerge des entrailles de la terre dans son authenticité. Ici le cultivateur c'est aussi l'écrivain, et Thoreau endosse deux vêtements qui se complètent l'un est l'autre. Il accorde une très grande attention à son champ qu'il entretient quotidiennement pendant des heures et avec intérêt. Le sarclage et l'écriture évoquent la production d'un travail qui conduit à

¹ *Ibid*, p22

² Thoreau Henry David, *Walden, op.cit*, p163

un épanouissement ; le sarclage est une activité intermédiaire entre le plantage et la récolte qui consiste à entretenir la production. C'est un moment de transition qui permet de consolider un rapport de proximité avec la terre. Mais c'est surtout un labeur qui est louable puisqu'il réveille le meilleur qui demeure en nous. Contre la société moderne qui se sert du travail pour asservir ces hommes, il est ici question d'un labeur utile dans la manière qu'il a de nous mettre dans un rapport immédiat avec le sol et la nature. Cette dernière nous ramène donc à la connaissance de l'être des choses et de soi et lie la vie à l'écriture. Dans les bois, Thoreau consacre ses journées à l'étude de la nature et à son écriture. Retranscrire les événements et observations du jour c'est tenter d'inscrire ce qui requiert du domaine de l'ineffable. Essayer de capturer un moment nécessite un grand travail d'écriture pour réussir à le faire demeurer et exister par la suite. Le mot est « *la plus excellente des reliques* » pour Thoreau car c'est un témoignage au même titre que le champ de haricots porte en lui « *les cendres de nations non répertoriées qui en des temps primitifs vivaient sous ces cieux* »¹. Le cultivateur, tout comme l'écrivain, a le pouvoir de troubler les choses établies pour leur donner une tournure différente comme Thoreau qui intervient sur son champ et entretient sa production selon son désir. L'écrivain lui aussi choisit les mots en les inscrivant dans un champ de significations spécifique. Mais la nature garde toujours un pouvoir déterminant dans la finalité des choses. Le champ profite de ses bienfaiteurs comme la lumière ou la rosée et le mot se laisse aller à quelque chose qui dépasse le langage. *Walden* n'est pas une écriture définitive puisque chaque lecteur fait sa propre expérience des mots employés par l'auteur. Finalement, les mots sont des électrons libres qui s'associent et se quittent. On peut alors se demander comment Thoreau délivre grâce à l'écriture un langage signifiant et quelle peut être alors la spécificité de son discours. Mais son écriture est avant tout une question d'intériorisation tant pour le lecteur que pour l'auteur qui fait l'expérience du lieu. Dans l'écriture de Thoreau, il y a une dialectique entre l'intime voilé et une revendication d'être au monde dans une position d'extériorité voire d'étrangeté. Dans sa cabane, l'écriture ne devient pas un moyen de substituer à la vie mais plutôt un angle de vue qui nous donne les conditions de notre présent c'est-à-dire où nous vivons et ce que nous sommes et cela dans l'idée d'un perfectionnement : « *Par tous les temps, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, je me suis efforcé de privilégier l'instant présent et de le marquer d'une encoche sur mon bâton ; de me tenir à cette jonction de deux éternités, le passé et l'avenir, qu'est précisément l'instant*

¹ *Ibid*, p164.

*présent ; de suivre cette ligne sur la pointe des pieds.*¹ » Thoreau nourrit tout au long de son œuvre une volonté de s'ancrer dans un réel pour trouver un équilibre. Mais finalement, la terre ou les mots lui échappent toujours un peu, ce qui permet à sa pensée d'évoluer et de se laisser aller au hasard. Cette dérive est souvent suggérée par la notion d'espaces mouvants. Il y a dans *Walden*, tout un lexique du mouvement avec les notions de proximité, migration, voisinage, distance, proximité, etc. qui suggèrent différentes échelles dans l'espace et le rapport à la nature. Thoreau se met ainsi en situation d'adopter un regard sur soi grâce à un mouvement de distanciation. Ce double regard qu'il porte lui permet d'évoluer dans sa pensée et de prendre position face au monde.

Thoreau fait naître les mots d'un rapport direct avec la nature souvent dans l'idée du geste créateur de l'artiste. Le sarclage est, par exemple, la métaphore de l'écriture dans *Walden* qui suggère un rapport esthétisant de l'auteur-créateur vis-à-vis de la nature. Le champ de haricots représente la manifestation la plus certaine de la sédentarité de Thoreau qui évolue dans un lieu « *walled-in* » c'est-à-dire emmuré où l'élaboration d'un quotidien est au fondement de sa vie. Il cherche à faire correspondre son écriture et les différentes formes de vie afin de construire le récit. Dans *Walden*, le récit est une forme d'aboutissement à la fois de l'écriture mais aussi de la vie à l'étang. Il correspond à un travail minutieux d'assemblage des notes du *Journal* de Thoreau afin de donner une fonction et un but à l'histoire : son arrivée dans les bois et son départ c'est-à-dire expliquer d'un point à un autre le déroulement d'une vie à un moment donné. Pour cela, les moments sont choisis et révélateurs d'un état d'esprit. « *Quand j'ai écrit les pages suivantes, ou la plupart d'entre elles, je vivais seul au milieu des bois, à un mile de mon voisin le plus proche, dans une maison que j'avais construite moi-même, sur la berge du lac de Walden, à Concord, Massachussetts, et je gagnais ma vie grâce au seul travail de mes mains. J'ai habité là deux ans et deux mois. A présent, je séjourne de nouveau dans la civilisation.*² » Les premières lignes de *Walden*, suggèrent la volonté chez l'auteur de retrouver à travers l'écriture un moment de sa vie qui fut empli de bonheur. Le récit est un moyen d'inscrire dans l'écriture des formes de vie que ce soit la sienne ou celle de la nature. S'il est une forme d'aboutissement dans *Walden*, il est beaucoup plus éparpillé et informel dans *Sept jours sur le fleuve*. Ici, la narration est rythmée par une dialectique entre pensée et langage ainsi qu'entre les réflexions et observations de l'auteur de telle sorte à ce que l'écriture se forme dans un rapport plus insaisissable de la pensée. Il s'agit d'une écriture fondée sur un modèle de rupture avec des digressions. Ces digressions suggèrent une dérive de Thoreau essentielle dans la

¹ *Ibid*, p26

² *Ibid*, p1.

formation de son esprit qui cherche ainsi les voies à emprunter pour accéder à la vérité et la connaissance de soi. L'auteur est ici dans un contexte de nomadisme du corps et de la pensée. Le texte correspondant au début de l'excursion débute Samedi. Le voyage commence tout d'abord par la description de l'embarcation de Henry David et de son frère John. Puis, ils s'éloignent progressivement laissant derrière eux amis et paysages familiers. Tandis qu'ils longent les pâturages et anciens champs de bataille de la Révolution qui ne sont maintenant que des ruines où la nature a repris ses droits, leur pensée se laisse doucement aller au mouvement du fleuve : « *Nos réflexions nous ont entraînés fort loin dans le temps délaissant ces paysages, et nous nous sommes essayés à chanter*¹. » A cet instant le récit devient discontinu parce que marqué de ruptures. Ainsi, des chants de guerre et poèmes viennent s'insérer dans le récit de leur voyage permettant à la pensée de se mouvoir sans entraves au rythme de l'eau. « *Nous devrions considérer que le cours de la pensée ressemble davantage au ressac qu'à l'eau stagnante* »². Au début de ce texte, Thoreau apporte une vision très empreinte du transcendentalisme en faisant correspondre plusieurs univers comme la relation entre un microcosme, celui de l'homme qui contemple les étoiles, et le macrocosme qu'est l'Univers. Au fur et à mesure que les bruits du village s'estompent, les deux voyageurs s'abandonnent à leurs pensées en voguant à travers différents mondes et plusieurs époques futures et passées. L'esprit de jeunesse de Thoreau se laisse aller à une liberté et un enthousiasme dans la manière d'évoquer sa pensée, esprit davantage contrôlé et maîtrisé dans *Walden*. Il fait preuve dans *Sept jours sur le fleuve* d'une grande spontanéité dans l'expression de ses idées, pensées et sensations au point de perdre parfois ses repères temporels et de se laisser guider par les cieux, « *Seul le ciel nous était désormais familier, ce toit dont le voyageur ne s'écarte jamais*.³ » La pensée est ici à l'image du fleuve c'est-à-dire en mouvement et exempte de toutes forces directives. De la description des rives de Concord, Thoreau va s'attacher à une longue étude des poissons du fleuve insistant sur leur caractère biologique tel un dictionnaire mais en déviant par la suite sur des réflexions plus universelles à propos des lois immuables de la nature qui insufflent la vie à l'homme et détermine les conditions de sa liberté. Ainsi, suite à la rencontre de pêcheurs, il va réfléchir sur la place de l'homme dans le monde. En effet, la pêche comme le sarclage dans *Walden*, est un moyen pour replacer l'homme dans l'univers. L'activité humaine la plus proche de la nature que ce soit celle du pêcheur ou du cultivateur de haricots représente le meilleur moyen d'accéder à

¹ Thoreau Henry David, *Sept jours sur le fleuve*, op.cit, p22.

² *Ibid.*

³ *Ibid*, p27.

l'essence même des choses et de soi. C'est la voie la plus authentique pour accéder à la connaissance selon Thoreau. Observer les poissons c'est observer le cycle de la vie que rien ne peut déranger et qui renforce notre sentiment de sécurité et de sérénité dans la nature. Les poissons sont les formes de la vie universelle répandue dans la nature. L'accumulation d'observations et de réflexions spontanées suggèrent une écriture fragmentée où s'instaure une dialectique afin d'enrichir le récit de voyage. Passer d'un sujet à un autre, d'une description classique à une réflexion plus poétique, c'est éviter toute forme d'ennui dans le récit forçant le lecteur à interroger les mots et leur sens ainsi que les idées de l'auteur. Par exemple, au début de « Dimanche », Thoreau fait une description édénique de la rivière au petit matin. Bercée par une « *lumière aurorale* » la rivière fait écho aux descriptions du lac dans *Walden*¹. Par la suite, dans l'après midi les petites îles qu'ils explorent, entourées d'arbres au feuillage vert pâle, à la façon des jardins persans, leur rappellent davantage l'Orient que la Nouvelle-Angleterre et son aspect auroral du matin. Ainsi, le paysage se mue offrant de nouveaux visages et de nouvelles pensées aux deux voyageurs. Mais les descriptions du paysage ne sont jamais une fin pour Thoreau. En effet, dans le cas de « Dimanche », son enthousiasme au sujet des paysages, des îles et de leurs arbres le conduit à une réflexion plus générale sur le statut de la perception dans l'appréciation de la beauté. Dans ce passage Thoreau, met en parallèle l'Art, la Vérité et la Nature dans un rapport d'interaction afin de montrer la nécessité pour l'homme d'éduquer et expérimenter son regard pour apprécier la beauté des choses et conquérir sa liberté. Thoreau prend alors l'exemple du verre (déjà utilisé auparavant dans son *Journal* : « *J'aime voir le paysage à travers le fond d'un verre.*² »), voir les choses se déformer à travers le verre c'est explorer toutes possibilités de la perception et de la formation des images. A travers ces nombreuses méditations, Thoreau s'amuse à questionner les hommes, la société et le monde. Il transforme en pensée chaque élément ou phénomène qui va rencontrer sa route. Le même jour, juste avant d'atteindre le Merrimack, il contemple les fidèles sortir de l'Eglise et se pose alors la question du statut de la religion dans la société. Il s'interroge lors des pages suivantes sur les divinités des pays, l'autorité de Dieu ou les textes sacrés comme le Nouveau Testament pour ensuite revenir sans transition au récit de son excursion. Thoreau réfléchit sur les sujets qui lui tiennent à cœur en posant un regard critique. Comme son ami Hawthorne dans la *Lettre écarlate*, il questionne et dépeint une Amérique fortement imprégnée d'un puritanisme parfois trop réducteur et contraignant. Autre exemple dans « Mercredi » au moment de traverser les berges de Manchester et Goffstown, Thoreau

¹ Thoreau Henry David, *Walden, op.cit*, chap « Printemps » p303-321 et « Lac en hiver » p287-301

² Henry David Thoreau, *Journal 1837-40*, Finitude, 2012, p146

se laissant aller à des pensées heureuses au sujet de ses amis laissés à Concord commence une réflexion qui va déboucher sur un très bel et surprenant essai sur l'amitié d'où s'exprimera toute son humanité et sa générosité. Ce texte singulier à l'intérieur de son récit de voyage est un exemple des nombreuses ruptures de pensées et d'écritures qu'instaure Thoreau dans son œuvre. Les digressions sont si récurrentes tout au long du récit de voyage qu'elles vont en être le fondement. Le modèle de rupture permet à Thoreau d'exprimer sa pensée dans ce qu'elle a d'authentique sans chercher à créer de liens apparents entre l'enchaînement des événements, lui valant ainsi de nombreuses critiques. En effet, il y a dans *Sept jours sur le fleuve* de très nombreuses digressions qui éloignent du sujet principal qui n'est autre que le récit de l'excursion des frères Thoreau. Ainsi, certains critiques ne se cacheront pas pour revendiquer une incertitude face à l'unité et le genre de ce livre. Pour Henry Seidel Canby, éditeur, critique et professeur à Yale, « *The 'Week' has no structure except as sequence of days and moods.*¹ » Le manque de liens logiques et de cohérence globale peut en tout premier lieu déstabiliser le lecteur. Il faut au contraire considérer ce texte pour ce qu'il est, à savoir une collection de poèmes, de courts essais, de récits de voyage et de citations qui sont tous d'une grande richesse. Thoreau enrichit constamment son livre en utilisant par exemple des bribes de vers comme ceux son ami Channing ou encore ceux de George Herbert dans « The Elixir » pour donner une valeur supérieure à ces propos au sujet de ce que nous avons évoqué précédemment sur l'éducation du regard. Malgré les apparences c'est un texte qui reste cohérent et où l'image de la rivière donne une continuité à la pensée. C'est un fil conducteur qui permettent aux digressions, *a priori* hasardeuses, de répondre à un processus logique et intentionnel pour l'auteur. Dans son livre *Thoreau and the American Indians*, Robert F. Sayre catégorise les différents thèmes abordés par Thoreau selon les jours de la semaine. Cette classification correspond selon lui à une volonté chez l'auteur de créer des thèmes comme dans l'essai *Nature* d'Emerson réparti selon des chapitres : Commodité, Beauté, Langage, Discipline, Idéal, Esprit, etc.

« <i>Indian Prehistory</i>	<i>Concord River</i>
<i>Prehistory, and white Arrival</i>	<i>Saturday</i>
<i>White Arrival, Religious Conflict</i>	<i>Sunday</i>
<i>War</i>	<i>Monday</i>
<i>Commerce</i>	<i>Tuesday</i>
<i>Friendship</i>	<i>Wednesday</i>
<i>Imitation and Art</i>	<i>Thursday</i>
<i>Poetry and Originality</i>	<i>Friday</i> ² »

¹ « *'Sept jours' n'a pas de structure hormis dans l'enchaînement des jours et des humeurs* »

² Robert F. Sayre, *Thoreau and the American Indians*, Princeton University Press, 1977.

Si Thoreau a choisit de travailler sous la forme fragmentaire du récit c'est pour mieux répondre à son besoin de découverte et de liberté en définissant les standards d'une esthétique transcendentaliste se caractérisant par l'association de la pensée et des éléments physiques qui se mêlent dans un flot. Pour Lawrence Buell, professeur de littérature à Harvard, *Sept jours sur le fleuve*, est une « excursion littéraire ». Ce n'est pas un récit de voyage conventionnel mais au contraire un genre à part de récit de voyage. Pour Buell, la tendance de Thoreau à digresser suggère une inclination romantique de l'auteur envers la poésie mais aussi un parcours initiatique de l'imagination propre à sa jeunesse. C'est pour cela que la personne narrative n'a pas beaucoup d'importance dans ce récit de voyage qui n'est pas daté mais dont les seules indications temporelles sont représentées par les jours de la semaine. L'écriture fragmentaire permet à Thoreau d'explorer d'autres chemins de la connaissance en s'abandonnant au point de perdre son identité au profit des mots et de la nature. D'ailleurs son écriture dans *Sept jours sur le fleuve* est la plus proche de celle de son *Journal*. Il y a une grande similitude avec les passages extraits du *Journal* de Thoreau correspondant à cette période. Le 11 juin 1840, Thoreau annonce leur départ et cela de manière très similaire dans les deux textes. En effet, l'image des murmures de la ville qui s'estompent au fur et à mesure est identique dans les deux cas. De plus, les mots utilisés quant à la description de son embarcation sont semblables à ceux utilisés dans son récit de voyage. Elle est associée dans les deux cas à la structure d'un poisson où les nageoires seraient les avirons et la queue la position du gouvernail : « *Notre embarcation était construite comme un doris de pêcheur, avec des tolets pour quatre avirons. Sa coque était verte avec un liseré bleu, comme un hommage à la mer verte et au ciel bleu (...) c'est un genre d'animal amphibie.*¹ » Il a dans l'écriture de Thoreau une fusion immédiate entre l'homme et la nature. La description passe rapidement d'un cadre traditionnel à un cadre romantique et poétique où la nature tient le rôle principal. Elle conditionne le processus de travail d'écriture. Thoreau fait fusionner les éléments entre eux en gardant une part importante à la contemplation. Tel un novice, il prête un regard religieux dans la contemplation des manifestations naturelles. Moins averti qu'à Walden, où il sera plus âgé, Thoreau cherche à embrasser pudiquement et avec respect les choses que se présentent à lui. Dans son *Journal*, au même titre que dans *Sept jours sur le fleuve*, les descriptions se mêlent avec le besoin d'intégrer ce Tout que représente la nature. Thoreau suggère ce qu'Emerson avait énoncé bien avant dans *Nature*, à savoir la capacité de se contempler soi-même à travers la nature. Selon Emerson, quand nous

¹ Thoreau Henry David, *Journal, 1837-40, op.cit*, p141

la contemplons, c'est nous-même que nous contemplons et sur qui nous posons indirectement un regard. On n'est pas ici dans un rapport narcissique à la nature et de projection de soi comme chez Rousseau mais plutôt dans l'idée que nous faisons partie du Tout de la nature et qu'elle est le reflet de nous-mêmes. On est davantage dans un rapport panthéiste puisque l'homme perçoit dans le monde naturel un absolu qui est le divin et qui nous conduit à nous élever moralement. Dans la nature règne la grandeur et le sacré pour Emerson puisque c'est dans les bois que « nous revenons à la raison et à la foi. »¹ Face à cet infini, nos vices disparaissent laissant place à une forme de sécurité, de jouissance et d'éternité : « les courants de l'être universel circulent à travers moi. »² On se rend pleinement compte de Dieu et que nous sommes une parcelle de lui. La nature est comme le cosmos, elle est le lien direct entre moi et le monde. Thoreau souhaite se fondre dans la nature sauvage et revendique son désir de voir à travers les yeux du jeune butor. Il suggère ainsi ce qui sera un point de vue important dans son récit, c'est-à-dire le changement de regard dans la contemplation du paysage. Si Thoreau décrit à travers le prisme de sa subjectivité et de son imagination, il ne cessera de vouloir se mettre à la place des animaux pour contempler le paysage.

Le changement de paysage équivaut au changement d'impressions de Thoreau sur le monde. Le paysage agit en concomitance avec les sensations et impressions immédiates de l'auteur. Thoreau écrit « *Concord est une rivière morte, mais le paysage à travers lequel elle évolue est des plus évocateurs pour le voyageur contemplatif* »³. Le paysage est un langage pour Thoreau qui contemple sans cesse la nature et ses phénomènes. Que ce soit par la marche⁴ ou son excursion fluviale, le voyage est un moment où l'être peut enfin jouir d'une liberté. Le paysage n'appartient à personne et seul l'être se laisse guider par ce « *magnétisme subtil de la nature.* »⁵ Cette traversée sur le fleuve c'est une émancipation pour lui et son frère qui leur permet de tracer des sentiers vers l'inconnu et de progresser dans la compréhension de la nature et d'eux-mêmes. Le voyage est une étape intermédiaire pour le sujet qui poursuit, de manière volontaire ou non, la connaissance de soi. Au sujet du voyage, Thoreau écrit dans son *Journal* le 3 août 1840 : « *Voyager et 'apercevoir de nouvelles terres'* ⁶ c'est nourrir tout à la fois de nouvelles réflexions et son imagination. Dans les espaces de la pensée

¹ Emerson Ralph Waldo, *Essais*, Paris, Ed. Michel Houdiard, chap « Nature », p19

² *Ibid.*

³ Thoreau Henry David, *Sept jours sur le fleuve*, *op.cit.*, p69

⁴ Thoreau était un grand marcheur. Il en fait une vraie discipline poétique de vie. Son essai *De la Marche (Walking)* écrit en 1862 décrit les bienfaits de la marche et plus généralement du voyage.

⁵ Emerson Ralph Waldo, *Essais*, chap « Nature », *op.cit.*, p21.

⁶ Thoreau fait ici référence au poème de J. Milton « Le Paradis perdu ».

se trouvent les étendues de terre et d'eau sur lesquelles les hommes vont et viennent. C'est à l'intérieur de nous même que se déroule le paysage ». Le voyage et le paysage sont à l'origine de la création d'un langage nouveau chez Thoreau.

b) Création d'un langage personnel.

Le 7 mars 1838, il ajoute: « *Nous ne devrions pas essayer d'analyser froidement nos pensées, mais garder la plume parallèle au flux, pour en faire une retranscription précise. Après tout, la première impulsion est la meilleure des linguistes, quant à sa logique, si elle n'est pas conforme à Aristote, elle n'en est que plus convaincante. Plus nous approchons d'une retranscription simple mais complète de nos pensées, plus le texte sera acceptable, car nous pouvons supporter de nous observer dans un état de passivité ou d'action involontaire, mais rarement de juger nos efforts, et encore moins nos efforts exceptionnels.*¹ » Thoreau suggère ici ce que représente le travail de composition dans l'écriture. Il émerge d'une impulsion guidée par notre esprit et notre sensibilité et se construit grâce à notre rapport intuitif à la nature et au voyage. Thoreau crée un langage qui émerge d'une correspondance spontanée entre la nature et l'esprit. Grâce au langage, l'auteur compose de nouvelles formes de vie dans la nature où se mêlent l'histoire, la pensée et le rêve. Il choisit de faire une excursion sur le fleuve pour quitter les chemins tout tracés par les humains et emprunter les voies sauvages afin de pouvoir exprimer sa liberté. C'est le plaisir de se promener dans un endroit qui n'appartient à personne, ni à l'Etat ni à un propriétaire privé. Il en est de même pour l'écriture : il quitte les schémas traditionnels de la littérature afin de révéler la poésie de son époque qui s'était réfugiée dans la nature. La nature est une matérialité sensible dont il fait quotidiennement l'expérience et qu'il va utiliser pour l'écriture. Par exemple, on connaît l'écriture de Thoreau rythmée par son obsession des saisons notamment dans *Walden* qui suggère le cycle des saisons sur un an ou encore dans *Sept jours sur le fleuve* avec l'importance accordée au glissement de l'été vers l'automne. Son langage se fonde donc sur son environnement et surtout sur une correspondance avec le paysage. En effet, tous les éléments naturels conversent les uns avec les autres et l'espace de la pensée cohabite avec celui de la nature. La vie n'est alors jamais aussi forte et puissante que dans la nature : elle est le lieu des histoires de guerre où les indiens se confrontèrent aux colons ou encore un endroit dédié au rêve où la montagne devient la réponse aux aspirations de grandeur de l'homme. La contemplation que Thoreau fait de la nature le

¹ Thoreau Henry David, *Journal, 1837-1840, op.cit.*, p49.

conduit à une profonde compréhension des phénomènes naturels voire à une introspection des œuvres de la nature. En effet, chaque manifestation naturelle comme une tempête - « *Le pays entier pleurait* »¹ - est un bouleversement de ses sens qui l'amène à intérioriser ces manifestations dans le but de ressentir véritablement les humeurs de la nature et d'accéder à une forme de transcendance dans la pensée. Un vrai bonheur né de l'expérience de proximité avec le monde sauvage, comme humer la fragrance des sapins à la suite de l'averse, parce qu'elle permet à Thoreau d'atteindre la connaissance d'un monde instinctif. Contempler et converser avec la nature c'est aussi y introduire ses pensées et les calquer avec les formes de vie sauvage de telle sorte à ce que nature et pensée fonctionnent de manière similaire et coordonnée. Les pensées de Thoreau suivent le mouvement des changements naturels et, ainsi, après l'averse, « *les pensées au sec* »², il peut entreprendre un nouveau déroulement de réflexion comme les animaux reprennent vie sortant de leur abri. C'est de cette correspondance entre pensée et nature que va naître le langage. Cette idée est expliquée dans *Nature* d'Emerson où la partie consacrée au langage exprime bien cette relation avec le paysage et la nature. Ce texte tant théorique que poétique n'est pas à proprement parlé un traité sur la nature mais pose plutôt la question : la nature existe-t-elle en dehors de nous ? Ici, la nature est davantage considérée comme symbole de l'esprit et Emerson, comme Thoreau, montre la relation corrélatrice entre la nature et le langage. Le maître à penser de Thoreau interroge la manière de se servir du monde extérieur pour créer un langage qui exprime la vie et les changements du monde intérieur. Mais si celui-ci a parfaitement su théoriser la pensée transcendantaliste à travers cet essai philosophique et poétique, Thoreau, à travers son expérience dans les bois, l'a mise le mieux en pratique. Selon Emerson, l'homme cherche inévitablement des analogies dans la nature c'est-à-dire des relations entre les choses. Ainsi, les faits de la nature au lieu d'être pris isolément sont mis en rapport avec la nature humaine et les états esprits des hommes de telle sorte à ce que cela nous affecte. Les hommes créent une analogie entre eux et les changements naturels de telle sorte à être affecté par les mouvements des saisons ou à personnifier de manière anthropomorphique les animaux. Les instincts de la fourmi sont insignifiants s'ils ne sont considérés que comme ceux de la fourmi mais si ces relations et considérations peuvent s'étendre à l'homme alors cette petite bête devient un modèle doué d'affect (calquée sur le modèle humain). Il y a donc une correspondance entre les choses visibles (de la nature) et les pensées humaines créant ainsi une dépendance du langage par rapport à la nature dans la mesure où un phénomène externe va devenir un

¹ Thoreau Henry David, *Sept jours sur le fleuve*, op.cit., p318

² *Ibid.*

symbole ou entrer en écho avec des représentations de la vie humaine lui conférant ainsi un pouvoir emblématique. Il existe donc une tendance naturelle chez les hommes à relier leurs pensées à des faits qui leur sont extérieurs et à créer ainsi de nouvelles images. La « bonne écriture » selon Emerson, c'est-à-dire les écrivains qui ont su créer un langage en se nourrissant de la nature et en montrant ainsi leur pensée dans sa « robe naturelle », est faite d'allégories. C'est une création spontanée d'images qui naissent directement d'un lien entre l'expérience immédiate et l'action présente de l'esprit. En somme, c'est la vivacité de l'esprit qui met le langage au service de la nature. Les mots sont les signes de faits naturels particuliers. Nous nous servons des objets naturels pour exprimer des significations particulières et ainsi communiquer. Le langage nous permet d'exprimer et de transmettre ce que nous retenons de la nature. Mais si la nature est vue à travers nos yeux et retranscrite dans le langage humain alors n'existe-t-elle que dans les représentations de nos pensées ? Les montagnes et les cieux ont-ils un autre sens que celui que nous leur donnons ? La nature est considérée comme une métaphore de l'esprit humain, c'est pour cela que la correspondance entre l'esprit et la matière est inévitable. « *Ce qui était vérité inconsciente devient, quand elle est interprétée et définie dans un objet, une partie du domaine de la connaissance-une nouvelle arme dans l'arsenal du pouvoir.*¹ »

Thoreau crée des ponts entre la nature et différents thèmes tels que l'histoire ou la littérature. On le sait, Thoreau fait de la littérature une véritable éducation philosophique. A Walden, il gardera *L'Illiade* sur sa table durant tout un été et vouera une véritable admiration aux textes des grecs et des latins. La littérature est un exercice pour arriver à la maturité de l'esprit et Thoreau l'explique très bien dans le chapitre « Lire » de *Walden*. Les textes de l'Antiquité nous permettent une fine connaissance des êtres humains et ceux qui n'y ont pas accès perdent beaucoup dans la compréhension de l'humanité et de la société. Les mots nous transmettent la sagesse des temps passés qui nous sont inconnus. Thoreau sort de cette explication théorique de la lecture dans *Sept jours sur le fleuve*. En effet, les textes trouvent leur force dans la nature même. Les meilleurs livres ont une utilité comme les pierres et bâtons mais qui dépassent toujours leur finalité première en apportant une fonction supplémentaire. Pour Thoreau, la poésie de Virgile, par exemple, va au-delà des simples mots car elle replace l'homme dans sa nature véritable tout en s'accordant harmonieusement avec le paysage. Elle représente la substance même de la nature. Quand Thoreau dit : « *Il y a des phrases qui ont été*

¹ Emerson Ralph Waldo, *Essais, op.cit.*, p33

*écrites quand l'herbe poussait et quand l'eau coulait.*¹ », il tend à inscrire la poésie antique de Virgile dans la phase évolutive de la nature en faisant correspondre la germination de la nature et celle des mots. Les langues anciennes sont comme les pierres fondatrices de la nature, elles demeurent des vestiges qui contribuent à l'évolution d'une nature ou d'une pensée vivante. Les phrases fleurissent comme des arbres et des fleurs parce qu'elles sont ancrées dans l'expérience. Ainsi, le poète « *chante le sang qui coule dans ses veines* »² et donne naissance à un langage dont les fondements se trouvent dans la nature même car celle-ci est puissance de vie. Le poète est la source de chaque mot et la poésie est un fruit naturel. Au même titre que le chêne produit des glands, le poète produit des mots oraux ou écrits. Le langage chez Thoreau n'est pas celui des dieux, il ne s'agit pas « d'enthousiasme poétique » platonicien où l'inspiration est une faveur divine mais plutôt d'un langage synesthésique où le mot est un arbre qui se mue en fonction des saisons en se mêlant au tout qu'est la nature. Thoreau crée tout un réseau de correspondances qui lui permet d'explorer et d'élargir le symbolisme des sons ou des couleurs en leur associant des sensations et une musicalité poétique. Ces correspondances n'ont de fondements que subjectifs car elles relèvent d'une libre association de la part de l'auteur et ne constituent pas une fin mais au contraire un moyen de l'activité poétique. Il n'y a pas de description classique et purement objective des paysages car ils révèlent plutôt les différents rapports entre l'homme et la nature par le prisme d'une sensibilité exacerbée. Cette subjectivité confère ainsi aux espaces naturels une valeur esthétique. Il s'agit donc de mesurer cette valeur esthétique afin de comprendre le mécanisme qui transforme le pays parcouru en paysage, c'est-à-dire un pays ayant acquis une dimension esthétique. Les registres poétiques du langage permettent à Thoreau de donner une puissance esthétique à un objet naturel. De nombreux auteurs, comme Alain Roger, s'intéressent à ce moment transitoire qui marque le passage du pays au paysage. La théorie de « l'artialisation » explique en partie les différentes manières d'intervenir sur un objet sauvage. Pour l'auteur, il en existe deux majeures : l'artialisation *in situ* et l'artialisation *in visu*. Dans le premier cas, il s'agit d'une intervention directe de l'homme sur la nature. Par exemple, l'action des artistes dans le Land art est *in situ* puisqu'il s'agit de modifier la nature en y laissant son empreinte. Dans le deuxième cas, l'intervention est indirecte par le biais du regard ou de la vision comme une forme de poétisation de la nature par l'artiste. C'est par le regard subjectif de l'auteur que l'objet naturel va acquérir une autonomie faisant de lui un objet esthétique à part entière et s'offrant à la

¹ Thoreau Henry David, *Sept jours sur le fleuve*, op.cit, p99

² *Ibid*, p100

contemplation. Le rôle du regard est alors primordial car il intériorise la nature. C'est une expérience sensible qui permet au pays à travers la subjectivité de l'individu de devenir paysage. C'est la même transformation qui s'opère dans les peintures de paysage. L'artiste retranscrit par le médium artistique un détail naturel qui a retenu son attention. Cette théorie pourrait se rattacher plus ou moins à celle d'Oscar Wilde qui affirme que la nature imite la peinture. En effet, la nature ne serait que le résultat de notre esprit qui la crée, comme le suggère notamment Emerson. C'est lui qui donne vie à la nature et qui l'esthétise. En somme, elle n'existerait pas en soi mais à travers notre intelligence. Seul le peintre ou le poète qui a l'œil peut révéler la beauté des éléments naturels. La nature est esthétique non pas de façon innée ou selon des facteurs extérieurs au sujet mais à travers la construction de son intériorité et sa subjectivité. Il y a donc ici une forme de transposition de caractères esthétiques sur le pays de telle sorte qu'il devienne paysage. La beauté et même le génie du lieu demeure dans le regard de celui qui le contemple. Sans ce regard, les objets naturels tomberaient dans l'indifférence et le banal. Et c'est précisément l'attitude contemplative qui permet à ce regard de transformer la nature en objet esthétique. Elle se caractérise principalement par un rapport désintéressé à la nature qu'illustre Alain Roger à travers la figure du citadin et du paysan. En effet, ce dernier ne peut adopter une attitude contemplative puisque le lien qui le lie à ses terres est purement intéressé. Il ne pense le pays qu'il cultive qu'en termes de fertilité et de rentabilité alors que le citadin, peu habitué à cet environnement, va au contraire être privilégié dans la contemplation parce que son rapport à la nature est purement désintéressé. Pour Thoreau, le sentiment est à la base de toute considération du paysage à travers lequel il se projette parfois de manière inconsciente notamment dans son rapport à la montagne et à sa propre quête spirituelle. Son approche de la nature est de ce point de vue empirique ce qui le conduit à une forme de sacralisation du lieu. L'expérience lui permet d'approfondir sa connaissance du lieu et d'en révéler toute la beauté. Thoreau mêle la langue et le paysage de telle sorte à ce qu'il soit un mélange de sons et de pensées et que la langue soit lue comme une composition picturale avec ses couleurs et perspectives. Il ne faut pas penser l'espace comme séparation entre soi et la nature mais au contraire comme un lieu de rapprochement afin qu'il devienne plus personnel et vital. C'est pourquoi l'étang devient le lien précieux qui unit Thoreau au monde et aux saisons, au même titre que cette rivière devient le repère fondamental pour la nature qui s'écrit. Pour Joël Cornuault, rythme d'écriture et appétit de vie se fondent l'un dans l'autre chez Thoreau. Ainsi, dans son esprit toutes sortes d'images défilent (bruit, végétations, silences, montagnes, animaux, etc) qui conduisent à des lieux physiques et métaphoriques. Le

langage représente donc une grande diversité de l'écriture. Mais chez Thoreau il ne s'exprime pas seulement dans l'écriture. En effet, son langage est davantage parlé qu'écrit puisqu'il renvoie à l'idée d'une parole de la nature dont l'auteur se ferait le messager direct. L'auteur donne une oralité aux phénomènes naturels dont il fait l'expérience pour que ceux-ci deviennent acteurs principaux dans l'élaboration d'une forme d'écriture. Les animaux, le vent et les arbres composent la mélodie d'une parole prophétique qui annonce le monde à venir et les changements de la nature.

Dans « Vendredi », alors que leur voyage s'achève, Thoreau perçoit à son réveil les changements dans la nature annonciateurs de la fin de l'été et du commencement de l'automne. C'est le vent qui est porteur du message automnal et dont Thoreau perçoit le mugissement qui s'écrase lourdement sur les pierres. Ici les bruits de la nature, comme les clapotis de l'eau et les souffles des montagnes, marquent la transition avec un état naturel passé. Thoreau est dans la perception d'un autre état à venir qui se réapproprie lentement le fleuve, les arbres et les animaux. Tous ces signes imperceptibles comme le léger jaunissement des feuilles demeurent pour lui le message le plus divin qu'aucun homme ne puisse recevoir. L'écoute qu'il accorde à la nature est déterminante dans la perception du monde. « *Nous savons entendu le soupir du premier vent d'automne* »¹ dit Thoreau qui constate le déclin de l'été et la maturation d'une autre forme de vie où les feuilles aux couleurs vives sont encore gorgées de vie. Ce festival automnal conditionne également les pensées de Thoreau qui se projettent à travers la nature. Ses pensées commencent aussi à bruire quand vient le souffle des arbres qui se préparent à leurs futurs habits d'hiver et des réminiscences émergent dans l'esprit de l'auteur. Les souvenirs de l'automne et des ormes de Concord envahissent les pensées de Thoreau qui à la façon de Rousseau se projette dans la nature pour se la réapproprier. Comme l'auteur des *Rêveries*, il se laisse aller à sa mémoire qui est guidée par les bruits de la nature. Les meuglements de bêtes à proximité de la rivière lui rappellent les fêtes automnales de sa ville natale où les hommes et les animaux s'agitaient à l'unisson du vent qui balayait le foin des prés et les feuilles des arbres. Thoreau est ici dans une projection de son intériorité à travers les phénomènes naturels dont il fait l'expérience et qui lui rappellent son identité. Comme l'île Saint-Pierre pour Rousseau la nature permet au jeune Henry David de retrouver, grâce à une approche sensuelle, une mémoire personnelle. Il plonge dans une rêverie où la nature devient son berceau intime. Toutefois, Rousseau reste dans un rapport narcissique à la nature puisqu'en se projetant à travers elle c'est lui qu'il peut contempler et étudier. Thoreau au contraire se projette

¹ Thoreau Henry David, *Sept jours sur le fleuve*, op.cit, p357.

dans la nature mais uniquement pour se mettre à l'unisson avec cette terre sauvage où peut s'exprimer sa liberté. Cette description de la venue de l'automne et des changements qui s'annoncent demeure similaire aux descriptions de *Walden* où les saisons changent et les bruits dominent la nature. Thoreau consacre un chapitre entier aux bruits dans son ouvrage. Dans son chapitre « Bruits », il s'intéresse aux sons qui surgissent dans la nature. Le sifflet de la locomotive ou les cris lointains des habitants qui percent les bois solitaires représentent pour lui le langage parlé le plus authentique, « *le plus prolix et universel* ». Bien que Thoreau accorde une valeur illimitée à la lecture et aux livres classiques qui nous renseignent le mieux sur le monde, c'est le langage parlé de la nature qui est la source véritable de la vérité et de la connaissance du monde. Un cours d'histoire, de philosophie, ou de poésie ne vaut rien comparé à l'expérience quotidienne de la vie qui nous apprend bien plus que les auteurs des siècles passés. Le langage parlé est supérieur au langage écrit dans la mesure où il est vivant et continue de vivre à travers l'homme et les phénomènes naturels. Les feuilles ont, selon Thoreau, des formes beaucoup plus variées que les lettres de tous les alphabets réunis. Chaque feuille et arbre est unique et évoque son propre caractère afin d'enrichir le langage de la nature qui évolue, se modifie et s'élève sans cesse. La nature porte donc en elle les germes d'un langage qui se métamorphose au rythme des vies qui s'y développent. Ainsi, quand Thoreau évoque les bruits de la nature, il les considère comme des chants poétiques venus élever nos esprits et nos corps terrestres. La musique qui émane de la nature est un sujet central dans le récit de voyage des deux frères. C'est « *la fleur du langage* »¹ qui s'adresse à ce qu'il a de plus coloré et fluide dans la pensée. Elle traverse les siècles et le temps pour amener à nos oreilles les aspirations des hommes de l'Antiquité. Elle parcourt les générations de pensée en s'adressant à ce qu'il y a de plus profond en nous comme un instinct divin. La musique permet de faire le lien entre les humeurs des hommes et l'univers de telle sorte à ce que le soldat voudrait bien s'accorder avec l'harmonie des tambours et des trompettes. Thoreau reprend ainsi les propos de Platon qui estimait la musique comme un don des dieux pour rendre les hommes plus modestes et gracieux et non pour les délices et la volupté. Elle est donc le son des lois universelles qui surpassent l'homme dans sa foi. Dans la musique demeure une puissance qui s'élève par dessus le monde terrestre pour atteindre un lieu transcendant. Thoreau prend l'exemple de la harpe éolienne, instrument joué par le vent, pour illustrer la grandeur de la musique. Véritable figure poétique dans la littérature romantique, la harpe éolienne symbolise l'image d'un sujet humain heureusement

¹ Thoreau Henry David, *Sept jours sur le fleuve*, op.cit., p185.

soumis à l'influence harmonique du divin. Dans son poème « la harpe éolienne » Coleridge se réapproprie cet instrument et écrit : « *Sur l'ivoire il se penche, et d'une aile enhardie, Soulève et lance au loin des flots de mélodie ; Et l'oreille, séduite à ce bruit enchanté, Croit entendre passer, de grand matin, l'été* ». La musique est pour celui qui l'écoute une puissance captatrice et un enchantement sensuel où le Dieu du vent Eole étreint l'instrument. Pour Thoreau qui s'inspire de Coleridge, la musique a un pouvoir mystique qui lui permet de s'accorder avec le mouvement des astres en produisant une mélodie universelle : « *Et si vous tendez bien l'oreille, Vous entendrez encore sa cloche vespérale, Et le pas d'hommes magnanimes, Leurs pensées conversant avec les cieux* »¹. Si la musique a sa place dans la pensée, Thoreau tente de l'inscrire dans le langage. Il regrette en effet, que les Muses et grands auteurs ne façonnent pas leur langage en accord avec la musique pour y trouver un rythme propre. Chaque poète devrait marier la musique avec ses vers et ainsi explorer une dimension supérieure du langage. Les sphères du langage pour échapper à la trivialité doivent chercher des sons et des rythmes pour chanter et avancer avec entrain. « *Homère, Shakespeare, Milton, Marvell et Wordsworth ne sont que le bruissement des feuilles et le craquement des branches dans la forêt, et pas encore le chant d'un oiseau* »². Thoreau dévoile ici pour la première fois les limites des auteurs qu'il admire tant. Les mots sont forts, divins quand ils se dépassent eux même et puisent dans la musique et la nature des ressources langagières dès lors inexploitées. Dans *Sept jours sur le fleuve*, l'importance accordée aux sons et aux silences est fondamentale dans l'expérience que Thoreau fait de la nature. Les fragments de son *Journal* comme ceux de son essai « Brut et silence » témoignent aussi de cet intérêt pour la musicalité de la nature. Les bruits mais surtout les silences représentent « *la communion d'une âme consciente avec elle-même* »³, ils sont les moyens de nous faire entrer en résonance avec nous et notre propre infinité. Le silence prend place partout dans la nature comme à travers les branchages des arbres et se fait le porte parole d'un calme solennel. Il est omniprésent, accessible partout et s'adaptent au mieux en fonction de l'espace pour lui conférer toute sa profondeur. C'est pourquoi il fédère tous les sons. Comme le disais Pablo Neruda « *Chaque son est une aile du silence* ». Finalement le silence insuffle la vie, il est à l'origine du monde. Thoreau confère une musicalité (même silencieuse) à la nature qui est un signe de vie de la terre. La nature se plaint dans une mélodie qui sillonne la vallée et Thoreau se plaint à faire l'expérience de cette poésie. « *Chaque son mélodieux est l'allié du Silence- une*

¹ *Ibid*, p187 extrait du poème « Bruits de la harpe éolienne ».

² *Ibid*, p327.

³ Thoreau Henry David, *Journal, 1837-40, op.cit*, p 76

*aide et non un obstacle à l'abstraction.*¹ » Le silence est créateur de Beauté.

c) Le rôle du poète.

Avant de se consacrer pleinement à l'écriture, Thoreau était arpenteur. Il était chargé de mesurer les terres et devait alors parcourir les bois et les étendues naturelles. Cette fonction est significative dans l'intérêt qu'il défend à arpenter les paysages et à se fondre dans la nature. Thoreau n'écrit pas sur la nature mais dans la nature ce qui explique pourquoi il fait naître la poésie d'un rapport sensuel à la terre et au langage. Elle émerge de l'expérience directe avec la nature et c'est pourquoi la thématique de la correspondance entre la terre et la poésie est récurrente dans *Sept jours sur le fleuve* et *Walden*. Dans le chapitre « Printemps », Thoreau associe la terre à une poésie vivante. Le sol n'est pas un simple ensemble géologique qui a gardé les traces du passé mais une entité vivante. La terre n'est pas un fragment d'histoire qui ferait l'objet d'étude des scientifiques car elle se place dans une fusion avec la vie et bouleverse les formes de la nature. C'est une « *une poésie vivante comme les feuilles d'un arbre qui précèdent les fleurs et les fruits, - non pas une terre fossile mais un terre vivante.* »² Il ne s'agit pas d'une terre morte sous nos pieds mais d'une terre qui s'élève au dessus de nous et nous insuffle la vie. Pour Thoreau, elle est une source d'inspiration première et un motif d'émerveillement constant c'est pourquoi, il la fait correspondre systématiquement avec la poésie dans ses observations et réflexions journalières. La terre est par essence séduisante et attractive pour celui qui l'observe et crée ainsi un lien sensuel qui les unit. Pour l'auteur, elle représentera probablement le seul lien charnel intense qu'il entretiendra dans toute sa vie. Ce rapport de séduction est présent dans « Jeudi » lorsque Thoreau, sur les rives de Concord, observe les arbres environnants et un rapport charnel avec l'épicéa qui le charme. La poésie et la terre sont dans un rapport d'attraction et de pénétration mutuelle qui permet ainsi de redéfinir leurs modalités d'existence. La nature, dans la multiplicité de ses formes, a su se réinventer pour surpasser l'art. Mais c'est aussi parce que la terre est le témoin de notre mémoire collective que le poète entretient ce rapport intime. En effet, le poète chez Thoreau se donne le rôle de messenger de l'histoire et de la vérité. Histoire et poésie fonctionnent en corrélation pour révéler l'état véritable des choses c'est pourquoi elles sont « *l'ossature de vérités* »³. Thoreau avance dans sa quête d'un décorum sauvage grâce à la poésie qui permet une

¹ *Ibid.*

² Thoreau Henry David, *Walden, op.cit*, p312.

³ Thoreau Henry David, *Sept jours sur le fleuve, op.cit*, p68.

lecture instinctive de l'histoire et permet de progresser dans la compréhension des peuples et des terres qu'ils ont habités des siècles auparavant. La poésie n'a pas de définition spécifique et Thoreau ne cesse de nous le rappeler notamment dans son *Journal* : « *La poésie est véritablement tout ce que nous ignorons.*¹ » Qu'elle cultive la vie ou l'art dans un mouvement d'inspiration ou de sagesse, sa raison d'être lui est intrinsèque. Mais la sensibilité du poète permet de révéler la vérité grâce au discours. C'est pour cela que les mythes sont des récits ayant une valeur véridique suprême. Rappelons brièvement, car nous étayerons cette thématique plus tard, que la mythologie permet d'expliquer les choses premières et leur essence. Elle est le moyen le plus certain d'expliquer la vie. Le poète dans son désir de rétablir la vérité, s'inscrit dans une démarche semblable à celle du mythe et de la fable. Expliquer le monde devient alors un objectif primordial dans le travail de l'écriture et le poète devient la figure de ce langage universel. L'histoire ne réside alors plus dans les textes et les discours des grands auteurs mais dans la nature. Elle se lit comme les paysages c'est-à-dire sans esprit trop critique et en accordant une importance particulière à ses nuances et espaces intermédiaires plutôt qu'à sa trame et sa composition. « *Ce n'est pas une fresque peinte sur un mur, plat et limité, mais elle est atmosphérique et vagabonde ou libre. En réalité, l'histoire fluctue comme le paysage du matin au soir. Ce qui appartient à l'instant est sa nuance et sa couleur.*² » Thoreau engage alors une réflexion sur le temps et la mémoire suggérant ainsi une vision nouvelle pour la formation de l'esprit face aux considérations de faits oubliés. Rien ne sert de chercher à comprendre les événements du passé il faut plutôt apprendre à saisir leur sens dans l'instant présent et leurs influences. Les travaux de l'historien et du poète se rencontrent dans la recherche du sens de l'histoire et de la vérité. Il est préférable de découvrir ce qui est et non ce qui fut pour progresser dans la compréhension et l'évolution de l'histoire. Replacer un événement dans le passé plutôt que d'essayer de le saisir dans le présent contraint la recherche. Ce qui est important finalement est de savoir déceler ce que l'histoire nous a transmis et non ce qu'elle a été un moment donné du passé. Cette approche de Thoreau contribue à revaloriser sa vision transcendantaliste du monde qui se manifeste par l'intérêt de replacer chaque chose dans le moment présent et de les faire correspondre dans un langage commun afin de progresser dans la compréhension de soi et de l'univers. Quand Thoreau décrit la nature, il ne cesse de revenir sur la relation intrinsèque existant entre l'homme et le monde sauvage à travers l'histoire. L'histoire des pays et l'importance qu'il accorde aux Natives dans ses écrits sont fondamentaux

¹ Thoreau Henry David, *Journal, 1837-40, op.cit*, p121.

² Thoreau Henry David, *Sept jours sur le fleuve, op.cit*, p164.

puisqu'ils permettent d'appréhender un lieu dans son essence profonde qui est constitutive d'une forme d'identité tant spatiale que culturelle. Quand la poésie se met au service d'une histoire commune elle donne à l'expérience esthétique la dimension universelle d'embrassement d'un héritage commun. Le poète a donc ici une fonction pédagogique : en approchant et conversant avec la vérité il doit la diffuser aux autres. Il fait « *la chronique du temps passé* »¹, mais son rôle n'est jamais prophétique, c'est un être qui se fond dans la nature comme un objet naturel et devient un témoin de la vie. Le poète « *poétise lorsqu'il tire un fait de la nature pour le transplanter dans l'esprit. Il parle sans références de temps ni de lieu. La pensée du poète est un monde, la nature en est un autre. Il est une autre nature – le frère de la Nature. Ils se rendent mutuellement service. Chacun proclame la vérité de l'autre.* »² Poésie et nature se complète avec respect dans un élan commun visant l'éternel. La poésie est un langage naturel et on retrouve dans *Sept jours sur le fleuve* cette aspiration « waldénique » à se fondre dans la nature. Sonder l'étang ou passer la journée dans un marais illustre bien cette volonté de fusion mais aussi de perfectionnement dans le savoir des choses de la nature. Thoreau consacre son vendredi à l'explication de la grandeur du poète qui possède une grande force dans l'appréhension de la pensée qui nous traverse. Il se sert de son expérience et de sa solitude pour exprimer un message qui émane de son intimité pour s'adresser à l'Universel. Le poète écrit les « *vers de la terre* » et même si cet « *oiseau de paradis est constamment obligé de voler contre le vent* »³, il possède une aura et un génie qui permet de s'élever et comprendre les rouages du monde. Bien que Thoreau ait parfois une vision classique du poète comme étant un être comblé par l'inspiration, fils de la terre et des cieux, il lui accorde une grande valeur humaine dans l'expérience de la vie. La véritable œuvre du poète ne réside pas dans le fait de savoir comment l'idée a été exprimé mais plutôt comment elle a obtenu forme dans la vie de l'artiste. La supériorité du poète est telle que sa vie devient un poème qu'il puisse vivre et exprimer à la fois.

Mais le poète n'existe pas seulement chez Thoreau comme étant le détenteur de la vérité et le porte-parole de la mémoire collective, il est aussi un voyageur qui arpente le monde décrivant ses impressions et ses aventures. Le thème du poète voyageur présent dans *Sept jours sur le fleuve* permet ainsi à Thoreau de faire de l'expérience de la vie une expérience esthétique. La notion de mouvement est particulièrement importante tant dans la structure du récit que dans l'expérience de Thoreau en tant que voyageur qui explore, expérimente et dérive dans son pays natal. Dans ce voyage

¹ *Ibid*, p398.

² Thoreau Henry David, *Journal, 1837-1840, op.cit.*, p85.

³ Thoreau Henry David, *Sept jours sur le fleuve, op.cit.*, p361

fluvial, la marche a un rôle déterminant, « *la marche c'est le pouls du héros battant à l'unisson avec celui de la nature et avec le pas de l'Univers.*¹ » Elle permet un embrassement total de la nature et du monde en général. Bien que l'excursion de Henry David et John se déroule la plupart du temps depuis leur barque, la marche est présente dans ce texte notamment avec l'épisode de l'ascension de la montagne. De plus, cette notion demeure significative dans l'idée de traversée, de voyage et d'engagement du poète. L'étude de cette thématique à travers d'autres ouvrages de Thoreau comme *De la marche*, étoffera les caractères intrinsèques du poète que l'on retrouve dans *Walden* mais aussi dans *Sept jours sur le fleuve*. La marche a longtemps été pratiquée par les poètes, les penseurs et les artistes. De nos jours, elle est au centre de certaines pratiques artistiques (Richard Long, Francis Alÿs, etc) afin de spatialiser et temporaliser un espace. Elle est politique, religieuse ou encore poétique et contemplative. La marche est une activité physique ou plutôt un mouvement naturel qui est à la fois une mise en activité des jambes mais surtout de l'esprit. Elle évoque un mouvement de transition entre le dehors et le dedans mais aussi entre la réalité extérieure et la conscience intime. La marche comme cheminement de la pensée permet à l'individu de se positionner face au monde, à autrui et à lui-même. Ici elle n'est pas errance et vagabondage comme chez de Nerval. Elle n'est pas non plus introspective comme chez Rousseau mais elle permet un éveil de la conscience et une construction de l'homme. Ce que Milani appelle une « compénétration de la culture et de la nature » évoque la marche chez Thoreau qui se manifeste par un embrassement du paysage et de l'histoire. Si la marche donne accès au paysage, c'est justement parce qu'elle est un moyen pour le marcheur d'esthétiser son environnement. Ainsi, cette pratique serait autant mentale que physique et serait déterminante dans la construction individuelle. Pour Thoreau et les autres penseurs du transcendantalisme comme Emerson, l'expérience est fondamentale pour qui veuille s'interroger sur son existence, son identité, et son cheminement dans le monde. Cette démarche nous incite à constamment nous demander ce que nous sommes. Le contact perpétuel avec les objets sensibles de notre environnement est un apprentissage pour notre entendement qui par là apprend à distinguer, différencier et assimiler. C'est grâce à la marche que nous pouvons accéder à cette appréhension du sensible. C'est pourquoi, elle ne se fait pas de manière hasardeuse. Elle semble répondre à un besoin plus profond de recherche et d'autonomisation de soi à travers un acte tant physique qu'esthétique. En effet, il y a chez Thoreau une volonté de tout poétiser, même l'économie selon Kenneth White qui s'interroge sur les motivations de l'auteur de *Walden*. Tout poétiser

¹ *Ibid.*, p189.

comme la marche, qui permet à l'auteur de se questionner sur les origines de la terre qu'il habite. Thoreau semble être le seul à s'intéresser véritablement aux autochtones d'Amérique à savoir les indiens. C'est aussi un moyen pour lui d'entrer en réaction avec l'empire de superficialité moderne qu'il dénonce. Pour Thoreau, il ne faudrait pas modifier la société mais la changer complètement afin d'en reconstruire une nouvelle dépourvue d'artifices et de contingences. Le rejet de la souveraineté de l'individualisme l'incite en partie à s'exiler périodiquement dans les bois. La recherche d'une forme de transcendantalisme à travers la marche serait un moyen d'échapper à la civilisation moderne et de retrouver une conscience authentique et originelle dans son rapport au monde. Pour Thoreau, nature, liberté et vie sauvage sont des termes qui vont de pair. L'homme est avant tout une partie de la nature plutôt qu'un individu vivant en société et la culture est un artifice qui nous éloigne de ce que nous sommes. Son œuvre *De la marche* doit être entendu comme un traité de l'homme libre par l'éloge de la marche émancipatrice. Il y a paradoxalement chez Thoreau, notamment dans *Walden* ou *La Désobéissance civile*, une dimension sociale de la nature qui se présente comme le point de rejet de la société. La marche est alors une échappatoire qui permet à l'homme de transiter du milieu sociétal au milieu naturel afin d'y trouver le bonheur. Mais Thoreau spécifie bien que la marche est une pratique difficile et que la conquête de l'autonomie de l'homme ne se fait pas aléatoirement. La marche est un art, c'est le don du *sauntering*, terme que Thoreau emprunte délibérément à la religion et qui signifie Terre Sainte. Le *saunterer* est le pèlerin partant en quête de la Terre Sainte comme des « *personnes désœuvrées qui vagabondaient de par le pays, au Moyen-Age, et demandaient la charité, sous le prétexte qu'elles se rendaient à la Sainte Terre.* »¹ Les vrais promeneurs ne sont pas des vagabonds oisifs et désœuvrés, ils poursuivent au contraire un idéal se situant au-delà des conditions matérielles. Ils sont capables de se sentir partout chez eux. Là demeure le secret de la promenade réussie : savoir s'abandonner tout en se trouvant chez soi dans n'importe quel endroit. Dans une certaine mesure, la marche dans la nature sauvage permet un retour à soi. La promenade serait un moyen de retrouver une intériorité qui se serait égarée. C'est le cas de Rousseau, qui associe la marche à la rêverie en revalorisant ainsi le sensible et l'imagination. Pour l'auteur des *Rêveries du promeneur solitaire*, la promenade permet un contact direct entre la subjectivité du sujet et la nature qui devient un moyen d'introspection et en même temps de projection de soi. Mais Thoreau ne s'inscrit pas dans la veine romantique de Rousseau. Bien qu'il soit dans un rapport sensualiste aux

¹ Thoreau Henry David, *De la marche*, Paris, Ed. Mille et une nuits, 2003, p7

éléments naturels comme le confère son chapitre « Bruits » dans *Walden*, la promenade n'est pas prétexte à réhabilitation du sensible et à une subjectivation de la nature. Pour lui, la promenade est un travail de l'esprit qui vise un but tel un pèlerinage. Dans chacun de nous, selon Thoreau, demeure un Pierre l'Hermitte qui nous guide pour aller récupérer la Terre Sainte tombée aux mains des Infidèles. Thoreau n'explique pas vraiment quel symbole peut évoquer cette Terre Sainte, mais il semble probable de penser qu'elle illustre métaphoriquement une parcelle de nous et que les infidèles ne sont autres que les acteurs de la société qui nous l'auraient enlevé. Cette quête sacrée ou ce pèlerinage n'est autre que la recherche de soi sous les formes d'une finalité abstraite. La marche est une expérience métaphysique mettant à l'épreuve notre volonté. La progression de nos pas à travers le chemin est comme un cheminement de notre pensée qui s'éveille et prend compte de sa singularité. Elle est faite de questionnement et d'interrogations, « *La moitié de la promenade consiste à revenir sur nos pas.*¹ » Il y a ici une forme de dérive conférant à la marche un caractère inconstant. La dérive nous conduit à des endroits essentiels. En Amérique, la liberté de trouver au-delà des barrières des institutions ; Il faut pour Thoreau se retirer dans les bois pour la découvrir et faire l'expérience de notre liberté. Cette dernière n'a pas de finalité salutaire mais permet simplement de se confronter à la vie en apprenant la signification d'être sur terre. C'est pourquoi, il est nécessaire de savoir s'abandonner à la dérive. Ce laisser aller permet à l'auteur de toucher au sentiment d'éternité par l'abandon total de son identité : « *Je me laisse dériver sur les eaux paresseuses de l'étang, je cesse presque de vivre- et commence à être.*² » Cette dissolution de son être n'est autre qu'un moyen pour renaître et briser le cycle de la quotidienneté. Dériver dans la nature et s'écarter des chemins tracés c'est faire confiance à la forme la plus pure de son instinct et de sa sensibilité. Pour Thoreau, le vrai marcheur ne sent pas le besoin de revenir chez lui après. La véritable marche nécessite un abandon de tout ce qui est au fondement de notre vie et de notre confort que ce soit la famille, les amis ou encore notre habitat. S'inscrivant dans le mouvement transcendantaliste américain, il n'est pas étonnant que Thoreau considère la marche comme une conquête spirituelle de la liberté essentielle au bien-être. Il ne s'agit plus, de se concentrer sur ce qui nous est extérieur mais de réfléchir à nos dispositions intérieures et à notre conscience en se détachant des obligations sociales et matérielles. La marche représente donc la condition de possibilité de cette recherche. Elle a une finalité matérielle, par la recherche physique d'un espace, mais aussi spirituelle comme une irruption du monde en nous. Elle permet en effet, par son rythme progressif, le

¹ Thoreau Henry David, *De la marche*, op.cit., p9

² Thoreau Henry David, *Journal, 1837-40*, op.cit, p85

franchissement d'étapes dans la connaissance de soi. La marche permet à l'esprit selon les vers de Baudelaire de s'élever « *Par delà les confins des sphères étoilées* ». L'esprit est ce « *bon nageur* » qui s'inscrit dans le cosmos et la nature pour se révéler tel qu'il est vraiment dans toute sa grandeur. Cette révélation, dont parle d'Emerson dans *Nature*, se manifeste chez Thoreau par un dénuement dans la nature. Pour l'auteur de *Walden*, l'homme ne peut se retrouver et se construire que dans la simplicité et l'authenticité de la nature sauvage. Thoreau effectuera de nombreuses marches dans sa région qu'il décrira dans ses œuvres : *A walk to Wachussett*, *A winter walk*, etc. Les marches évoquent pour l'auteur une envie de voyage toujours marquée par un fort désir d'enrichissement et de découverte. Pour John Aldrich Christie Thoreau se caractérise par « *A Yanke curiosity about 'knowledge of the world'* »¹, une envie toujours plus grande de découvrir le monde mais sans trop partir de chez soi. Thoreau découvrira le monde depuis sa Concord natale qu'il ne réussira jamais à quitter définitivement. Les quelques voyages qu'il entreprendra seront toujours non loin de sa ville comme à Cape Cod, dans le Maine, le New Hampshire ou le New Jersey. Il y a quelque chose de paradoxal chez Thoreau entre sa volonté de découvrir d'autres lieux (jeune il voulu quitter Concord pour fonder une école avec son frère à l'autre bout du pays), et son incapacité à rester trop longtemps éloigné de sa contrée. John Aldrich Christie cite ce sentiment ambivalent que Thoreau exprimera dans le troisième tome de son *Journal* : « *What we observe in traveling are to some extent the accidents of the body, but what we observe when sitting at home are, in the same proportion, phenomena of the mind itself.* »². Tout au long de sa vie, il se nourrira des expériences de voyage de ses amis comme Hawthorne qui lui enseignera l'art du récit de voyage et lui racontera ses découvertes en Afrique. Emerson, Channing, Fuller et Alcott ne cessent de voyager et seul Thoreau demeure figure de fixité et de sédentarité. Ce comportement lui vaudra de la part de nombreux critiques littéraires le statut d'écrivain de province incapable de quitter son pays et dont tous les écrits se rapportent inévitablement à son lieu de vie. Thoreau demeure fidèle à Concord et toutes ses expositions au voyage n'ont jamais fonctionné durablement. Il existe un mouvement de départ et de retour systématique à Concord qui incarne le point d'ancrage de l'écrivain et sa première source d'inspiration. Le meilleur moyen de voyager réside dans son âme et son imagination ce qui confère à son récit de voyage dans *Sept jours sur le fleuve* une valeur si précieuse. Quitter Concord c'est faire ressurgir une nostalgie liée à l'intimité familière avec sa ville.

¹ John Aldrich Christie, *Thoreau as a world traveler*, Columbia University press, 1965, p14

² *Ibid*, p255 : « *Ce que nous observons à travers le voyage sont dans une certaine mesure les vicissitudes du corps, mais ce que nous observons en restant assis à la maison sont, de la même façon, les phénomènes de l'esprit lui-même* ».

L'authenticité, recherche fondamentale pour Thoreau, ne se trouve que dans le familier qu'il a su apprivoiser. Finalement, l'expérience mémorable de la vie ne peut pas se faire dans un champ étranger. L'étrangeté et l'inconnu, qui pour certains est source première d'inspiration et insuffle la vie, n'est pour l'auteur de *Walden*, qu'un manque de signification dans la recherche de l'écriture. Les paysages de Concord ont un pouvoir de réminiscences très fort et deviennent source première d'inspiration. Ainsi, le rapport de Thoreau au voyage est bien plus complexe que certains de ses critiques ont pu le penser. Il n'est pas « l'hermite de Concord » mais un voyageur qui su trouver dans son environnement une source d'émerveillement suffisante au travail d'écriture.

Thoreau est un poète et un marcheur qui se distingue par sa capacité de perdution et son sens élevé de la liberté. Comme le disait Nietzsche au paragraphe 366 du *Gai Savoir*, notre *ethos*, c'est-à-dire notre habitude, est de penser à l'air libre. L'homme est fait pour marcher et voyager et ainsi prendre sa liberté vis-à-vis de ses devoirs, de son travail et de ses contraintes. Seul l'homme libre est prêt à aller marcher. C'est une disposition innée puisqu' « on naît marcheur, on ne le devient pas. »¹ Dans *Sept jours sur le fleuve*, Thoreau explore cette thématique du poète-voyageur en lui conférant tout sa grandeur. Les notions de liberté et d'horizon sont omniprésentes au fil du voyage et permettent d'explorer les formes de la perception. Au moment où le vent de l'automne se fait sentir (« Vendredi ») Thoreau propose une description d'un monde sans bornes où l'horizon est porteur de liberté. Au fur et à mesure que les voyageurs pénètrent dans l'horizon les formes de la nature se métamorphosent et la vision change. Regarder le paysage d'une colline, puis, de son autre versant c'est revenir à une forme embryonnaire de la perception. Le regard du poète part de zéro et se reconstruit à travers les cadres et champs de visions pluriels qu'offre la nature. Contempler, c'est aller au-delà de la simple perception, c'est revenir à un regard innocent sur la nature : « Une étendue d'eau, si familière nous soit-elle, possède un charme neuf et inattendu pour peu qu'on la regarder du sommet d'une colline.² » Ici, le poète embrasse l'horizon et l'infini en intégrant chaque partie de la nature. L'horizon met l'auteur face à son existence. Il y a une dialectique entre la petitesse de l'homme et la grandeur de la nature révélatrice de la sensibilité transcendantaliste de Thoreau à confronter différents univers. Cette oscillation entre le microcosme dans lequel il est plongé et le macrocosme dans lequel correspondent la nature et l'univers conduit à un questionnement plus existentiel voire scientifique sur l'interaction des hommes avec le monde. Cette interrogation au sujet de la correspondances entre plusieurs univers est

¹ Thoreau Henry David, *De la marche*, op.cit., p10

² Thoreau Henry David, *Sept jours sur le fleuve*, op.cit, p371.

particulièrement présente chez son maître à penser et ami Emerson qui ne cesse de questionner le fonctionnement de la vie et du monde. Cette démarche philosophique d'interrogations et de rapprochements perpétuels permet à Thoreau de donner une dimension plus universelle à son récit en invitant les hommes à s'interroger sur leur positionnement face à l'univers.

Le poète dans *Sept jours sur le fleuve* est plus optimiste et enthousiaste que dans *Walden*. Cette avidité du savoir, de la découverte et de la liberté est représentée de manière beaucoup plus insouciant et enjouée par rapport à l'émerveillement parfois plus mélancolique et modéré d'un Thoreau plus âgé. Toutefois, le ton de la conclusion de *Walden* qui résonne comme une ode à la vie et à la découverte demeure très proche des aspirations de Thoreau dans *Sept jours sur le fleuve*. En effet, l'auteur insuffle à son lecteur une puissance de vie sans limites lui donnant pour modèle de grands explorateurs tels Christophe Colomb. Tout au long de sa conclusion, il propose une métaphore filée incitant les hommes à pendre leur vie comme un voyage et à considérer l'univers au-delà de leurs conceptions parfois trop restreintes. Le voyage est un élément fondateur dans le processus d'appropriation de soi. Comme dans *De la marche*, il associe la conquête de l'Ouest à la découverte de soi : « *Soyez un Christophe Colomb pour des continents et des mondes entièrement nouveaux situés à l'intérieur de vous-mêmes, ouvrez de nouvelles voies navigables, non pas pour le commerce, mais pour la pensée.*¹ » Cette énergie dans la conquête devrait se dépenser dans l'appropriation de soi et nous pousser à voir au delà que le monde de la Nouvelle-Angleterre. L'homme doit être à l'écoute de lui-même et entreprendre la découverte des autres. Thoreau suggère ici une conduite pour l'esprit et l'accès au bonheur en faisant ressortir ses aspirations profondes évoquées de manière éparses dans *Sept jours sur le fleuve*. En somme, Thoreau revient à l'essentiel quand il affirme à la fin de son séjour dans les bois : « *Mon expérience m'a appris au moins ceci : si l'on avance avec confiance dans la direction de ses rêves, si l'on essaie de vivre la vie qu'on a imaginée, on sera payé d'un succès inattendu en temps ordinaire.*² »

¹ Thoreau Henry David, *Walden, op.cit*, p324.

² *Ibid*, p326.

II - LA MYTHOLOGIE COMME STRUCTURE NARRATIVE

Dans *Sept jours sur le fleuve*, la pensée et l'écriture de Thoreau s'inscrivent en grande partie dans les mythes qui deviennent le socle du récit. Le mythe au départ ornemental lors de la première écriture du livre, puisque Thoreau restait très conventionnel dans les descriptions de son voyage, va devenir, à l'issue des réécritures du texte, essentiel dans la construction narrative prenant ainsi le pas sur le récit des événements de la semaine. Thoreau transforme la nature, l'histoire et les faits de son expérience et crée une mythologie. L'auteur trouve dans les spécificités du mythe, comme la visée didactique de compréhension du monde ou encore la pratique orale, le meilleur moyen de formuler sa pensée et de donner une ampleur différente aux mots. Le mythe : quête d'éternité, d'identité et d'idéal ?

a) Le mythe dans sa forme traditionnelle. Expliquer les fondements du monde.

Thoreau en fervent admirateur des textes anciens leur donne une importance significative dans son récit. « Discuter » avec les auteurs de l'Antiquité c'est comme « *marcher au milieu des étoiles et des constellations* » pour l'auteur. Comme dans son Journal, il se cache derrière les grands mythes fondateurs pour louer la Vérité qui transpercent l'Etre et l'Univers. Dans *Sept jours sur le fleuve*, il se réapproprie les auteurs grecs, romains, indiens mais aussi les héros de la mythologie pour expliquer les différentes formes de vie dans la nature. On remarque à plusieurs moments dans son excursion une référence directe aux mondes antiques et à leurs textes. Dès « Dimanche », Thoreau construit son propos en se fondant sur les mythes de l'Antiquité. Dans sa structure, le mythe ou la fable permet à l'auteur de digresser rapidement en utilisant cette forme courte de récit pour expliquer un phénomène de la nature ou les origines de la Nouvelle-Angleterre. Le mythe est une métaphysique pour Thoreau qui explique l'origine des choses, leur essence et les rapports des hommes entre eux. En cherchant les fondements de l'humanité, il répond à la problématique transcendantaliste des liens existants au sein de l'univers qui nous conduisent à partir du particulier pour atteindre l'absolu. Chaque homme est inévitablement rattaché à un monde antérieur qui fut un élément fondamental dans la construction de l'humanité. Thoreau se plaît à évoquer les mythes pour toucher directement à l'imaginaire et aux rêves de ses lecteurs. Il évoque par exemple le livre VII des *Métamorphoses* : quand l'île d'Egine fut dépeuplée par la maladie, Jupiter transforma la colonie de fourmis d'un chêne en hommes afin de repeupler la cité. Il appela ce peuple les Myrmidons en

rapport au nom latin *murmex* qui signifie fourmi. Ainsi, Ovide nous fournit l'histoire la plus convaincante des premiers jours d'une humanité. L'évocation de ce mythe, comme tant d'autres au cours de son excursion, permet à Thoreau d'explorer le champs de l'écriture tout en fournissant une explication à ce qui représente pour lui une quête vitale : la compréhension du monde dans lequel nous vivons. Son amour pour la littérature et notamment pour les fables d'Ovide a fortement conditionné son approche physique et mentale du monde. Les fables sont les réponses aux mystères de l'humanité et flattent l'imagination des hommes en leur prodiguant un savoir irrationnel. Ce sont les récits des arcanes du monde contées par des poètes et dont l'humanité s'empare pour se les réapproprier et les faire perdurer dans la mémoire des civilisations. Ovide propose des fables qui racontent la genèse du monde, les péripéties sous le temps d'Auguste, tout en introduisant son sujet : les métamorphoses. Il s'agit de trouver des images, des figures et des œuvres qui vont toucher les hommes au cœur et non à l'intelligence. Ces récits sont communicatifs et mettent en jeu les passions humaines. Ovide y représente la terreur, le désir, la cruauté qui oscillent entre vraisemblance et fantastique. Le mythe donne au poète une source d'inspiration inépuisable qui lui permet de créer des analogies avec le monde visible. C'est utiliser la langue pour révéler des liens et ressemblances dans le monde et l'univers dans le but d'ébranler les certitudes de la raison. Ovide se joue des mots, les assemble et les sépare infiniment afin de percer les maux et tourments des hommes en conduisant son lecteur sur les chemins de la philosophie. Si Pour Platon, le mythe survient après le logos, c'est l'inverse pour Ovide qui invite le lecteur à se positionner face aux apparences et à remettre en cause l'ordre de l'univers. L'intelligence n'est pas ce qui prime et Thoreau s'inscrit pleinement dans ce schéma. Toujours oscillant entre un esprit poétique et scientifique du monde et de la nature, le mythe lui permet d'entrevoir une autre vérité qu'il se réattribue et modifie à sa guise. « *Nous avons l'impression d'entendre la musique d'une pensée et peut nous chaut que l'intelligence n'y trouve pas son compte.*¹ » Le mythe touche avant tout notre sensibilité, c'est pourquoi il demeure éternel.

Thoreau a un véritable intérêt pour les fables d'Ovide et cela sûrement parce qu'elles se rattachent aux principes transcendantalistes fondamentaux de l'auteur qui sont : expliquer l'origine du monde, des civilisations et des hommes ; la recherche de l'universel et la quête de l'identité. De plus, souvent orales, elles confortent Thoreau dans la supériorité qu'il accorde au langage oral et à sa musicalité plutôt qu'au langage écrit. Les fables sont suspendues dans le temps car privées d'indications spatiales et

¹ Thoreau Henry David, *Sept jours sur le fleuve*, op.cit, p66.

temporelles. C'est pourquoi, elles demeurent éternelles et traversent le monde et les civilisations porteuses d'un sens qui ne s'épuisera jamais. Ovide démantèle la croyance en l'existence d'un lien intangible entre la forme et la substance et laisse ainsi peser le mystère de l'identité grâce à la métamorphose. Ici, l'identité est multiple et menacée par des causes extérieures. La métamorphose c'est la sœur d'Iode qui se transforme en arbre et Actéon qui se meut en cerf au même titre que la terre de la Nouvelle-Angleterre se transforme au contact des indiens puis, des colons. Mais c'est aussi la rivière qui, de sa chaleur humide d'été prendra peu à peu son habit automnal. De plus, Thoreau projette des formes mythologiques à travers son pays de telle sorte à ce que le Massachusetts « *ce monstre femelle à la fois Biarée, Argos et Dragon de Colchide, postée là pour veiller sur le Génisse de la Constitution et la Toison d'Or, nous ne lui accorderons pas forcément notre respect.* »¹ Chez Ovide, les hommes, les personnages mythologiques, les animaux, les plantes et les pierres se métamorphosent afin de donner une explication de la nature dans sa diversité tout en subordonnant le monde humain au monde divin car, rappelons le, les métamorphoses sont presque toujours l'œuvre des dieux. Ici, le poète chante les changements de l'univers. Il y a une certaine joie chez Thoreau de savoir que les grandes histoires qui ont fait l'humanité sont universelles et éternelles. C'est une valeur intangible et supérieure à toute autre sur laquelle se construisent toutes civilisations. Il considère ainsi le mythe comme propédeutique à la civilisation. La fable rassemble et crée une unité parmi les hommes. Malgré les diversités et les écarts de générations elle relie. Thoreau accorde à la fable le pouvoir de *religare* (même si c'est un critère que l'on attribue originellement à la religion) car elle s'inscrit dans l'appréciation universelle de la beauté et de la vérité. La fable permet la reconnaissance des choses et de leur valeur poétique. Il y a une fédération du mythe à travers les nations et même une « mythologification » de la mythologie elle-même dans sa cristallisation à travers l'imaginaire collectif. Le mythe devient alors une forme de croyance. La mythologie n'a pas de barrières de langage, elle comble tout le monde et surpasse de loin les diverses et nombreuses religions. C'est une parole authentique qui s'adresse à tous. L'histoire, la pensée et le rêve fonctionnent ensemble et s'incarnent dans le mythe en créant des figurations qui vont se perpétuer à travers les civilisations. Thoreau parle alors « *d'atmosphère aurorale* » dans les récits mythologiques qui viennent supplanter les savoirs religieux des civilisations. En effet, seul le mythe porte en lui la vérité et le langage universel d'une humanité commune et les générations d'hommes qui se

¹ *Ibid*, p141. Cette phrase fait référence à l'épisode où Thoreau avait passé une nuit en prison pour avoir refusé de payer l'impôt de capitations à l'état du Massachusetts qui admettait l'esclavage et faisait la guerre au Mexique.

succèdent ne cessent de réitérer ces vérités. Les religions et divers dieux des civilisations ne sont rien comparés aux dieux de la Grèce et de la Rome Antique : « *Les dieux grecs sont jeunes, pécheurs, déçus et ont les mêmes vices que les hommes, mais sur nombre de points importants, ils sont de race divine.*¹ » Les dieux grecs ont une intimité avec les hommes et la nature et possèdent une réelle influence sur eux. Cette relation de proximité leur confère une valeur supérieure comparée aux autres dieux (chrétien, juif, etc) qui sont érigés en modèle absolu et sont plus inaccessibles. Thoreau place Pan, divinité de la nature, protecteur des bergers, des pâturages et des bois, au plus haut rang dans son Panthéon. Sans cesse punit de son espièglerie, comme dans la « *Métamorphose XI* » où il vante son talent musical en défiant Apollon, il est le musicien et le poète de la nature sauvage. Symbole de vie et vénéré en Arcadie, Pan est le dieu qui se rapproche le plus de l'amour et du respect que Thoreau porte à la nature.

« *Le fait que les Romains l'ont autrefois habité confère beaucoup de dignité à la nature elle-même, l'idée que d'une certaine colline le Romain dominait jadis la mer.*² » Partout dans la nature se trouvent les ruines du passé. Les mondes antiques se sont métamorphosés et sont devenus poussière avec le temps. Mais chaque civilisation se construit sur les précédentes en apportant une histoire nouvelle. La nature comme les roches géologiques garde en elle cette mouvance historique. Elle est le témoin de l'évolution dans l'histoire. Quand Thoreau traverse les paysages de la Nouvelle-Angleterre marquée par les guerres et conflits, notamment la guerre du Roi Philip qui fut un conflit sanglant opposant les indiens³ et les colons anglais du sud, il se remémore les guerres de Troyes et les épopées des grands conquérants tel Alexandre. Ainsi, dans « *Dimanche* », il cite des passages de l'Iliade qui l'ont marqué en les projetant à travers le fleuve et le paysage qui l'entourent. « *Nous croyons presque apercevoir le murmure étouffé du Minyée déversant ses eaux dans le fleuve toute la nuit et le bruit sourd des vagues qui viennent qui viennent se briser sur la rives – jusqu'à ce que nous éprouvions du soulagement en entendant cette armée en marche approcher d'un pas pénible des fontaines bouillonnantes d'Alphée* »⁴. La Nouvelle-Angleterre devient alors le lieu des histoires mythologiques primitives qui ont fondé les civilisations. Quand il écrit « *Mais les rayons de la poésie grecque percent jusqu'à nous et se mélangent aux rayons de soleil du jour présent* »⁵, il justifie la valeur qu'il place dans la poésie antique en tant que forme d'écriture supérieure qui perdure dans le temps, dans un souffle éternel

¹ Thoreau Henry David, *Sept jours sur le fleuve*, op.cit., p266

² *Ibid.* p265

³ Le chef des Indiens Wampanoag Metacomet avait reçu le surnom de Roi Philip.

⁴ Thoreau Henry David, *Sept jours sur le fleuve*, op.cit., p103.

⁵ *Ibid.*

créateur. Il y a chez l'auteur un intérêt pour les premiers récits de l'histoire qui véhiculent une sagesse de vie essentielle au bonheur. Dans *Walden*, il reprend cette idée à travers le chapitre « Lire » en adoptant un ton didactique comme s'il s'adressait à des étudiants pour leur enseigner les fondements de l'apprentissage de la pensée. « *Car ce sont les classiques, sinon les plus nobles pensées humaines jamais couchées sur le papier ? Ce sont les seuls oracles à ne jamais avoir vieilli, et ils contiennent des réponses aux questions les plus modernes (...) Autant omettre d'étudier la Nature sous prétexte qu'elle est vieillie.*¹ »

Les textes antiques et les mythes rythment le récit et Thoreau ne cesse de s'y rapporter au fil de son voyage. Ses pensées sont systématiquement ramenées à ce qui représente pour lui l'exemple par excellence de la vie sur terre et de la quête du bonheur. Bien qu'il évoque en grande partie la mythologie et la philosophie occidentale dans « Dimanche », le jour d'après est entièrement destiné à l'Orient qui illustre pour lui un modèle que l'Occident ne pourra jamais égaler tant par la sagesse et le bonheur contemplatif qu'il suggère. En effet, Thoreau conseille à ses lecteurs de lire la *Bhagavad-gîta* qui n'est autre qu'un épisode du *Mahâbhârata*, épopée sanskrite de la mythologie hindoue : « *Il n'y a que dans la Bhagavad-gîta que le lecteur est porté et maintenu dans ces hauteurs pures et rares de la pensée*² ». C'est pour Thoreau l'un des textes les plus nobles et des plus sacrés qui soit parvenu aux hommes. Les principes de la philosophie orientale, comme ceux d'atteindre les hautes sphères de la sagesse, doivent servir d'exemples à la philosophie moderne. Il y a une discipline spirituelle inhérente aux mythes et à la philosophie orientale que les philosophes occidentaux peinent à comprendre. En effet, ils sont incapables de penser la vie en termes de contemplation, thème que les orientaux placent au centre de leur réflexion. Thoreau est donc un penseur et un poète qui se rapproche de la philosophie hindoue notamment par l'attitude contemplative qu'il adopte face aux paysages et à la nature. La contemplation est pour lui l'expérience active de la réception et de la perception liée à un plaisir esthétique et donc désintéressé. Elle en devient même un acte politique et revendicatif contre une société corrompue par l'opinion publique et la souveraineté de l'Etat. Auparavant, au cœur de la téléologie, la contemplation a connu une forme de laïcisation à l'aube du XVIIIe siècle en s'inscrivant durablement dans la réflexion esthétique. A cette époque, elle répond à un regain d'intérêt pour le modèle de l'homme sensible et à une volonté de revalorisation du sentiment contre le primat de la raison. La contemplation serait donc un moyen pour l'homme d'être en accord avec sa sensibilité

¹ Thoreau Henry David, *Walden*, *op.cit.*, p108.

² Thoreau Henry David, *Sept jours sur le fleuve*, *op.cit.*, p147.

et de retrouver ainsi une forme d'unité originelle de l'être à travers une célébration de la nature. La contemplation peut être associée à différents états comme la plénitude, la rêverie ou encore la méditation. Elle est à la fois empirique, sensualiste et éveil de l'esprit, ce qui fait d'elle une expérience esthétique et non une simple expérience de réceptivité. Elle permet donc à Thoreau l'éveil des pensées et devient un moyen pour se réapproprier les mythes orientaux et surtout poursuivre la quête de la sagesse.

La mythologie donne à son récit de voyage un visage beaucoup moins traditionnel dans la mesure où il rompt le fil temporel en apportant une dimension poétique, romantique et plus personnelle. En effet, il crée une mythologie qui lui est propre car inspirée de son expérience et de sa vie en Nouvelle-Angleterre.

b) Le mythe comme identité culturelle.

Thoreau crée une mythologie de l'histoire des Etats-Unis et plus particulièrement du Massachusetts. Contrairement à *Walden*, les paysages dans *Sept jours sur le fleuve* sont très imprégnés d'histoires qui sont au centre du récit. A chaque paysage parcouru, Thoreau y extrait des formes de vie s'ancrant dans un passé défini en les transformant en figures mythiques. Le mythe lui permet donc de faire correspondre l'histoire et le paysage et d'allier ses réflexions à ses observations. Il devient plus personnel car il touche à une histoire qui est commune à celle de Thoreau. La formation du mythe dans le récit se perfectionnera au fur et à mesure des réécritures du texte qui permettront à l'auteur de trouver dans son expérience la matière nécessaire à la création d'une mythologie américaine.

Thoreau aura recours à de nombreuses réécritures de son récit de voyage afin d'y apporter un regard nouveau. Il transforme les faits de son expérience en mythologie grâce à l'écriture qui lui permet de revisiter ses aventures en leur attribuant une valeur supérieure. Par exemple, sa découverte des paysages de la Nouvelle-Angleterre prend une tournure significative puisqu'il fait correspondre son expérience présente de découverte à une histoire passée qui émane des lieux. Aussi, grâce aux liens qu'il établira entre différents mondes et époques, il accordera à son expérience un but plus spirituel comme le montre l'épisode de l'ascension de la montagne, que nous étudierons plus tard, et qui apparaît comme le symbole d'une véritable quête spirituelle. Conduit par la recherche d'un ascétisme régénérateur, il attribue à ce voyage mythologique un caractère fondateur dans la constitution de son esprit. Thoreau passe ainsi d'un monde à un autre et de ce monde aux mots, ce qui lui permet de reconsidérer son expérience. L'élaboration de *Sept jours sur le fleuve*, comme ses autres œuvres,

résulte donc d'un long travail de réécriture qui a permis à Thoreau de poser un regard neuf sur une expérience passée. Pour rapporter un événement, il procède de la même manière qu'avec l'écriture de son *Journal* : il décrit dans un premier temps l'incident et les observation le jour même puis, le lendemain complète ce qui a pu être oublié. Cette dernière étape représente dans un sens la partie la plus poétique car le travail des mots prend le pas sur la description. Elle est plus centrée sur l'écriture que sur l'événement en tant que tel. Cette technique permet de donner une signification poétique à un incident du passé. Par exemple, lorsque Thoreau décrit les transformations du paysage avec l'arrivée des colons et les guerres qui ont suivi, ou bien encore dans « Dimanche » lorsqu'il longe la rivière en étudiant les villages, c'est davantage pour exprimer le lien poétique qui unit la nature à ces ruines. L'Histoire est un moyen pour expliquer et sublimer les correspondances et métamorphoses qui s'opèrent dans la nature, ce qui permet à Thoreau d'accorder une place importante à l'expression de ces impressions et réflexions. Des critiques comme Stephen Adams et Donald Ross. Jr¹ se sont intéressées à ce processus de révision de l'écriture permettant l'émergence d'une mythologie personnelle dans les œuvres de Thoreau. Cette théorie, bien que spéculative sous certains aspects puisque les deux critiques ne possédaient que partiellement des éléments manuscrits, se fonde sur l'étude de bouts de papiers écrits par Thoreau et qui furent conservés. La confrontation des premiers et seconds jets de l'œuvre a permis de voir émerger une structure narrative différente plaçant le mythe au centre du récit. Mais la conception du mythe chez l'auteur, bien qu'il accorde comme nous l'avons vu précédemment une part importante à l'étude des mythes anciens, se fonde sur une approche personnelle de l'auteur pour son pays. Thoreau oscille entre une conception du mythe établie selon les standards classiques de l'Occident au XIX^{ème} siècle et une vision plus romantique notamment en raison de l'influence d'Emerson. En effet, Thoreau prend en compte le mythe dans son aspect classique, c'est-à-dire comme faisant pleinement parti de la civilisation. En Occident notamment, la création du mythe est un recours systématique comme moyen d'expliquer le monde (exemple avec les mythes chrétiens) s'opposant ainsi au rigorisme scientifique. Le mythe devient un remède pour expliquer le lien entre l'homme et la nature. C'est une source de vérité qui possède aussi un fort pouvoir esthétique. Mais Thoreau va au-delà de ces considérations en étoffant le mythe et le travail d'écriture dans *Walden* et *Sept jours sur le fleuve*. Dans ses deux œuvres, l'écriture de l'auteur est rythmée par une tension entre sa formation classique, héritée de ses études et de la culture littéraire de l'époque, et son éducation

¹ Stephen Adams et Donald Ross. Jr, « *Revising mythologies* » : *the composition oh Thoreau's major works*, Charlottesville, The University press of Virginia, 1988.

informelle aux influences romantiques notamment grâce l'amitié qu'il entretient avec Emerson qui lui permet d'approcher une nouvelle forme de pensée et d'écriture. L'écriture de son *Journal*, encouragé au début par ce dernier, lui permettra d'explorer la spontanéité des mots et l'écriture fragmentaire propice à la poésie et la réflexion. Dans une veine romantique, Thoreau questionne l'articulation entre réflexion et méditations. Vers les années 1834 et 1836, il crée des sujets, des voix et des structures dans le récit selon un point de vue poétique et romantique. Son intérêt pour la nature et la recherche de soi inscrit son travail dans une recherche très personnelle qu'il sublime à travers les mots. On retrouve ici les principes fondateurs du transcendantalisme que Thoreau mettra le mieux en œuvre au cours de sa vie.

Dans le premier jet de *Sept jours sur le fleuve*, le rôle de la mythologie est ornemental dans la mesure où Thoreau reste très conventionnel dans les descriptions des paysages et de son voyage. Ainsi, Stephen Adams et Donald Ross. Jr notent une nette séparation entre les réflexions et les observations de l'auteur. De plus, les descriptions restent dominées par des théories esthétiques néoclassiques conduisant à une vision très formelle et « picturale »¹ des paysages. A la lecture de cela on remarque au début de *Sept jours sur le fleuve*, notamment dans le premier chapitre, « La rivière Concord », des restes de cette écriture puisque Thoreau demeure très traditionnel quant à la description physique et géographique de la rivière. L'auteur commence ainsi son récit en évoquant l'histoire de la rivière : « Bien qu'elle soit sans doute aussi vieille que le Nil ou l'Euphrate, la Musketaquid, ou rivière Herbeuse, n'a commencé à occuper une place dans l'histoire de la civilisation qu'à partir du moment où ses prairies verdoyantes et ses poissons ont été connus et ont attiré des colons d'Angleterre, en 1635, date à laquelle elle fut rebaptisée Concord.² » C'est au fil du voyage et de ses autres jets que l'imagination prendra place permettant ainsi à l'auteur d'exprimer sans contrainte son sentiment de la nature balançant entre le réel et l'imaginaire. Cette naissance du romantisme chez Thoreau se développe au contact de ses amis, de ses lectures (Goethe par exemple) et surtout de son expérience, lui permettant de se projeter à travers le paysage. Par exemple, lors de leur entrée dans la ville de Billerica (« Dimanche ») Thoreau transpose des formes de vies passées en reconstituant, par exemple, la figure de l'indien ayant subi la domination des colons. Le mythe devient un réel mode de perception où l'auteur va expérimenter une vision personnelle. La révision de ces expériences à travers le prisme mythologique l'amène à voir les événements passés d'un nouvel œil. Le mythe devient alors un élément fondamental dans la

¹ A la fois pictural et pittoresque.

² Thoreau Henry David, *Sept jours sur le fleuve*, op.cit., p9

structure narrative. Dans *Sept jours sur le fleuve*, la description du paysage et le récit de son excursion fluviale prennent la direction de la quête d'un paradis terrestre où naît une mythologie personnelle autour de l'histoire de l'Amérique et de la construction de soi. L'importance accordée à l'imagination dans l'appréhension du lieu et le rôle des perceptions de l'auteur dans la structure narrative tendent à inclure le spectateur dans une contemplation active et une appréciation directe.

Lors de la première écriture de *Sept jours sur le fleuve*, Thoreau décrit rarement les paysages dans une perspective artistique. En effet, les descriptions sont parfois décrites de manière très générale dans l'ensemble ou dans le détail avec un regard scientifique, notamment avec la description des poissons au début de leur voyage. De plus, l'auteur ne donne presque aucun détail sur les spécificités du voyageur dans son entreprise. Il y a peu d'informations biographiques sur les deux frères. Thoreau s'oppose ainsi à l'idée de voyage introspectif présent, par exemple, chez Margaret Fuller dans *Summer on the lakes*. Écrit en 1843, *Summer on the lakes* raconte le voyage en Amérique de Margaret Fuller qui durant l'été 1843 partie loin de la Nouvelle-Angleterre à la découverte de lieux inconnus et à la recherche des frontières de l'Ouest (Mackinac Island, Rock River, Illinois, Niagara Falls). Ce voyage symbolique évoque son parcours intime dans la connaissance de soi et la révision du transcendantalisme. Ce récit riche en essais, poèmes, anecdotes, dialogues et réflexions, à l'exemple de *Sept jours sur le fleuve*, n'en demeure pas moins autobiographique. Tout comme Goethe lors de son voyage en Italie, les réflexions se mêlent à des pensées plus introspectives sur la conscience de soi. Ce travail introspectif est plus absent chez Thoreau qui témoigne plutôt de l'expérience de la vie par sa proximité avec la nature et son rapport à l'imagination qui le mène à une appréhension directe de l'essence divine. Au fil de son voyage, l'auteur assume le rôle de poète et faiseur de mythes qui suggère en partie la recherche d'un ordre derrière le chaos de l'expérience. Avec la révision de son texte, le mythe ne va plus se placer en seconde position dans le récit et les descriptions vont peu à peu perdre leurs connotations classiques et leur aspect formel. Pour les deux auteurs de *Revising mythologies*, œuvre consacrée à l'étude de la révision des textes de Thoreau par lui-même et à l'importance du mythe dans son œuvre, le mythe est « *an approach to that universal language which men have sought in vain* »¹. Il est un langage que se réapproprie Thoreau afin de présenter au lecteur l'histoire de l'Amérique et de ses habitants. En effet, il crée une mythologie à partir de l'histoire en cristallisant des figures tels les Baker dans *Walden* ainsi que les fermiers de Sudbury, les pêcheurs de

¹ Stephen Adams et Donald Ross, Jr, « *Revising mythologies* » : *the composition of Thoreau's major works*, op.cit.,p78 : « une approche de ce langage universel que les hommes ont recherché en vain »

Tyrne dans *Sept jours sur le fleuve* et surtout les indiens comme Wannalancet ou Wawatam et cela tout en y laissant une forte empreinte personnelle. Thoreau cultive un intérêt pour les Natives d'Amérique qu'il a toujours défendu contre les Anglais colons. Il véhicule ainsi une forte identité culturelle qui s'inscrit dans une conscience collective, puisqu'il s'adresse aux gens de la Nouvelle-Angleterre, mais aussi dans une conscience individuelle puisqu'il place le mythe au centre d'un processus de compréhension de soi et de quête personnelle. Dans quelle mesure le Thoreau poète donne-t-il un autre souffle aux mythes ? Incarne-t-il un barde de la nation ? Dans *Sept jours sur le fleuve*, le mythe est révélateur de ses aspirations. Il y a la fois une mythologisation des Américains d'un point de vue historique mais aussi de ses amis, comme Nathaniel Hawthorne, et de lui-même. Thoreau se positionne en tant que héros dans sa quête spirituelle afin de donner de la cohérence dans la création d'un nouveau cosmos. Ces deux derniers points feront l'objet d'une analyse dans un troisième temps au sujet de la quête mythique de l'auteur. Pour l'instant, il s'agit de s'intéresser à la création d'une mythologie américaine comme identité culturelle.

La référence aux indiens dans les œuvres de Thoreau, notamment dans *Walden*, *Les forêts du Maine* et *Sept jours sur le fleuve*, est significative à la fois dans la réflexion de l'auteur et dans l'avancée du récit. Thoreau est connu pour sa curiosité envers les habitants originels des Etats-Unis et plus précisément ceux qui ont vécu en Nouvelle-Angleterre. Pour les critiques et biographes qui ont étudié Thoreau, celui-ci se définit comme défenseur et expert des indiens. De nombreuses spéculations ont par ailleurs eues lieu quant à l'éventuelle écriture d'un livre uniquement consacré aux indiens d'Amérique dont Thoreau aurait eu le projet et qui se serait intitulé *The History and qualities of the North American Indian*. Déjà, lors de ses années universitaires à Harvard il écrivit de nombreux articles sur ce sujet illustrant l'opposition entre le modèle de vie indien et celui des colons comme en 1837 avec « The work or standard by which a nation is judged to be barbarous or civilized ». Thoreau crée un net contraste entre la vie de l'indien associé à la nature et la vie des colons assimilée à la culture. Si pour l'auteur la fin de la vie heureuse c'est l'éducation c'est parce que les colons ont rejeté et dominé la nature pour développer la culture et l'art au nom de la civilisation. La nature prodigue pourtant, selon Thoreau, un bien meilleur enseignement que l'art et autres soi-disantes vertus auxquelles se dévouent aveuglement les hommes. Etant proche de la nature, seuls les indiens développent un sens plus proche de la spiritualité les conduisant à la sagesse. Les indiens sont les enseignants des hommes blancs dans la mesure où ils sont les seuls à connaître l'histoire la plus lointaine des Etats-Unis, ce qui renforce l'admiration de Thoreau et son intérêt pour l'histoire du pays et de ses petites

villes. C'est le cas de Billerica, petite ville dans le comté de Middlesex, qui va avoir toute son importance dans le récit. En effet, Thoreau rythme ses pensées et ses observations du paysage à l'Histoire, ce qui devient un véritable fil conducteur dans le voyage. Il évoque, tel un conteur, l'histoire de cette ville qui illustre pour lui la genèse de la civilisation des colons. Autrefois, sous le nom indien de *Shawshine*, Billerica fut une des premières villes colonisées qui devient par la suite une vitrine de la société de l'homme blanc. Pour Thoreau, elle incarne un vrai symbole de la gouvernance des colons sur les indiens et de la transformation des terres du Massachusetts. « *Un jour de printemps, l'homme blanc est venu et s'est construit une maison, il a dégagé le terrain pour laisser entrer le soleil et l'a asséché pour y établir une ferme, il a empilé les vieilles pierres grises pour en faire des clôtures, abattu les sapins autour de sa demeure, planté des graines potagères qu'il a apportées de son pays et convaincu le pommier civilisé de fleurir à côté du sapin sauvage et du genévrier, en exhalant son parfum dans la nature.*¹ » Cette ville incarne l'âge d'or des colons que Thoreau se remémore à l'écho des cloches de l'Eglise qui retentit dans la nature par delà les champs et les plantations des hommes comme un message prophétique du pouvoir de l'homme blanc sur l'indien. Cette terre et ces vieilles pierres grises portent encore en elles l'histoire de l'homme qui un jour est venu coupé l'herbe sauvage pour imposer sa société et sa nature afin de chasser les peaux-rouges et les rendre étrangers à leur terre. Thoreau évoque Billerica comme l'image de la dépossession de la terre des indiens. Sous la plume de l'auteur, elle est un mythe dans l'histoire des Etats-Unis qui suggère une cristallisation des figures du colon et de l'indien les transformant ainsi en icônes. Dans les observations et méditations que la ville suscite, Thoreau dresse un portrait de l'homme blanc « *aussi pâle que l'aube* »². Cette description peu élogieuse, car Thoreau prendra toujours le parti des indiens, décrit les colons comme des hommes intelligents et travailleurs mais opportunistes, les soustrayant ainsi à toutes valeurs humanistes. En se raccrochant à un libéralisme égoïste sans limites, ils ont racheté les terres des indiens pour les cultiver et leur attribuer ensuite un nom anglo-saxon. Le pays perd alors toute identité culturelle en confisquant les terres, les fleuves et les montagnes de leur nom originel (dans *Sept jours sur le fleuve*, Thoreau prend soin de nommer ces éléments selon leur appellation d'origine). C'est ainsi que les peaux-rouges n'appelleront les Saxons de l'Ouest et de la Nouvelle-Angleterre ni pêcheurs, ni anglais mais « *Yengeese* », jeu de mot intraduisible signifiant « *Anglish* », que l'on peut traduire par la combinaison de « *pêcheur* » et « *English* » et qui donnera par la suite le vocable

¹ Thoreau Henry David, *Sept jours sur le fleuve*, op.cit, p59.

² *Ibid.*, p60.

« Yankees ». Avec ces explications historiques et anecdotiques, Thoreau contribue à créer une mythologie propre au Massachusetts et à ses habitants. Avec l'image du Yankee, il reprend une figure essentielle qui aura un impact fort dans son récit et dans l'imaginaire collectif de la Nouvelle-Angleterre. Les mots de l'auteur ont ici un ton divin comme si la vue de Billerica et de ses habitants était porteuse d'un souffle du passé le confondant dans des rêveries et des visions. Elle révèle un profond désir chez Thoreau à la vie sauvage « *Je crois qu'il y a au fond de moi une véritable aspiration à la vie sauvage. Je ne me connais d'autres qualités rédemptrices qu'un amour sincère pour certaines choses et quand on me réproche, c'est à elle que je reviens.*¹ » Billerica est l'incarnation de la ville construite par les blancs et s'oppose directement à la vie sauvage. D'essence artificielle et représentant un excès de culture, elle est l'image de la civilisation qui bascule dans l'absurde et le pathétique bien qu'elle affiche en apparence un climat de paisibilité. Il ne suffit pas pour un homme que les vertus résident dans les bonnes manières mais plutôt dans le respect de la nature et de ses habitants. Thoreau érige la vie sauvage en vrai modèle mais imagine et spéculé aussi beaucoup sur cette vie d'indépendance et de « *wilderness* » qu'ont vécu les indiens avant l'arrivée des hommes blancs. Cette antinomie aux allures d'un débat rousseauiste entre l'état de nature et de civilisation permet à l'auteur de questionner les fondements de la vie sur terre et du droit des hommes à y demeurer. Il ne cesse de questionner le rapport entre l'homme blanc et l'indien afin de saisir leurs différences et leurs complémentarités. Il ne cessera aussi de chercher les conditions de possibilité d'un lien entre la vie civilisée et la vie sauvage. Le constat des conséquences de la guerre due à la colonisation amènera toujours Thoreau à interroger les bien-fondés de notre civilisation. Les clôtures érigées de part en part de la ville, des champs et des maisons évoquent autant une restriction de la liberté que la perte de l'âme à se fondre dans de pareilles valeurs. De plus, Thoreau dénonce la tendance des colons à vouloir imposer leur style de vie aux indiens. En s'appuyant sur les registres des villes qu'il a lus et étudiés, il illustre son propos en sélectionnant des exemples éloquentes quant à la servitude volontaire des indiens qui ont dû abandonner leurs techniques ancestrales et leurs rituels à cause des colons. Comme l'auteur l'évoque, lors d'une Assemblée générale qui se tint à Boston en 1643, des chefs de tribus indiennes se sont vu imposer le repos dominical, spécificité de la religion des hommes blancs, qui suscita la surprise et l'incompréhension des indiens bien qu'ils s'y conformèrent par la suite. Cette domination masquée sous de soi-disantes volontés pédagogiques n'est que le moyen pour les colons de faire table rase d'une

¹ Thoreau Henry David, *Sept jours sur le fleuve*, op.cit., p61.

culture qui leur est étrangère. Pour Thoreau, c'est une idée bien trop répandue et erronée de s'obstiner à civiliser l'indien qui finalement est le seul à préserver son indépendance. Grâce à sa retenue et à son indépendance « *il préserve sa relation avec ses dieux originels et est autorisé de temps à autres à tisser des liens plus rares et plus intimes avec la nature.* »¹ Et c'est pourquoi, le chant de la muse de l'indien est mille fois supérieur à la poésie de l'homme blanc. Il existe un monde que ni l'homme blanc, ni la science, ni les arts modernes ingénieux ne connaissent et dont seul l'indien possède les secrets. Cette histoire relatant comment l'indien s'est conformé à la culture de son envahisseur contribue à la création d'une mythologie nationale : celle du Massachussets. Thoreau pose un regard critique sur les événements du passé en livrant au lecteur sa propre lecture et en constituant au fur à et mesure de l'écriture une véritable trame mythologique pour son pays. Les indiens sont évoqués à travers le prisme de l'histoire, de leur rapport à la nature et de leur relation avec les Américains. L'auteur nous donne à voir un microcosme : celui de son pays où se cristallisent des figures historiques.

Il y a un véritable parti-pris en faveur des indiens de la part de l'auteur qui ne cesse d'être à la recherche d'une fusion avec les traditions des Natives. Ses amis comme Channing, Emerson et Hawthorne le comparait même à un indien dans son habilité à converser avec les animaux et à prendre place dans la nature en construisant lui-même son habitation. Le but de Thoreau était en effet d'incarner une synesthésie de l'homme sauvage et de l'homme civilisé. Toutefois, ce rapport au modèle indien n'est pas aussi simple et unilatéral qu'il n'y paraît dans la mesure où Thoreau était en parti nourrit des stéréotypes des hommes blancs sur la vie sauvage. L'étude qu'il fit des indiens, loin de remettre en question son fort sentiment d'admiration, est nourrit en partie par le modèle de l'indien comme figure idéale du solitaire, symbole historique véhiculé par les colons. Selon Robert. F Sayre, l'étude de Thoreau sur la vie des indiens est partielle puisque celui-ci ne retient que les éléments qui ont pu susciter son admiration et n'a pas cherché à aller plus loin dans la complexité de l'histoire de ce peuple. Cependant, Thoreau ne caricaturera jamais les indiens comme ont pu les faire les Américains et les Européens à travers le mythe du « *savagism* » qui permet de définir cette condition de non-civilisation et de rudesse qui fut source d'idéaux racistes au XIXème siècle. Ce mythe culturel illustre une vision ethnocentrique des hommes blancs très présente dans les esprits et la littérature de l'époque et qui consiste à associer l'indien à un sauvage et à un chasseur. Le « *savage* » est décrit comme un homme dans son état de rudesse et sans

¹ *Ibid.*, p62

manières. Il s'agit d'une image auto-construite par les Européens et les Américains et plus précisément par les missionnaires et colons qui ont diffusé pléthore d'idées reçues plutôt que la vérité et une véritable description de la réalité. Le « *savage* » s'inscrit dans l'imaginaire collectif comme un homme égoïste et cruel quand il chasse, sa qualification principale voire unique, mais qui paradoxalement est hospitalier avec les étrangers et a le sens de la communauté. N'ayant pas le sens de la propriété, il est étranger aux lois chrétiennes et à celles de l'Etat. Mais c'est aussi un individu qui a une idée très élevée de la spiritualité. Ces quelques critères, parfois contradictoires, sont érigés en qualificatifs principaux des indiens par les Américains dont la tendance est de créer des figures parfois très manichéennes. On retrouvera ces figures dans les romans de James Fenimore Cooper ou encore ceux de Washington Irving. Une iconographie de l'indien se développera ainsi au fil des siècles pour atteindre son apogée bien plus tard dans le cinéma hollywoodien avec le Western. Dans la littérature européenne, les « sauvages » sont des figures importantes comme celle du noble sauvage image de sophistication qui permet à des auteurs comme Rousseau, Diderot ou Chateaubriand de faire une critique et une satire de la société. Cette figure permet aussi à ces auteurs d'aborder la notion de sentiment de la nature qui est une idée très cultivée dans la littérature à cette époque. L'idée des « *savages* » véhiculée par la littérature relève souvent de l'imaginaire ou du fantasme. Que ce soit dans leurs relations avec les hommes blancs ou dans un idéal romantique de proximité avec la nature, la vision des indiens ne cesse de se modifier et d'être réappropriée afin de créer un mythe. Thoreau et d'autres auteurs rapprocheront parfois les indiens de la vision écossaise transmise en partie par William Robertson qui les décrit comme des exubérants libres des Highlanders qui auraient migré du Pays de Galle pour aller aux Etats-Unis. Mais il dépassera vite son savoir élémentaire sur les indiens en rompant avec les croyances répandues et les préjugés véhiculés par les hommes blancs. Thoreau s'est renseigné sur ce peuple en lisant des textes au sujet des tribus du Massachusetts et de la Nouvelle-Angleterre puis, a étendu ses recherches au Nord, à New-York et à l'Ouest en faisant des comparaisons avec les peuples d'autres continents tels que les Incas ou les Aztèques. De plus, ces voyages l'ont conduit à dépasser cette simple vision du « *savagism* ». En combinant ses lectures sur les Natives et son expérience, Thoreau a créé un mythe autour des indiens les rapprochant ainsi des héros homériques. C'est le cas de Wawatam, membre de la tribu des Chippewa, qui sauva la vie d'Alexander Henry (« Mercredi ») ou encore celui du sachem Pasaconaway (« Mercredi ») qui avait empêché son peuple de partir en guerre contre les Anglais et dont la sagesse fut glorifiée. Dans son voyage à travers le Maine, Thoreau raconte sa rencontre avec l'indien Polis qui, réputé très bon chasseur et fin connaisseur du pays,

l'accompagna dans son excursion jusqu'au lac de l'Allegash. Au début de leur rencontre, Thoreau tend à creuser le fossé opposant les indiens et les blancs en adoptant un point de vue étranger notamment avec cette remarque : « *Il se bornait à remuer, comme un bête sauvage, et à grommeler indolemment une réponse insignifiante.*¹ » Mais il va très vite chercher à appréhender avec respect cet inconnu. Thoreau se fait ici anthropologue et choisit de redécouvrir la nature à travers les yeux de l'indien. Tout deux instaurent un rapport de complémentarité où chacun apprend à l'autre sa langue et sa culture. Il y a un enthousiasme et une grande surprise chez Thoreau à découvrir les habitudes et les savoirs de l'indien qui se positionne en témoin des phénomènes sauvages et cultive une proximité avec la nature à laquelle les hommes blancs ne peuvent accéder en raison de leur culture. En côtoyant Polis, Thoreau perçoit la nature comme une source de révélation. En parlant des indiens il dit : « *Ils sont au grand air à toute heure et en toute saison, dans des lieux où les Blancs ne vont jamais.* »² La forêt devient alors le lieu de toutes les surprises où l'auteur y engage un véritable parcours initiatique. Elle n'est pas un lieu vide mais une grande maison habitée où cohabitent de nombreux esprits. Ainsi, la nature apparaît comme un lieu de communion et de rencontre avec l'indicible. Thoreau fait l'expérience d'une profonde jubilation grâce aux paroles et enseignements de l'indien dont il a bien plus à apprendre plutôt qu'auprès de n'importe quel homme blanc. En étudiant le rapport de l'indien au monde et ses actions, comme la manière de réparer son canoë ou de cuisiner une plante, Thoreau répond à un désir d'accéder en profondeur à un véritable savoir ancestral. « *Qu'est-ce vraiment cette terre pour nous autres de Nouvelle-Angleterre, sinon un champs pour les spéculations yankees ?* »³ écrivait Thoreau dans son *Journal*. Le vrai savoir vient du plus ancien habitant de cette terre qui nous replonge dans la naissance de la civilisation : « *Son chant me ramenait au temps de la découverte de l'Amérique, à San Salvador, aux Incas, à la première rencontre des Européens avec la foi naïve des Indiens. Il renfermait à l'évidence une belle simplicité, rien de sombre ni de sauvage, rien d'autre que de doux et d'enfantin. S'y exprimaient surtout les sentiments d'humilité et de vénération.* »⁴ Mais Thoreau érige aussi les colons en figure mythique. L'histoire d'Hannah Dustan est représentative au sein de la sphère d'une mythologie nationale que Thoreau élabore tout au long de son récit. « Jeudi », lorsque les deux frères se laissent aller à la contemplation du paysage, Henry David opère une rupture temporelle en offrant au

¹ Thoreau Henry David, *Les Forêts du Maine*, José Corti, Paris, 2002, p176.

² *Ibid.*, p195.

³ Thoreau Henry David, *Journal. Tome 1 1837-1840, op.cit.*, p59.

⁴ Thoreau Henry David, *Les Forêts du Maine, op.cit.*, p 194

lecteur une anecdote sur l'histoire de la Nouvelle-Angleterre. Cette analepse est une projection à travers un temps passé qui fut selon Thoreau fondateur dans l'histoire des Etats-Unis. « *Le 31 mars, cent quarante-deux ans plus tôt, sans doute à cette même heure de l'après-midi, deux femmes blanches et un garçon, qui avaient quitté au petit matin une île à l'embouchure du Contoocook, descendaient en ramant de toutes leurs forces cette portion du fleuve...* »¹ Grâce au paysage qui se fait le témoin des vies et des histoires passées, Thoreau devient conteur auprès des lecteurs. Le matin du 31 mars 1697 marque un tournant dans les relations entre les indiens et les colons. En effet, Hannah Dustan, sa nurse et un jeune garçon Samuel Lennardson tous les trois des Anglais qui avaient été capturés par les indiens, réussirent à s'échapper du wigwam de leur ravisseur situé sur une île du Merrimack. Mais pour cela, ils commirent un massacre sanglant en tuant dans leur sommeil les indiens. Une fois évadés, ils revinrent silencieusement sur les lieux afin de dérober les scalps des morts comme preuve de ce qu'ils avaient accompli. « *Chaque feuille flétrie laissée par l'hiver semble connaître leur histoire et, dans son bruissement, la répéter et les trahir.* »² Tout dans la nature semble porter les traces de ce massacre orchestré par Hannah Dustan qui a engendré par la suite l'hostilité des indiens. Bien que la nature ait recouvert et presque enseveli les ruines des tombes indiennes, cette histoire participe à la formation d'une mythologie autour de l'échec de l'initiation des blancs dans la nature. Ces trois Anglais reçus à l'époque comme des héros sont par leurs actes devenus étrangers à la nature en Amérique. Hannah Dustan incarne la Eve américaine qui brisa toute amitié possible entre les indiens et les hommes blancs sonnant alors le glas d'un conflit qui perdura pendant des années.

Malgré toutes les digressions présentes dans *Sept jours sur le fleuve*, le thème des indiens demeure toujours présent à travers les sept chapitres de manière continue et cohérente. C'est un point de récurrence dans la pensée de Thoreau et dans sa recherche qui lui permet d'aborder aussi d'autres sujets qui lui tiennent à cœur. Ce livre est un récit unique des relations entre les peaux-rouges et les blancs en Nouvelle-Angleterre. En effet, Thoreau dresse le portrait de leurs conflits et de leurs relations notamment dans le commerce et l'amitié. Au début du récit, il évoque l'arrivée des colons puritains qui, imposant leur religion, sont entrés en conflit avec les indiens. « Lundi » explique comment les conflits se sont transformés en guerres et comment les colons ont su par la suite en tirer profit en développant une nouvelle économie et un commerce incluant les indiens (« Mardi »). Enfin, « Mercredi » montre comment ces relations entre indiens et

¹ Thoreau Henry David, *sept jours sur le fleuve*, op.cit., p340.

² *Ibid.*, p342.

blancs ont pu évoluer en s'inscrivant parfois dans une amitié sincère («*red-white friendship*»). Dans « Jeudi » et « Vendredi », Thoreau exprime davantage les connections transcendantales de la nature avec l'art et la poésie à travers une vision subjective suggérant une aspiration à une autre vie. Comme Emerson dans *Nature*, Thoreau avance dans son propos dans un mouvement crescendo atteignant à la fin le plus haut point de son sujet. Son expérience dans la nature est un parcours initiatique qui lui permet d'approcher les tribus indiennes en créant un lien plus intime. Dans son *Journal*, Thoreau évoque à plusieurs reprises la présence et l'empreinte des indiens dans la nature. Le 29 octobre 1837, il raconte sa fascination pour la recherche de vestiges indiens dans la nature sauvage. La trouvaille de deux pointes de flèches indiennes l'entraîne dans un récit passionné sur les tribus de Nawshawtuct qui vivaient là il y a quelques années. L'auteur se projette avec amusement à travers un temps passé et imagine le quotidien des hommes qu'il admire tant. « *Ici gît la pointe flèche de Tahatawan.*¹ » Comme un enfant, Thoreau se plaît à trouver dans la nature les reliques d'un temps qui fut prospère pour les indiens. Leur présence est partout dans la nature et permet de comprendre les choses du présent. La nature prend son sens quand elle est considérée du point de vue de son histoire originelle. En effet, les rivières, les montagnes et les villes sont toujours présentées sous leur appellation indienne. Thoreau évoque alors l'*Agiocochoock*, *Pemigewasset*, *Penacook* et l'*Amonoosuck* replongeant ainsi le lecteur dans ce qu'était la Nouvelle-Angleterre avant sa découverte. Il commence ainsi son récit en racontant l'histoire de la rivière de Concord ou plutôt du *Musketaquid* nom ancien de cette rivière qui en changea avec l'arrivée des blancs en 1635. En parlant de l'histoire originelle de la rivière Concord et de son étymologie, Thoreau rompt avec un schéma classique dans le récit de voyage. Les mots et leurs histoires ont une signification forte et poétique et au début de l'excursion, le voyage s'effectue davantage à travers les sphères du passé que les voies du présent. Lors du tout premier chapitre « La Rivière de Concord », Thoreau conte l'histoire de cette rivière à la fois d'un point de vue géographique et scientifique, par son cours, sa position et sa faune mais aussi d'un point de vue poétique en montrant sa place dans l'histoire de la civilisation ainsi que l'énergie qui gravite autour d'elle dans la nature. Comme l'étang de Walden qui est associé à une squaw venant récupérer son manteau d'hiver quand la fin de l'automne retentit, la rivière est un être à part entière qui évolue et mue dans la nature accompagnant ses habitants au quotidien. En comparant les éléments de la nature à leur essence indienne première, Thoreau suggère une esthétique des Natives et de la

¹ Thoreau Henry David, *Journal. Tome 1 1837-1840, op.cit.*, p23.

nature basée sur l'idée d'une correspondance intrinsèque et d'un sentiment exacerbé donnant les prémices d'une nouvelle forme de romantisme. En se fondant dans cette proximité avec la nature, Thoreau va se substituer aux indiens dans la formation du mythe et va centrer son récit sur lui-même et son expérience dans le monde sauvage.

c) La quête du mythe.

Thoreau va créer son propre mythe et en devenir le héros. Ses expériences vont alors être vues à travers un prisme métaphorique. Ses aventures vont devenir symboles de quête spirituelle tant par l'excursion sur le fleuve que par l'ascension de la montagne (« Mardi ») qui résonne comme une quête du paradis. Il va se réapproprier les archétypes des mythes pour les adapter à ses expériences selon une perception romantique qui lui permet d'évoquer la conscience de l'identité avec Dieu et la nature. Son excursion a une dimension imaginaire très importante qui lui permet d'explorer de nouveaux mondes et de nouveaux moyens de perceptions comme une forme de révélation ou de renaissance.

Thoreau est annonciateur d'une nouvelle Amérique. Une terre en devenir qui s'extrait du passé pour conquérir son sens de « Nouveau-Monde ». Emerge alors un nouveau paysage intellectuel qui apparaît comme une Renaissance pour les savants américains (cf. *L'Intellectuel* d'Emerson). C'est la naissance d'un esprit libertaire qui balaie l'Amérique pour lui insuffler un nouvel air. Gilles Farcet voit dans les écrits de Thoreau une quête révolutionnaire nécessaire à l'auteur dans la volonté de vivre son indépendance. Sa mythologie à lui consiste à aller au devant de ses rêves et à repousser les limites d'un Etat qui nous enferme dans un modèle de vie et de pensée. Au-delà de son caractère de « désobéissance civile », il y a chez Thoreau une profonde aspiration optimiste au bonheur. Ses mots sont une célébration de la vie dans une Amérique qu'il voudrait sans frontières et sans dominations. Thoreau est l'homme agissant en fonction de son *dharma* c'est-à-dire son devoir naturel. Un homme agissant en harmonie avec sa nature et refusant de se complaire dans la souffrance. Cet attrait pour l'Orient est présent dans toute son œuvre sous la forme d'un désir d'espaces intérieurs illimités. Thoreau va s'imprégner des mythes fondateurs orientaux ou encore de l'Antiquité pour développer sa propre fable au sujet de l'Amérique. De la philosophie orientale, Thoreau va en retenir le principe de volonté de vivre. Il va s'obstiner à vivre ce qu'il écrit et inversement. Ainsi, il ne fera pas de distinction entre pensée et existence afin de transfigurer ses réflexions de la vie quotidienne. Thoreau se nourrit de ses expériences pour avancer en profondeur dans la connaissance et ainsi il passe du particulier pour

atteindre l'universel. Cet équilibre si longtemps recherché représente pour lui le moyen le plus certain d'explorer les lois les plus intimes de son être et suivre le chemin du bonheur. En dehors de son image de révolté, il apparaît aussi comme un sage venu dans la nature pour atteindre la connaissance de soi. Pour Kenneth White, Thoreau incarne la figure du dehors, c'est-à-dire qui va au-delà des expériences quotidiennes pour comprendre la vérité qui nous pénètre. C'est un « *anarchiste de l'aurore* » qui vit en dehors des frontières pour exprimer sa liberté. Il ne cherche pas à détruire la société mais seulement à lui montrer une indifférence au point de ne pas sentir le besoin de l'anéantir. C'est un anarchisme qui ne conduit pas à un nihilisme mais au contraire à une renaissance. *Walden* et *Sept jours sur le fleuve* sont ponctués de moments où Thoreau évoque sa quête personnelle dont il est le héros. Ces instants qui surgissent souvent en rupture avec la trame du récit symbolisent la volonté d'atteindre un au-delà pour avancer dans la construction de soi et apprendre à mieux se positionner face au monde. Dans *Sept jours sur le fleuve*, l'épisode de l'ascension de la montagne est significatif de l'idée de quête mythique de l'auteur. En effet, Thoreau interrompt le récit de son voyage avec son frère pour revenir sur un événement : son excursion solitaire dans la montagne de Saddleback. Ce moment d'accomplissement pour l'auteur est révélateur d'une forme de renaissance. En s'adressant directement au lecteur, il raconte ce qui pour lui symbolise la route du pèlerin pour « *accéder aux portes du ciel* ». L'idée d'élévation dans cette excursion est particulièrement significative dans la mesure où il chemine vers un idéal que représente l'ascension jusqu'au sommet de la montagne. S'étant donné pour objectif d'atteindre la maison la plus haute perchée, il emprunte les chemins obscurs et inconnus des voyageurs pour atteindre son but à la façon d'un étranger venant conquérir une terre inconnue. Cette montagne, qui représente un poste d'observation sur le monde où le voyageur peut contempler les horizons lointains, illustre la quête de Thoreau qui en héros va contrer le tonnerre et l'averse afin d'atteindre ce Mont Olympe que l'on peut se figurer comme l'aboutissement d'un cheminement spirituel. Thoreau devient le personnage principal de ce récit quasi mythique dans ce microcosme où coexistent le village et la nature : « *Je me suis frayé un chemin jusqu'au sommet en allant tout droit, à travers les denses broussailles de laurier de montagne, jusqu'à ce que les arbres commencent à avoir un aspect efflanqué et diabolique, comme s'ils luttaient avec les gobelins du gel, et j'ai fini par parvenir au sommet, au moment où le soleil se couchait.*¹ » Et la montagne devient une entité sacrée où l'auteur peut converser avec les dieux. Cette idée est également présente dans son

¹ Thoreau Henry David, *Sept jours sur le fleuve*, op.cit., p196.

essai *Une marche au Wachusett* où il raconte son ascension dans la montagne Wachusett en la rapprochant de la vision idéale et mystique qu'il se figure :

*« D'une brise matinale et légère.
Je croirais même voir serpenter
A travers vos sinueux sentiers,
Le chemin qui mène au paradis ;
Mais là-bas, malgré ce que l'Histoire en dit,
Perdurent l'âge d'or et l'âge d'argent ;
Et, porté par la force des vents,
Depuis vos vallons les plus reculés,
Parvient l'écho des siècles à venir,
Et de nouvelles dynasties de pensée. »*

Dans *Sept jours sur le fleuve*, Thoreau se positionne comme modèle dans son expérience de voyageur et de pèlerin de la pensée. Ainsi, à la fin de son excursion, il associera le Mont Uncannunuc, dont le panorama sur le Merrimack est le plus exquis, à une quête spirituelle et un voyage dans le renouvellement de soi : *« Nous foulions la terre inflexible comme des pèlerins.¹ »* Cette référence au pèlerinage fait directement écho au début de *De la marche* où Thoreau évoque le dessein du marcheur qui voyage dans un renouvellement constant de soi : *« Le voyageur doit renaitre sur la route.² »* L'ascension de la montagne de Saddleback contribue à créer une dialectique entre la verticalité de la montagne et l'horizontalité du fleuve donnant une double orientation au voyage de Thoreau. L'auteur se meut dans un mouvement qui marque une étape dans sa quête pour accéder à l'absolu divin et la connaissance de soi. Ce moment dans la montagne est spécifique dans le récit car il incarne une suspension dans le temps et une fusion complète avec la nature comme unité retrouvée. Et, le retour à la rivière apparaît comme un retour à la civilisation. Ce moment de solitude dans la montagne est salutaire car il permet à Thoreau d'accéder à un moment de conscience personnelle et de contemplation désintéressée. La solitude qui est par ailleurs très présente dans *Walden*, bien qu'elle représente un instant de vie et non une finalité en soi, conduit à des questions métaphysique et à une célébration de la nature. Pour Thoreau, la solitude s'accorde avec la phrase de Bossuet affirmant qu' *« il faut se donner des heures d'une solitude effective, si l'on veut conserver les forces de l'âme »*. Se retrouver seul avec

¹ Thoreau Henry David, *Sept jours sur le fleuve*, op.cit., p324

² *Ibid.* p326.

soi-même permet d'avancer dans la quête que l'on se fixe et de se constituer un savoir grâce à ses expériences quotidiennes. La solitude permet d'appriivoiser la nature, de développer nos sens et ainsi d'éveiller notre âme au sentiment naturel. La vie solitaire pour Thoreau n'est pas mélancolique ni oppressante, au contraire, elle est libération de la pensée. Elle est un état et non une distance physique qui est affaire de l'esprit. Dans *Walden*, Thoreau affirme « *Nous sommes en général plus isolés lorsque nous sortons pour nous mêler aux hommes que lorsque nous restons au fond de nos appartements.*¹ » La solitude est un état propice aux méditations et aux observations qui invite à exacerber sa sensibilité et à correspondre avec la nature. Quand Thoreau écrit : « *Je vois, sens, goûte, entends et ressens ce Quelque Chose éternel auquel nous sommes liés, qui fut autrefois notre créateur, notre demeure, notre destinée, notre Etre-même.* »², il résume son projet transcendantaliste qui réside dans un désir d'embrassement du commun et de l'absolu présent dans la nature. Thoreau est donc, à certains moments du récit, au centre de la réflexion en se positionnant en héros de son propre mythe afin d'illustrer au lecteur son parcours spirituel et sauvage dans l'appréhension du monde. Dans *Walden*, le champ de haricots est une relecture de la mythologie dont Thoreau devient le héros. C'est une description peu banale du sarclage qui est livrée au lecteur dans la mesure où est présent un simulacre d'héroïsme. Tout d'abord, l'auteur se mythologise lui-même en se comparant aux héros mythologiques et en considérant son labeur dans le champ comme action divine. En effet, il qualifie sa tâche quotidienne de « *labeur herculéen* »³ comme si le sarclage incarnait un des douze travaux d'Hercule et dont l'accomplissement si difficile mériterait d'être célébré. Thoreau est tellement inspiré et dévoué à cette tâche qu'il en oublie même les raisons de son entreprise (« *Dieu seul le sait* »). Il crée ainsi une forte relation de proximité avec son champ et ses haricots comme s'ils étaient dans une perpétuelle relation d'échange (« *Qu'apprendrais-je des haricots ou eux de moi ?* »). Le champ devient une parcelle qui lie les éléments de l'univers entre eux. Il y a dans ce texte, une forte revalorisation du « Je » où Thoreau se donne le rôle principal dans l'élaboration du paysage: « *et moi-même j'ai enfin contribué à vêtir ce paysage fabuleux de mes rêves d'enfants, car ces feuilles de haricots, ces tiges de maïs et ces plants de pommes de terre sont l'un des résultats de ma présence et de mon intervention.*⁴ » Il est le seul à avoir une véritable relation avec la terre et ne se prive pas pour se comparer à Antée, fils de Gaïa, qui grâce

¹ Thoreau Henry David, *Walden*, *op.cit.*, p156.

² Thoreau Henry David, *Sept jours sur le fleuve*, *op.cit.*, p184.

³ *Ibid.* p161.

⁴ *Ibid.* p162.

aux dons de sa mère demeurait invincible quand il restait en contact avec le sol. Thoreau c'est l'*agricola laborius* qui puise sa force et sa connaissance dans le travail de la terre. On voit à travers ce récit une forme de parabole qui pourrait s'intituler « le héros sarcleur » et qui prodigue au lecteur une leçon aux allures mythologiques sur l'expérience comme source première de connaissance et d'élévation. Thoreau se rattache ici à l'idée traditionnelle dans la poésie et la mythologie de l'agriculture comme art sacré. Il voit son champ de haricots à travers le prisme de la mythologie. Parfois, il va même jusqu'à la tourner en dérision comme avec l'épisode de la bataille de fourmis ou de la locomotive. « *En remuant avec mon sarcloir une terre encore plus fraîche dans les rangées, je troublais les cendres de nations non répertoriées qui en des temps primitifs vivaient sous ces cieus.*¹ » Thoreau a le pouvoir de déranger les choses du monde établi. Témoin de la civilisation, notamment quand il constate les anciennes traces de feu des indiens, il est un être supérieur. Et le sarcloir, à l'instar du trident de Poséidon, est un attribut divin qui choque les pierres et dont l'écho retentit jusqu'au ciel. Dans cet épisode, Thoreau domine la nature et il y a quelque chose d'incomparable avec ses autres activités dans cette tâche qu'il exécute quotidiennement. Son action va au-delà de la simple réalité de son labeur, elle est érigée en modèle. On franchit même l'irréel avec l'évocation du champ dans sa correspondance avec la voûte célestes et les lutins. Les animaux et les éléments de la nature se mettent au service de Thoreau contribuant ainsi à donner un aspect prophétique au récit en partie avec l'image des deux buses volant haut dans le ciel, se rapprochant et s'éloignant du sarcleur comme si elles étaient une incarnation de ses pensées. Avec le sarclage, la figure du solitaire est mise en avant et Thoreau se mythologise lui-même. La dimension épique est omniprésente quand il se compare à un chevalier ou à un croisé au moment où les trompettes du village voisin retentissent. L'évocation de la lutte titanesque avec les mauvaises herbes accentue le ton belliqueux du récit. Thoreau les compare aux Troyens et s'identifie à Achille dans ses exploits : « *Une longue guerre, non pas contre les grues, mais contre les herbes, ces Troyens qui avaient pour alliés le soleil, la pluie et les rosées. Tous les jours les haricots me voyaient voler à leur secours, armé d'un sarcloir, et décimer les rangs de leurs ennemis, remplir les tranchées de morts végétaux. Plus d'un vigoureux Hector au panache ondulant, qui dépassait d'une bonne tête la foule de ses compagnons, tomba sous mon arme et mordit la poussière.*² » L'auteur s'illustre en figure héroïque omnisciente et se laisse envahir par son imagination. Oscillant entre la figure triviale de l'agriculteur et celle du héros de la

¹ Thoreau Henry David, *Sept jours sur le fleuve*, op.cit., p164.

² Thoreau Henry David, *Walden*, op.cit., p167.

culture du sol, il accorde une valeur nouvelle à la nature en s'éloignant parfois de la réalité.

Finalement, *Walden* n'est pas un préjugé de vie solitaire dans les bois. Le projet de Thoreau est plus complexe. *Walden* est l'exemple d'une pure vie sauvage menant ainsi à la confrontation entre l'idéal de Thoreau sur la vie indienne et les réalités que lui ont apporté ses voyages et ses expériences. Était-ce alors une fantaisie ou un véritable projet ? Était-il vraiment possible qu'il mène une vie comme les indiens en s'extrayant complètement de l'image véhiculée par les hommes blancs ? Comme nous l'avons dit, Thoreau crée une mythologie des indiens en contribuant à renouveler une figure à la fois culturelle et littéraire. Il y a donc une cristallisation de la figure de l'indien dans l'imaginaire de Thoreau. Mais cela ne représente pas une fin en soi, seulement un moyen pour l'auteur d'explorer d'autres chemins de l'écriture et de progresser dans l'apprentissage de soi en se plaçant au centre du récit (exemple du sarclage). L'appréhension de la nature par Thoreau est semblable à celle des indiens. Son attitude contemplative comme le suggèrent les nombreux chapitres de *Walden* tels que « Bruits », le rapproche de l'attitude des indiens face au monde naturel. Les Natives du Massachusetts sont un modèle de comportement qu'il expérimente à travers son champ de haricots. En le cultivant, il imite les indiens qui en travaillant la terre se sentaient plus proche de la nature. C'est un parcours initiatique pour Thoreau mais aussi une confirmation dans la filiation qu'il a toujours voulu entretenir avec la nature. Il développe ainsi une vision personnelle de son environnement. La création de figuration contribue à la formation d'une vision totémique où chaque élément acquiert une valeur sacrée ayant un rôle signifiant dans la quête spirituelle de l'auteur.

Pour Robert R. Sayre, l'homme de *Walden*, c'est le « *transcendental savage* »¹ qui mêle une forte critique de la civilisation avec des valeurs comme le mariage, la justice, la religion, l'éducation à une méditation sauvage qui prend le pas dans chacune de ses réflexions. Il s'agit dans les écrits de Thoreau et particulièrement dans *Walden* de faire table rase d'une forme de connaissance afin de mieux renaitre. Pour le critique, Thoreau à *Walden* est guidé par une « *transcendental Indian vision quest* » qui se manifeste à la fois par un rejet de la société et de ses communautés, mais aussi par une place importante accordée aux méditations et enfin par un sens de la renaissance comme rythme de son quotidien. La construction de *Walden* est cyclique et reflète un mouvement de pensée chez Thoreau. Le cycle commence avec les deux premiers chapitres « Economie » et « Où j'ai vécu et ce pour quoi j'ai vécu » et se termine avec

¹ Sayre Robert R, *Thoreau and the Indian Americans*, op.cit., p63.

« Printemps » et « Conclusion » qui sont les plus poétiques et méditatifs. Il y a un mouvement de progression dans son récit qui l'amène à accéder à un renouveau de soi. Le récit de *Walden* s'étend sur une année qui illustre le processus de renaissance chez Thoreau et c'est un cheminement que le lecteur peut constater au fil des saisons. Robert R. Sayre et Sherman Paul parlent tous deux de « *renewal of life* » dans la vie de Thoreau à Walden. Cette renaissance passe en partie par un processus de symbolisation des éléments de son environnement. Thoreau transcende la réalité pour trouver, grâce aux mots, l'essence même des êtres et des choses qu'il cristallise à travers le langage et l'écriture. Il utilise des symboles qui ont tous une transformation graduelle. On passe d'une forme inférieure à une forme supérieure ou encore d'une fixité à une fluidité dans l'évocation de la nature. Ce dernier mouvement est une transition conductrice dans *Sept jours sur le fleuve* notamment avec l'évolution du fleuve à travers les saisons. Chaque jour est le renouveau d'un monde en transformation, où, par exemple, la nature ensoleillée se meut dans ses habits d'automne à la fin du séjour, et incarne un symbole dans l'expérience de la possession du monde. Thoreau se donne un rôle omniscient quant à l'observation du monde et de ses changements. Composer des mythes à partir d'éléments de la vie naturelle ou de l'Histoire permet d'inscrire la vie à un moment donné et dans une forme d'éternité. L'auteur replace la nature dans la problématique transcendentaliste de l'appréhension et de la connaissance du monde. Thoreau part de la surface des choses pour ensuite sonder leur profondeur et l'écriture devient le moyen pour cheminer vers cet idéal. La nature en soi n'est pas son but final mais plutôt le lieu d'une renaissance où ont émergé les descriptions d'un idéal dans les relations humaines que l'on retrouve notamment dans sa conception de l'amitié. La nature n'est plus seulement un lien permanent avec la vie mais un processus de renouveau et de spiritualisation. Finalement, Thoreau ne s'est pas retrouvé à Walden dans ce monde auroral qu'il se figurait mais dans la routine et la banalité du quotidien qu'il a su appréhender afin de le sublimer. La cabane est ainsi le symbole le plus évident de l'auteur se construisant une vie nouvelle.

Cet idéal recherché dans les relations humaines trouve son ancrage dans la conception de l'amitié que développe Thoreau dans son chapitre « Mercredi ». Pour lui, ce sentiment pur et supérieur permet de lier les hommes entre eux en leur donnant une place dans l'univers. C'est une valeur universelle que Thoreau expérimentera avec beaucoup de sérieux notamment dans ses relations avec Emerson mais aussi avec Hawthorne qu'il mythologisera comme l'âme supérieure d'un être noble et aventurier. A travers de nombreuses explications pour définir ce qui relève de l'amitié et lutter contre ses faux-semblants, Thoreau confère aux relations amicales un pouvoir

évanescents pour chaque homme qui en fait l'expérience. Cela devient alors une quête personnelle dans l'accès à un monde meilleur. L'amitié s'extrait du superficiel afin de révéler le meilleur de chaque individu. En regardant « *dans la même direction que moi et plus loin* »¹, l'ami me permet d'avancer dans la quête de soi et de la liberté. Si l'amour pour l'ami est aussi libre que « *l'aigle planant* »² c'est parce qu'il permet de s'élever tout en étant accompagné dans l'accomplissement de soi. L'amitié existe fondamentalement par sa simplicité, c'est pourquoi c'est un des seuls sentiments qui se conforme parfaitement aux lois naturelles de l'homme. « *C'est une intelligence qui surpasse le langage* » et permet à l'individu d'accéder à une forme de supériorité dans l'existence de l'âme. L'éloge que fait Thoreau de l'amitié est significatif dans l'appréhension de sa quête personnelle car elle a un rôle important dans le perfectionnement de soi. Cette idée est également développée par Emerson dans le chapitre « L'amitié » extrait des *Forces éternelles*. En effet, en suivant la veine du transcendantalisme, Emerson accorde à l'amitié une vertu suprême qui touche à un universalisme. Elle s'inscrit dans le Tout Divin qui représente le point d'ancrage de chaque homme dans le monde. Emerson comme Thoreau accorde une supériorité à l'ami et à son âme. Il est une force qui permet de progresser dans la connaissance de soi et de mieux appréhender sa solitude. Chaque homme passe sa vie à la recherche de l'amitié dans le but de créer un sentiment d'union avec autrui. L'amitié ne doit pas être au contraire une association rapide qui résulte d'un compromis pour échapper au fléau de la solitude. Elle prend naissance dans l'amour le plus pur qui émane de l'essence même de Dieu. C'est un rapport sacré. Sincérité et tendresse sont les forces souveraines de l'amitié et l'égalité qui réside entre deux êtres amis permet à la pensée de chacun de s'élever dans une entraide mutuelle. « *Moi qui seul suis, moi qui ne vois rien dans l'univers dont je ne puisse affirmer l'existence avec autant de certitude que la mienne, je vois maintenant l'image de mon être dans toute sa hauteur, sa diversité, sa particularité reproduites sous une forme différente, de telle sorte qu'un ami peut bien être considéré comme le chef d'œuvre de la nature.* »³ L'ami permet de poursuivre la quête d'un perfectionnement de soi car il est un moyen vers l'élévation. Quand Emerson dit « *le seul moyen d'avoir un ami et d'en être un soi-même* »⁴, il tend à expliquer ce qui représente un des cheminements possibles dans le perfectionnement de soi. En créant un lien fort, sincère et tendre avec quelqu'un on apprend soi-même à devenir meilleur.

¹ Thoreau Henry David, *Sept jours sur le fleuve*, op.cit., p298.

² *Ibid.*

³ Emerson Ralph Waldo, *Les forces éternelles et autres essais*, Mercure de France, Paris, p168.

⁴ *Ibid* p200.

L'amitié est ainsi un facteur significatif dans la quête de soi. Dans l'amitié, chacun de nous spiritualise le lien qui nous unit à l'autre et qui « *s'attache à l'éternel pour y demeurer* »¹. Ainsi, dans les relations amicales, les amis se déifient mutuellement et trouvent abondance de richesses et de charmes dans l'existence. « *Toute chose par toi revêt forme plus noble ; Et s'étend par delà l'univers. Auprès de ta valeur la routine de la vie ; Devient un sentier inondé de soleil (...)* » « *Les sources de ma vie cachée sont belles par ton amitié.* »² »

Que ce soit à travers l'amitié, le sarclage ou plus généralement une aspiration à la vie sauvage, Thoreau se figure en héros de sa quête vers la renaissance de soi. Il devient le prophète à la recherche d'un ailleurs porteur d'une lumière aurorale. Cette quête qui est notamment illustrée dans *Sept jours sur le fleuve* à travers son poème « *Matin intérieur* » : « *En vain je cherche un changement ailleurs ; et je ne puis trouver de différence ; mais un rayon nouveau de paix spontané ; illumine mon esprit intérieur* »³, devient une véritable parole prophétique dans *Walden*. Thoreau se compare au Chanteclair dont le chant est un avertissement prophétique. « *Ainsi que je l'ai dit, je n'ai pas l'intention de décrire une ode au découragement, mais de me vanter aussi vigoureusement que le Chanteclair dressé à l'aube sur son perchoir, au moins pour réveiller mes voisins.* »⁴ L'auteur se place au centre de son récit et fait de son expérience un témoignage universel. Il adapte les archétypes des mythes à sa propre expérience en créant ainsi un lien avec Dieu et la nature. Son excursion le long du fleuve a une nature symbolique et une dimension imaginaire importante qui comporte deux éléments essentiels dans sa structure : descendre la rivière et grimper dans la montagne. Thoreau explore de nouveaux mondes et de nouvelles perceptions à la recherche d'une renaissance. C'est une quête du paradis qui figure un idéal romantique où la nature est expliquée dans un rapport mystérieux. Avec sa propre réévaluation mythologique, Thoreau ne fait pas un compte-rendu de son voyage mais donne plutôt aux lecteurs un sens à cette excursion imaginaire. En somme, la mythologie n'est pas une ornementation pour la structure du récit mais une véritable source de vérité. Le mythe capture la pensée libre et sauvage. Il est le meilleur moyen pour Thoreau d'exprimer la nature parce qu'il s'adresse directement à l'imagination. A travers son travail sur le mythe, l'auteur va adopter un point de vue romantique tendant à définir le rôle nouveau du poète comme jalon du mythe et force créative dans le monde.

¹ Emerson Ralph Waldo, *Les forces éternelles et autres essais, op.cit.*, p207

² *Ibid.* p169.

³ Thoreau Henry David, *Sept jours sur le fleuve, op.cit.*, p 313.

⁴ Thoreau Henry David, *Walden, op.cit.*, p92.

III - LE MOT COMME CARACTERE DE LA NATURE

L'écriture chez Thoreau réside en grande partie dans la problématique de retranscrire l'indicible de la nature. Comment rendre compte des éléments précieux qui nous échappent si facilement ? Et comment exprimer l'expérience que l'on en fait ? Le récit de *Sept jours sur le fleuve* représente ce long travail de maniement et de création du mot comme moyen pour retranscrire et comprendre le sens d'une expérience essentielle dans la connaissance de la nature. Ce qui distingue Thoreau des autres auteurs c'est son émerveillement constant qui donne à l'expérience de la nature un caractère riche et unique qui permet à celle-ci d'exister dans le moindre de ses détails. Comment l'écriture arrivent-elle à retranscrire les différents rapport que Thoreau entretient avec la nature ?

a) Esprit scientifique et esprit poétique : la dualité romantique.

A travers ses œuvres, Thoreau nous raconte comment il est arrivé dans une nature en perpétuel changement, parfois même chaotique, et comment il a appris à l'appréhender sous ses différentes formes. La nature, toujours considérée par l'auteur comme un tout organique dont les éléments vivent en interactions les uns avec les autres, se meut et évolue constamment de manière visible ou invisible. Ainsi, l'amour de Thoreau pour la nature grandit au fur et à mesure qu'il apprend à percevoir et à adopter différentes positions face à elle. Selon James McIntosh¹, son approche est tellement variée qu'il est impossible de la résumer de façon exhaustive. En effet, sa sensibilité s'est déployée et a évolué à travers une multitude de formes, ce qui confère à des œuvres telles que *Walden* ou *Sept jours sur le fleuve* une richesse toute particulière. Thoreau maintient permanent le désir de rester connecté aux choses de la nature et il utilise ses sens pour comprendre la signification profonde de ce monde sauvage auquel il aspire tant. Son intérêt pour la nature ne se limite donc pas à ses connaissances botaniques, comme certains passages de *Sept jours sur le fleuve* le laissent à penser, mais s'étend au souhait de faire fusionner son esprit avec le tout naturel. Le sens de la nature chez Thoreau est très varié mais il existe clairement un lien avec une conception romantique. En effet, Thoreau comme Emerson, Whitman ou Hawthorne, s'est inspiré de l'héritage romantique européen dans son approche de la nature. Sa vision se rattache à la conception, très répandue chez les romantiques, de vivre dans l'espoir d'un accès à

¹ McIntosh James, *Thoreau as a romantic naturalist – His shifting Stance toward Nature*, Ithaca, Cornell University Press, 1974.

un paradis terrestre qui se trouverait dans la nature. Pour Thoreau, le « paradis sur terre » c'est « *contempler le cycle des saisons qui revient inmanquablement, avec la même sérénité joyeuse qu'un enfant attendant l'arrivée de l'été. Comme le printemps reprend vie depuis tant d'années divines, nous devrions sortir pour admirer et embellir à nouveau notre Eden, sans jamais nous lasser.* »¹ Comme Wordsworth et Goethe, qu'il admire beaucoup, il tente de retranscrire à travers les mots son inclination pour la nature afin de lui donner une forme d'éternité. Car, si l'homme ne cesse de vouloir maintenir si fort le lien qui l'unit avec la nature, c'est parce qu'il est conscient, quelque part, de son rapport d'étrangeté inhérent avec l'entité naturelle. Cette idée de séparation entre l'homme et la nature renforce cet amour que le langage se donne pour projet de retranscrire. La conscience romantique existe donc d'une part, à travers le fait de savoir qu'un lien sépare l'homme de la nature et, d'autre part dans le désir de le surpasser. Dans son *Journal* Thoreau écrit : « *Qu'ils sont étranges les sons des réjouissances qui parviennent jusqu'à notre oreille, par dessus les champs cultivés, à l'orée du bois, tandis que le soleil décline l'ouest. C'est un monde que nous ne connaissons pas encore. Nous écoutons et nous montrons incapable du moindre acte ou de la moindre pensée.* »² Le sentiment d'étrangeté qu'il peut ressentir en écoutant les bruits du soir, en observant le lac gelé de Walden en hiver ou en contemplant l'atmosphère chaotique des averses d'août lors de son excursion sur le fleuve, ne fait que renforcer son désir de se fondre dans la nature pour accéder à son essence. Pour se rapprocher de la nature, Thoreau crée un intermédiaire entre son esprit et le monde sauvage, et qui prend place dans l'imagination. Cette dernière est un moyen de maintenir le lien avec la nature, comme le montre l'exemple du champ de haricots ou encore l'habitude de Thoreau à ritualiser son quotidien à Walden, et qui évoquent tous deux le désir de la construction d'une unité de soi. De plus, pour tenter de lutter contre cette séparation inhérente de l'homme avec la nature, Thoreau se sert de l'idée des correspondances développée chez Emerson. Cette théorie explique en quoi la nature et l'esprit ont fondamentalement les mêmes structures. Comme on a pu l'évoquer précédemment, notamment au travers de son œuvre *Nature* et de la partie consacrée au langage, la nature est une collection de métaphores des actions humaines. Cette vision quelque peu métaphysique suggère l'effort constant chez Thoreau de toute mettre en œuvre pour garder un lien avec la nature et le cristalliser à travers le langage. L'esprit romantique de l'auteur s'exprime ainsi dans la crainte de perdre ce lien essentiel. Même si la nature l'effraie ou qu'il désire la dépasser, car c'est ce que lui enseigne son intellect : dépasser ses sens qui le poussent

¹ Thoreau Henry David, *Journal. op.cit.*, p39

² *Ibid*, p 68.

à se fondre dans la vie sauvage pour accéder à un au-delà : « *Chaque matin la Nature produit une aube mais les miennes sont plus espacées ; et je suis heureux de pouvoir dire que les miennes ont plus d'éclat¹* », il met tout en œuvre pour garder ce lien permanent. Le romantisme existe donc dans cet espace intermédiaire qui préfigure la séparation entre l'intellect, qui veut vivre selon les lois supérieures, et les sens, qui aspirent à la vie naturelle. Thoreau étoffera cette idée de la nature et du langage grâce à ses lectures de Goethe et Wordsworth d'où il tirera l'idée principale selon laquelle l'expérience de la nature est un passage obligatoire pour un accès à la vérité et à des instants de pure joie. Thoreau s'inspire beaucoup des *Ballades lyriques* de Wordsworth et notamment dans la description des paysages et des phénomènes naturels. Le poète anglais véhicule dans ses œuvres l'idée d'une fusion avec la nature à travers l'imagination et à laquelle se rattache un fort sentiment de dévotion. De plus, sa croyance idéaliste en l'existence d'un principe spirituel dans la nature qui éveillerait l'homme et l'encouragerait à appréhender la sagesse et l'esprit de l'univers, donne à Thoreau des clés de compréhension dans l'approche romantique de la nature. Il y a par ailleurs une certaine similitude entre le poème de Wordsworth sur le printemps extrait de ses *Ballades lyriques* et l'approche qu'en a Thoreau dans *Walden* auquel il consacre un chapitre. Wordsworth écrit :

*« Et la nature alliait ses œuvres
A l'âme qui en moi vibrait ;
Mon cœur souffrait en contemplant
Ce que l'homme de l'homme a fait.
En ce berceau de primevères,
La pervenche ouvrait ses guirlandes ;
Et je suis sûr que chaque fleur
Jouit de l'air qu'elle respire.
Les oiseaux joueurs sautillaient,
Je ne peux sonder leurs pensées ;
Mais le moindre de leurs ébats
Semble un frisson de joie.² »*

Et Thoreau dans *Walden* : « *Puis les rayons du soleil atteignent l'angle adéquat, les vents tièdes chassent la brume et la pluie tout en faisant fondre les talus de neige, et le soleil dispersant la brume sourit au paysage contrasté où le blanc et le roux exhalent*

¹ *Ibid*, p97.

² Wordsworth William, *Ballades lyriques*, Paris, José Corti, coll. Romantique, 2012, p51.

*une fumée d'encens, et où le voyageur chemine d'îlot en îlot, égayé par la musique de mille ruisselets et ruisseaux gazouillants, aux veines remplies du sang de l'hiver qu'ils expulsent.*¹ » Wordsworth se rapproche aussi beaucoup d'Emerson dans la théorie que la nature peut nous conduire bien au-delà des réalités terrestres, c'est-à-dire à un sens plus élevé dans la grandeur de l'esprit humain. A travers les mots, Thoreau essaiera de marquer cet amour inspirant que lui prodigue l'expérience de la nature. Mais c'est probablement de Goethe que l'auteur de *Walden* se sent le plus proche. Bien qu'il n'ait qu'une approche littéraire du personnage par la lecture de ses œuvres (on retrouve de nombreuses citations de livres de Goethe dans les premières pages du *Journal* de Thoreau) comme *Voyage en Italie*, qu'il découvrit pendant son séjour chez Emerson, Thoreau donne à ses mots le même pouvoir que ceux de Goethe dans la manière de ressentir la nature. Si Wordsworth lui a donné le sens mystique de la nature, Goethe, lui, a servi de véhicule au modèle poète-scientifique très présent dans *Sept jours sur le fleuve*. James McIntosh parle de « naturalisme romantique » en évoquant Goethe. Son écriture combine la poésie et une démarche scientifique quant aux détails de la nature. Et ces deux éléments représentent l'union nécessaire dans l'appréciation des paysages. Même à travers la science, Goethe arrive à tisser des affinités entre l'homme et les animaux, les plantes et les végétaux. Tout au long de sa vie, il adhèrera à l'idée de la nature considérée comme une structure et un corps organique en devenir qui meurt et se renouvelle ce qui, respectivement, se rapproche des conceptions grecques de *kosmos* et de *phusis*. L'idée du *kosmos* évoque chez le Grecs l'ordre dans l'Univers, à l'inverse du chaos, et la *phusis* relève de ce qui est inné, elle suggère la force, les lois et l'ordre de la Nature.

Il y a dans *Sept jours sur le fleuve* et *Walden* une tension constante entre une description scientifique et une description poétique de la nature. Les descriptions du paysage ou bien des éléments sauvages sont parfois purement objectives et neutres dans un souci d'étude. Thoreau se fait alors le naturaliste des faunes de la rivière et du paysage qui la jalonne. Toutefois, les considérations scientifiques ne sont que le point de départ qui lui permettent d'élargir son objet à une vision beaucoup plus poétique pour se le figurer autrement. Il se sert du langage pour découvrir les relations qui unissent les éléments de la nature entre eux et aller au-delà du simple sens commun. Les mots permettent de s'extraire du langage ordinaire pour donner naissance à un objet naturel et lui laisser par la suite son autonomie. Seul le langage poétique peut déceler le sens caché des choses de la nature et c'est ce que Thoreau admirait en Goethe : son

¹ Thoreau Henry David, *Walden, op.cit.*, p307.

habilité à créer des formes littéraires et un langage à partir d'une étude scientifique de l'objet sans pour autant le dénaturer et modifier sa réalité intrinsèque. Pour Thoreau, toute la question demeure dans la capacité à faire correspondre ses sentiments et ses perceptions avec la réalité de l'objet. Il place alors l'expérience au centre de sa réflexion sur l'écriture et c'est ce qui lui confère toute sa dimension romantique. Mais, si Thoreau adopte une écriture poétique, alors ce qu'il contemple ne peut-il être que le reflet d'un tableau idéal ? Peut-on parler d'objectivité dans le souci de retranscription du réel ? Il ne s'agit pas de remettre en question ou de postuler les intentions de l'auteur mais seulement de voir comment il agence le mot pour lui attribuer une double fonction : celle de décrire l'objet mais aussi de lui donner une valeur supérieure qui peut échapper au lecteur. La confrontation entre l'esprit scientifique et poétique, même s'ils s'opposent, s'effondre à un moment pour donner au langage une valeur unique dans la création d'un cosmos. Ce dualisme est un moyen d'accéder à la quête que se fixe Thoreau : l'accès à la vérité. Dans « Jeudi », il écrit : « *Une authentique description du réel constitue le summum de la poésie, car le bon sens n'en a qu'une vision hâtive et superficielle.*¹ » Pour Thoreau, Goethe est le seul écrivain qui incarne cette idée, c'est-à-dire savoir décrire les choses telles qu'on les voit et en communiquant fidèlement l'effet qu'elles provoquent sur notre personne. Être à l'écoute de ses sens et de notre perception permet de se placer au centre des événements, dans leur réalité propre, en s'extrayant de toutes spéculations imaginaires. Et c'est ce qui fait la valeur des récits de voyage de Goethe. Thoreau cite souvent un *Voyage en Italie* dans lequel il s'identifie à l'auteur notamment dans sa manière d'appréhender la nature. La sincérité et la simplicité de Goethe donnent à son voyage une dimension très réaliste où il représente chaque détail des paysages italiens. L'auteur allemand est un spectateur *in situ* qui décrit tel un scientifique les phénomènes auxquels il assiste. C'est un voyageur proche de la terre qui met les mots à son service en substituant son jugement à une description réaliste de la nature. Jamais il ne laissera, ou très peu, ses réflexions interrompre le paysage qu'il décrit. Il offre au lecteur un portrait de qualité en lui laissant une libre appréciation. Il y a chez Goethe une exigence de la vérité qui fascine Thoreau. Cette recherche perpétuelle à travers les paysages, la nature et les phénomènes, lui permet de combiner son esprit scientifique avec son esprit poétique et ainsi de créer une fusion parfaite pour rendre compte de la vie sur terre. Goethe est un esprit supérieur en ce qu'il ne se contente pas de consigner ses observations, il essaie de comprendre ce qu'elles éveillent en lui et pourquoi et cela avec toujours beaucoup de modération. Goethe

¹ Thoreau Henry David, *Sept jours sur le fleuve*, op.cit., p346

possède l'art de magnifier les choses sans pour autant les exagérer. Cette subtilité très prisée par Thoreau deviendra une véritable quête esthétique pour l'auteur originaire Concord. Comme il l'écrit dans *Sept jours sur le fleuve*, Goethe est un homme de génie car c'est un créateur qui produit des œuvres selon des lois et des forces qui lui sont inconnues alors que l'artiste, lui, se contente de mettre en application ces mêmes lois après avoir les observées dans les œuvres de l'homme de génie. Sa capacité à mêler son esprit de savant et son rapport aux mots lui a permis d'acquérir un véritable talent dans la composition du langage. Chez Goethe, la science se mêle à la littérature et à la philosophie notamment parce que la frontière entre les différentes disciplines d'études demeure floue au XVIIIème siècle. Il a réuni la science et les arts de manière complémentaire pour éclairer la façon de penser la nature. Cette audace saluée par de nombreux critiques et scientifiques de l'époque a inspiré Thoreau dans son élan à faire correspondre les choses de la nature avec la poésie et la science dans le but de donner naissance à un langage nouveau. Inspiré notamment des frères Schlegel, pour qui la science devient art et pour qui poésie et philosophie ne font qu'une, l'auteur de *La Métamorphose des plantes*, fait de la science un outil pour décrire le monde tel qu'il est et fait de la poésie un moyen pour exprimer ce qu'il ressent face à ce monde. Et c'est à la lecture de cette œuvre que selon Christina Root¹, du Saint Michael's College, Thoreau s'est inspiré de l'approche phénoménologique de Goethe dans le rapport à la nature. En effet, comprendre l'approche phénoménologique de Goethe c'est prendre conscience du pouvoir du langage dans l'expérience, c'est-à-dire dans sa dimension représentative et dans le pouvoir des mots, des métaphores et des analogies qui enrichissent notre vision et compréhension de la nature. Goethe prône une connaissance sensorielle laissant une place à l'imagination pour ainsi développer un langage s'inscrivant dans le processus dynamique de la nature. L'esprit scientifique sous certains aspects peut se montrer trop restrictif car trop normatif. On ne peut pas se baser sur une seule explication de la nature, il faut au contraire se montrer aussi flexible et mobile dans son jugement que la nature elle-même. Les mots chez Goethe, ainsi que chez Thoreau, témoignent d'une volonté de comprendre la nature au-delà de ses mécanismes scientifiques. Dans le langage, il ne convient pas de rendre l'objet statique ou de le fixer à travers des mots mais plutôt de lui rendre une mobilité dans sa manière d'exister et d'être représenté dans la pensée. Le langage est à la fois figuratif et symbolique chez Goethe et Thoreau, chaque mot doit être compris au-delà de ce qu'il exprime. Il faut aller chercher les choses en dehors de leur simple perception empirique et c'est

¹ Root Christina, « Thoreau's practice of Goethe's phenomenology », article publié sur le site <http://www.janushead.org>.

pourquoi les mots, parfois si métaphoriques chez Thoreau, expriment un sens caché grâce au langage poétique. Les expressions scientifiques peuvent parfois se montrer bien pratiques et utiles pour désigner les choses mais finalement, elles se révèlent trop étroites pour les explorer en profondeur. Seul le langage poétique permet de s'extraire d'une forme de mécanique du langage scientifique. La difficulté de ce langage nouveau est alors de garder l'objet vivant avant que les mots ne s'en emparent, c'est-à-dire de conserver la forme d'expression et d'abstraction indicible qui lui est propre. Ainsi, une chose peut-elle trouver sa pleine expression dans les mots ? Le langage, même poétique, est-il finalement suffisant pour rendre lieu de cet indicible qui flotte dans la nature ? Pour Thoreau, qui se voit confronter à la problématique de faire correspondre ses sentiments sur le monde avec sa description réaliste, le langage est un outil qui lui permet de palier cette incertitude en découvrant et en expérimentant les relations entre les éléments. Le langage devient même un moyen de s'identifier à l'objet lui-même et cela par un biais esthétique. Thoreau et Goethe se positionnent parfois dans la nature comme si elle était le reflet de leur intimité. Elle se situe alors en dehors de l'espace et du temps car elle prend place dans la subjectivité du sujet. Elle est comme la *maison onirique* que décrit Bachelard, c'est-à-dire un espace qui existe dans notre intériorité et qui suscite la rêverie tout en répondant à un besoin profond de connaissance de soi. Le paysage familier devient ainsi le déploiement de l'être où s'ancrent des pensées. Cette appréhension du familier et de l'intime dans la nature est significative dans les récits de Goethe. Ainsi, Thoreau cite l'auteur en rappelant des passages de son *Voyage en Italie* : « *Et quand vient le soir, que, par une douce brise, quelques nuages reposent sur les montagnes (...) on se sent chez soi dans le monde.*¹ », propos très proches de ceux que Thoreau évoque dans ses moments de plénitude dans la nature. Mais aussi : « *Je me plais ici comme si j'y étais né, que j'y eusse été élevé et que je revinsse d'une expédition au Groenland ou de la pêche à la baleine. Je salue jusqu'à la poussière natale, qui tourbillonne quelquefois autour de la voiture, et qui m'avait été si longtemps étrangère. Le carillon des sauterelles me charme ; il est pénétrant et n'est pas désagréable.*² » ; Phrase que reprend également Thoreau le 15 novembre 1837 dans son *Journal*. Il y a, chez les deux auteurs, un sentiment de joie à saisir la place que nous occupons dans le monde et la manière dont nous habitons cette terre. Le paysage, parce qu'il renvoie à quelque chose de familier, devient attrayant.

Le poète travaille les mots pour se figurer autrement les choses du monde et découvrir leurs relations profondes débarrassées de toute superficialité. S'extraire du

¹ Thoreau Henry David, *Sept jours sur le fleuve*, op.cit., p350.

² *Ibid.*

langage ordinaire et du sens commun est le moyen de donner un vrai sens aux phénomènes pour qu'ils existent véritablement et indépendamment des mots. Dans son ouvrage *La Métamorphose des plantes*, l'entreprise de Goethe, dans son aspect scientifique, consiste à ouvrir de nouvelles perspectives dans la manière d'envisager la nature. Son étude est centrée sur la connaissance de l'essence des phénomènes et des organismes selon leurs caractéristiques extérieures. L'expérience sensible y est primordiale car elle permet d'acquérir la connaissance des détails. Elle n'est pas un but en soi mais un moyen pour confirmer une idée. Cet ouvrage est significatif dans la mesure où Goethe ne prend pas un fait isolé pour nous l'expliquer mais se représente le processus de métamorphose d'une plante comme un tout vivant qui se construit par les interactions entre ses lois de formation. L'évolution de la formation des organismes suggère un rapport constant d'instabilité qu'il tente de retranscrire à travers le langage. « *Les écorces des arbres, les peaux des insectes, les poils et les plumes des animaux et même l'épiderme de l'homme sont des enveloppes sans cesse desquamantes, expulsées, abandonnées à la non-vie, derrière lesquelles se forment constamment des enveloppes neuves sous lesquelles, plus ou moins près de la surface, la vie accomplit son œuvre créatrice.*¹ » Goethe développe un concept de vie qui lie l'extérieur à l'intérieur de l'organisme pour que celui-ci existe à travers un tout harmonieux. Penser un élément en l'étudiant uniquement par ses parties et non comme un tout contraint la compréhension de son essence et de son fonctionnement. Il ne faut pas chercher au-delà du phénomène les principes qui le régissent mais plutôt s'intéresser aux apparences même de ce phénomène et de ses manifestations. La contemplation est alors une attitude nécessaire pour qui souhaite accéder à ce savoir. Finalement, la connaissance de la nature mobilise différentes facultés comme l'intellect, les émotions, la spiritualité, etc et c'est pour cela que Thoreau ne tombe jamais dans une routine de la perception des choses. Même s'il vécu deux ans au même endroit, il a toujours su, par son approche plurielle de la nature et une richesse langagière, s'émerveiller de toutes ces choses qui l'entouraient.

Dans *Sept jours sur le fleuve*, comme dans *Voyage en Italie*, Thoreau donne une description des choses qu'il voit et parcourt en insistant sur les effets qu'elles produisent sur lui. En suivant l'exemple de Goethe, il fait correspondre le langage avec ses perceptions dans un souci de réalisme mais sans tomber dans l'écueil de l'objectivisme qui mettrait le lecteur dans une position d'extériorité. Cela donne lieu à une forme littéraire empreinte de la subjectivité de l'auteur. Construire un langage autour de la nature requiert un travail permanent. Choisir les mots, c'est réfléchir sur

¹ Johann Wolfgang von Goethe, *La Métamorphose des plantes et autres récits botaniques*, Paris, Triades, 1992, p80.

l'étude morphologique de la nature pour lui rester fidèle. Chaque mot doit pouvoir refléter le mouvement, même le plus incertain, de la nature. L'expérience doit pouvoir trouver son expression juste. Plus le langage est fluide, plus il révèle le processus de métamorphose caché de la nature. Le langage du poète-scientifique doit être polymorphique pour se rapprocher du mécanisme intrinsèque des phénomènes. C'est dans le chapitre « Samedi » que l'auteur met le plus en avant son approche scientifique de la nature. En effet, il est essentiel quand on traverse une rivière de prêter attention à sa faune, en l'occurrence les poissons, car c'est à leur contact que l'homme s'instruit sur la vie. A travers les longues descriptions sur les différentes espèces de poissons peuplant le fleuve, Thoreau exprime un réel désir de considérer et d'étudier la vie humaine sous toutes ses formes et sans aucune prétention. Chacun est capable de faire cette expérience et le pêcheur n'est en rien inférieur au naturaliste car tous deux placent la contemplation au centre de leur savoir. Le poisson est un chaînon dans le cycle de la vie et les observer confère à Thoreau un sentiment de sécurité et de sérénité : « *Ils ne sont pas des phénomènes confinés à quelques lieux particuliers, mais des formes et des phases de vie universellement répandues dans la nature.*¹ » Il va ainsi donner de nombreuses explications sur les poissons et cela selon un savoir naturaliste et encyclopédique. Les nommant selon leur appellation latine, il se plaît à évoquer l'aspect physique de ces animaux ou leur trajectoire à travers les rivières. C'est un projet de recensement à partir d'un esprit scientifique et parfaitement objectif. Ce qui donne de la puissance au récit de Thoreau, c'est l'expérience qui en émane. Chaque chose décrite a été vécue et est amplifiée par le langage poétique qui vient s'immiscer dans l'expérience. Au sujet de la lamproie, l'auteur écrit : « *Leurs nids, qui sont très voyants, sont ce qui se rapproche le plus d'une œuvre d'art dans le fleuve.*² » Grâce aux mots et au regard du poète, la nature côtoie de près le domaine de l'art. Il est surprenant, après lecture de l'œuvre dans son entièreté, de mesurer l'importance qu'accorde Thoreau dans le premier chapitre « Samedi » à la description de la faune qui peuple le fleuve. Ce travail de recensement le conforte dans son projet d'étudier la nature et d'accéder aux formes universelles de la vie sur terre. Cette attitude précise et cet esprit scientifique se retrouvent notamment dans l'étude des paysages au moyen du Repère géographique, un outil très souvent utilisé par Thoreau au cours de son excursion et qui devient le moyen de décrire l'évolution géologique d'un lieu ou de son histoire. L'esprit naturaliste vient se mêler à l'esprit poétique dans un élan romantique où, de l'observation des choses de la nature, vont émaner des pensées plus subjectives et personnelles. Par son approche

¹ Thoreau Henry David, *Sept jours sur le fleuve*, op.cit., p30.

² *Ibid.*, p38.

précise de la nature, l'auteur se projette et se déploie à travers elle. Elle devient alors le miroir de ses sentiments et de ses impressions. Mais, il y a souvent dans l'œuvre un dépassement de l'esprit poétique sur l'esprit scientifique. Thoreau admire en cela la méthode de Goethe. Grâce à son génie, il a su combiner son savoir scientifique et artistique pour donner à voir une nature dans toute la vérité de son être. Goethe et Thoreau « pratique » la nature et ne se contente pas de l'observer. Ils s'immiscent en elle et c'est pour pourquoi ils arrivent à en fournir un témoignage authentique. Le point commun chez Thoreau et Goethe existe dans leur expérience de la nature et des mots pour l'écrire. Le point de départ scientifique de Goethe lui permet d'élargir sa vision grâce au langage poétique. Dans la finalité, art et science ne font plus qu'un, même si l'art demeure toutefois plus éloquent quand il convient d'expliquer la nature. Thoreau trouvera même des limites à l'esprit du savant dans l'étude de la nature : « *Le savant est incapable de se servir de sa propre expérience pour rehausser la qualité de son expression. Par exemple, très peu d'hommes savent parler de la nature, ne serait-ce qu'avec un soupçon de vérité.*¹ » Le mot est un caractère de la nature et c'est à l'écrivain qu'incombe la tâche d'y trouver des formes de vérité.

En somme, le romantisme chez Goethe et Thoreau réside dans leur désir parfois violent de son fondre dans la nature. Ainsi, Thoreau dans toute sa vie, essayera de participer à la croissance de la nature, à ses changements et à ses renaissances. Il se calquera aux cycles naturels comme en témoigne son intérêt pour le cycle des saisons. Il cherchera le juste équilibre dans son affection pour la nature afin de l'accomplir jusqu'au bout et cela tout en créant un réseau de correspondances avec les éléments sauvages. Les correspondances ici se rattachent en partie au domaine de l'esthétique car elles permettent de révéler la vérité des choses par les sensations (c'est le principe de synesthésie, le lien entre les différentes sensations, que l'on retrouve chez Baudelaire). C'est aussi un principe présent dans la pensée de Swedenborg mais dans un rapport plus ésotérique. En effet, il part de sa croyance en l'existence de deux mondes distincts : le monde Naturel et le monde Spirituel où, entre les deux, demeure un système de Correspondances. Mais cela a un écho divin. L'idée à retenir, et que Thoreau réutilise, est qu'il existe un monde matériel qui se rattache à un monde spirituel. Et chacun se traversent mutuellement. Ces diverses relations d'échanges avec les éléments de la nature entre eux-mêmes et avec l'homme est au centre d'un « naturalisme poétique » présent dans *Sept jours sur le fleuve* et dans *Walden*. Ce « naturalisme poétique », suggérant une tension comme nous l'avons évoquée entre le désir de décrire la nature

¹ *Ibid*, p117

telle qu'elle est pour y adhérer et celui de la placer au-delà grâce à l'imagination pour accéder à une forme de transcendance, est un schéma récurrent dans les œuvres de Thoreau. L'imagination devient un espace de libre création pour l'auteur qui renouvelle son regard sur la nature. De plus, elle prend place dans la sensibilité de celui qui l'expérimente. Ainsi, Thoreau ne cessera de penser le rapport à ses sens et à son corps comme moyen pour appréhender l'extérieur.

b) L'imagination et le corps comme moyen de connaissance intuitive.

Dans *Sept jours sur le fleuve* Thoreau écrit : « *Le paysage le plus remarquable cesse d'être sublime quand il revient net ou, en d'autres termes, limité et que l'imagination n'est plus encouragée à forcer les traits. Les véritables hauteurs et largeur d'une montagne ou d'une cascade sont toujours ridiculement petites ; ce ne sont que les pendants imaginaires qui nous comblent.*¹ » et il ajoute dans : *Walden* : « *L'imagination, dès qu'on lui accorde la moindre liberté, plonge plus profond et s'élève plus haut que ne le fait la nature.* » Thoreau est un auteur sensualiste qui accorde une grande importance à l'imagination dans la perception et la connaissance de son environnement. De plus, son corps, qui vient seconder l'imagination, est un moyen de connaissance grâce auquel il se positionne dans la nature, s'en imprègne, pour ensuite se fondre dans la vie sauvage. On assiste alors à une poétisation du lieu et à une célébration du site grâce au corps et à l'imagination qui fonctionnent tout deux en concomitance afin de permettre à Thoreau de s'élever dans sa façon de considérer le paysage et de le décrire.

L'imagination, par essence dans un rapport de distanciation avec le réel, est un mélange d'expérience, de sensations, de visions et de souvenirs qui tendent à définir l'identité du sujet ainsi que son approche de la nature et de l'écriture. *Sept jours sur le fleuve* est pour Lawrence Buell l'œuvre de Thoreau la plus transcendantaliste et cela, sans doute, parce que l'auteur se permet plus de liberté dans son rapport à la nature c'est-à-dire à la fois dans sa volonté d'en faire partie mais aussi de s'en extraire pour accéder à un au-delà grâce à l'imagination. C'est par exemple le cas de l'épisode de la montagne de Saddleback que nous avons évoqué auparavant et qui incarne une tension entre un monde naturel et un monde idéal que se figure Thoreau à travers le processus d'ascension. La vision du paysage alpin, très proche de celle que décrit Rousseau dans la lettre XXIII de *Julie ou la Nouvelle Héloïse* comme le rappelle James McIntosh, est

¹ Thoreau Henry David, *Sept jours sur le fleuve*, op.cit., p205.

sublime dans la mesure où il effraie et fascine. La jouissance de la nature existe dans l'appréhension quelque peu surnaturelle qu'expérimente l'auteur qui tente de s'extraire du temps. L'imagination est ici guidée par la quête principale de l'auteur : la recherche d'une forme de paradis propice à la découverte de soi. Tout sera alors perçu à travers ce prisme. Et c'est le cas pour de nombreux passages dans l'œuvre. Par exemple, que ce soit dans *Sept jours sur le fleuve* ou dans *Walden*, la rivière ou, dans le deuxième cas, le lac, sont toujours comparés à des fleuves mystiques ou à des symboles issus de la mythologie. « *L'eau pure de Walden se mêle à l'eau sacrée du Gange, lit des Védas ou demeure parmi les racines d'un arbre avec son quignon de pain et sa cruche d'eau. Des vents favorables la poussent au-delà du site des îles fabuleuses de l'Atlantide et des Hespérides, elle suit le périple de Hannon et, longeant Ternate et Tidore ainsi que l'entrée du golfe Persique, elle se fond dans les tempêtes tropicales des mers indiennes pour faire escale dans les ports dont Alexandre se contenta d'entendre les noms.*¹ » La passion de Thoreau pour l'Orient et les récits mythologiques n'est plus à démontrer puisqu'il ne cesse de s'y rapporter dans ses œuvres. Ces nombreuses évocations renvoient directement à un désir profond de l'auteur de trouver un ailleurs où son esprit peut s'exprimer grâce à l'écriture. Dans *Sept jours sur le fleuve*, plus que dans *Walden*, l'auteur s'embarque dans des contrées lointaines et n'impose aucune limite à son imagination. L'homme est un « *homme-continent* » dont l'imagination ne cesse de s'accrocher à la croyance en un Atlantide. L'homme est une contrée qui cache de nombreux mystères et l'esprit, dans son action libre, ne cesse de les explorer. L'imagination conduit à de « *merveilleux rivages inconnus* »². Elle illustre alors le berceau de la création pour le jeune Thoreau à la fois tenté par la nature et le désir de la supplanter au profit d'un imaginaire individuel. La rivière Concord, souvent comparée au Nil ou à l'Euphrate, est aussi une source de correspondances avec des mondes anciens attrayants et imaginaires. Thoreau, vif et curieux, trouve toujours dans la nature des phénomènes qui comblent son imagination. Ainsi, en passant devant une île entre Short's Falls et Griffith's Falls, il s'exclame : « *Une île comble toujours mon imagination, même la plus petite, parce qu'elle m'apparaît comme un petit continent et une portion intégrale du globe. Même une île désolée et herbeuse, que je peux embrasser entièrement du regard possède à mes yeux un charme indicible et mystérieux (...) La nature entreprend, avec une industrie de fourmis, de poser les fondations et de construire le futur continent avec du sable d'or et d'argent, et les vestiges d'une*

¹ Thoreau Henry David, *Walden*, op.cit., p301.

² Thoreau Henry David, *Sept jours sur le fleuve*, op.cit., p279.

*forêt.*¹ ». L'imagination compose avec les formes de la nature afin de trouver son propre moyen d'expression. Le monde naturel, par ses richesses, demeure une source inépuisable pour l'imagination qui peut alors s'aventurer. Dans *Sept jours sur le fleuve*, l'intention de l'auteur, outre son souhait de chercher le juste équilibre entre le poète et la nature, consiste dans la réconciliation de l'imagination et de la nature. Cette préoccupation est une force conductrice de son récit car l'imagination et la nature, quand elles travaillent de concert, sont source de création. Au début de son voyage, en contemplant la rivière, Thoreau et la nature sont alors clairement distincts l'un de l'autre et l'auteur apprécie cette différence. Il décrit avec affection les différents poissons et végétaux qui croisent son chemin comme s'il ne pouvait qu'être spectateur de ce spectacle. Mais son esprit vagabond puise dans son imagination et lui permet de se réappropriier la nature qui devient alors le lieu où cohabitent satyres et créatures mythologiques comme les Muses auxquelles il fait souvent référence au cours de son récit. Elles répondent, en effet, au désir chez Thoreau de faire émerger une forme d'art dans la nature. Ainsi, à la fin de la première journée, quand la nuit apparaît, la nature devient la scène des farfadets et des animaux qui expriment en chœur un langage mystérieux. La voix du chien « *aussi douce et mélodieuse qu'un instrument* »² et les autres bruits nocturnes deviennent la preuve de l'essence mystique de la nature. Elle est un lieu imaginaire et poétique où l'auteur se plaît à déambuler. Thoreau rêve la nature et laisse une trace immatérielle sur un paysage qui lui est devenu familier ; une trace de son passage et de ses pensées qui ont investi ce lieu pour le rendre personnel et gorgé de significations. Il déploie son esprit à travers le paysage comme une sorte d'élévation de lui-même et de dépassement de ses limites corporelles. Son imaginaire se réapproprie le lieu sur lequel il se projette. Le paysage évolue en une ouverture sur le monde et une parcelle donnant à voir un infini c'est-à-dire quelque chose allant au-delà de la simple perception et qui révèle la transcendance de l'être. Le paysage permet de se mesurer soi-même au monde. *Sept jours sur le fleuve* est un voyage qui se joue sur deux plans : d'une part à travers la description de la Nouvelle-Angleterre et de son royaume naturel, puis d'autre part à travers le royaume sans frontières de l'imagination et de la pensée subjective. « *Le murmure du village s'estompait progressivement et nous avions l'impression d'avoir embarqué sur le courant placide de nos rêves, voguant du passé vers le futur...* »³ Au contact de la nature, Thoreau expérimente l'embrassement d'époques différentes. De plus, quand il parle de la nature et des hommes, il les

¹ *Ibid*, p260.

² *Ibid*, p47.

³ *Ibid*, p25.

compare à l'univers. A l'image du « transcendantalisme américain », sa conscience individuelle se rattache à un tout universel. Au départ, ce courant fut inspiré de l'unitarisme bostonien responsable de la forte présence du puritanisme en Nouvelle-Angleterre. Il consistait dans l'aboutissement d'une perfectibilité morale de l'homme afin qu'il se conduise à l'unisson des grands principes universels et élève son âme au divin. Toutefois, Emerson, considéré comme le chef de file du transcendantalisme aux Etats-Unis, se détacha de l'autorité des institutions religieuses pour voir dans l'homme sa capacité à appréhender des vérités spirituelles absolues dans le commun et la nature. Dieu est partout et c'est pourquoi il convient de faire l'expérience de sa présence en dehors des lieux de culte. La nature sera alors assimilée avec Emerson à l'idée de révélation. En héritage du romantisme, il considère que l'homme dans une communion sensible avec la nature s'absout de son intellect pour accéder à la conscience individuelle de lois spirituelles supérieures. Chaque individu est donc maître de sa volonté dans l'appréhension du divin. Souvent, Thoreau trouve son équilibre avec la nature dans l'imagination qui donne à l'expérience une puissance et une signification spécifique. Il crée des images métaphoriques qui assimilent l'homme à la nature notamment quand il se compare avec son frère à des animaux (« *Tels des rats d'eau effarouchés nous nous approchâmes de la rive à la recherche d'un endroit où établir notre campement.*¹ »), ou encore lorsqu'ils peignent leur embarcation en bleu et vert pour évoquer respectivement le ciel et la nature. Dans *Sept jours sur le fleuve*, Thoreau expérimente l'imagination dans l'idée d'une découverte de la rivière et du pays. C'est un voyage où elle se déploie dans l'espace et devient le moyen pour l'auteur d'atteindre un idéal qu'il s'est fixé. Dans *Walden*, l'imagination n'a pas le même statut. Il ne s'agit pas de voyager mais de revenir à un endroit familier pour y demeurer. L'imagination est présente mais de manière moins effervescente.

Le 21 juin 1840, Thoreau écrit dans son *Journal* : « *Je n'ai jamais l'impression de me sentir inspiré si mon corps de l'est pas également. Lui aussi rejette un mode de vie domestique et ordinaire. Ceux qui pensent que, en luttant de tout leur esprit, ils peuvent tolérer un corps baignant dans le luxe ou la paresse, commettent une erreur fatale. Le corps est le premier disciple de l'âme. Notre vie n'est que l'âme que l'on reconnaît à son fruit, le corps. L'entier de voir de l'homme peut s'exprimer en une ligne : faites-vous un corps parfait.*² » Il y a dans les œuvres de Henry David, une réhabilitation du corps dans la nature. Il devient pour l'homme le seul moyen d'accéder à une connaissance immédiate des phénomènes naturels. L'homme ne doit pas se

¹ Thoreau Henry David, *Sept jours sur le fleuve*, op.cit., p145.

² Thoreau Henry David, *Journal*, op.cit., p154.

reposer sur sa seule raison mais également sur son corps afin d'avoir une approche authentique de la nature et d'en développer ainsi une connaissance « pure » c'est-à-dire se basant sur l'intuition de celui qui en fait l'expérience (à l'inverse d'une connaissance discursive). En effet, la conscience du corps conduit Thoreau à reconsidérer sa manière de voir la nature en la regardant à travers le prisme de ses sens et de son intuition. Il s'agit ici d'une forme d'empirisme dans la connaissance du monde naturel. L'intuition guide l'auteur dans le désir de percevoir l'essence des choses et le conduit à explorer des endroits où la raison ne s'est jamais aventurée. En accordant une si grande importance à ses sensations immédiates, Thoreau propose de décrire une nature aux facettes plurielles et dépossédée de tout désir de conceptualisation. Elle est un tout qui se ressent et qui ne peut se rationaliser. Pour Thoreau, le corps c'est l'abandon dans la nature et le moyen le plus certain de se fondre parmi les animaux. Dans « Jeudi », il évoque ce désir quand il dit : « *Je me plais à imaginer que ce serait un luxe de passer toute une journée d'été dans un marais isolé, à respirer le chèvrefeuille et la myrtille en fleurs, bercé par les mélopées de moucheron et de moustiques ! (...) Douze heures de conversations authentiques et familières avec la grenouille léopard. Voir le soleil se lever derrière l'aulne...¹* » Thoreau place sa sensibilité au cœur de son approche du monde. Les impressions sensibles sont les données immédiates de notre connaissance et la manière selon laquelle elles s'imposent à nous est subjective. Thoreau part de ce principe mais les rattache quand même à une conscience intellectuelle qui permet à la nature d'exister comme un tout. C'est à travers les mots qu'il essaie de rendre compte de cette tension entre le sensible, l'abstrait et l'approche intellectuelle de la nature. Il y a chez Thoreau une idée de l'intuition intellectuelle, en partie héritée de Schelling et Fichte, qui consiste dans l'aptitude à distinguer l'universel dans le particulier. Elle représente un autre mode de connaissance qui ne se base pas uniquement sur l'intuition sensible qui, à elle seule, est insuffisante pour embrasser la totalité et trop réductrice dans l'élaboration d'une connaissance. Ce principe justifie l'accès à un absolu d'où le romantisme s'inspirera pour évoquer les révélations qui naissent de la correspondance entre le monde sensible et le monde suprasensible.

En réhabilitant le corps dans la nature, Thoreau réhabilite son indépendance face à la société, aux hommes et aussi face à sa raison. L'imagination puise dans les sensations afin de créer des images quant à l'expérience indicible de la nature. Parfois ce que Thoreau capture du regard, il ne peut l'exprimer comme il le souhaiterait. C'est pourquoi, il fait preuve d'une imagination sensorielle afin de recréer les images de ce

¹ Thoreau Henry David, *Sept jours sur le fleuve*, op.cit., p 319.

qu'il a perçu. Ainsi, la difficulté du langage réside dans la recherche des voies pour exprimer l'intuition et les relations de proximité avec la nature. La forme fragmentaire du *Journal* et de *Sept jours sur le fleuve* témoigne de ce travail d'écriture à fixer des impressions et des sensations à travers les mots afin d'en révéler la vérité. Le mot est un caractère de la nature et c'est pourquoi Thoreau s'en sert dans l'élaboration d'un savoir. Le mot tend à illustrer les sensations arbitraires et vagabondes que l'auteur a ressenti à un moment fugace. La poésie suggère donc ce désir d'un accès à la vérité des choses et à l'indicible. Ainsi, Thoreau accorde une grande importance à l'écriture dans la description de la nature environnante. L'appréhension du lieu est poétique et philosophique chez l'auteur de *Walden* qui, ne cesse de réinscrire les hommes dans la nature. Quand il décrit la nature, Thoreau revient systématiquement sur la relation intrinsèque existant entre l'homme et le monde sauvage. Le passé historique d'un pays et cette importance accordée au nativisme dans ses écrits sont fondamentaux puisqu'ils permettent d'appréhender un lieu dans son essence profonde et constitutive d'une forme d'identité tant spatiale que culturelle. La quête de Thoreau, d'où découle en partie son désir de marginalisation (tant spatial que philosophique), est de découvrir la vraie manière d'être au monde. Faire l'expérience du voisinage et de la proximité avec la nature, c'est faire l'expérience de soi. La connaissance de soi passe par un retour à l'essentiel. Donc la question du lieu, et précisément du site, est fondatrice dans l'expérience de vie que revendique Thoreau. L'auteur avait des intentions spécifiques face à la nature quand il entreprit l'écriture de *Sept jours sur le fleuve*. Il voulait en premier lieu donner au lecteur une représentation complète du *kosmos* de Concord en ne se contenta pas de décrire l'aspect géographique et botanique des fleuves ainsi que leur faune mais aussi en mettant l'accent sur leur histoire et, autant qu'elles puissent relever de son imagination, sur leur mythologies. Cela le conduisit à renforcer au fur et mesure du récit le sens de lieu et à amener son lecteur à développer une familiarité avec les paysages qui ne cessent de défiler durant la traversée du fleuve. Pour Lawrence Buell, Thoreau est un des seuls auteurs américains de l'époque à accorder autant d'importance à la question du site dans son écriture. Il confère une véritable identité au site qui relève d'une construction perceptive. Le site apparaît ainsi comme une entité choisie par l'auteur dans le récit. Pour le critique, cela est révélateur de l'approche environmentaliste de sa pensée. En effet, Thoreau écrit beaucoup autour de son environnement, il a une conscience du site et de sa préservation qui est très élevée ce qui explique en partie pourquoi il accorde autant d'importance à l'histoire de son pays et plus particulièrement à celle du Massachusetts. Concord devient ainsi un personnage récurrent dans les œuvres de Thoreau et qui, au-delà de son existence physique et

géographique, est décrite selon ses « humeurs » c'est-à-dire dans ses détails météorologiques, ses anecdotes historiques et les habitants qui l'habitent. Pour Lawrence Buell, qui compare Thoreau à Timothy Dwight¹, « l'exilé de Walden » crée une écriture de paysage fondée sur un prototype de la ville en Nouvelle-Angleterre qu'il décline selon plusieurs formes. Les deux auteurs cités ont une ressemblance dans la façon d'appréhender le paysage et le site selon un « *lococentrism* » c'est-à-dire une tendance dans l'écriture qui les amène inévitablement à baser leur littérature sur la conscience qu'il ont du lieu qui les environne en le plaçant au centre du récit. Si Dwight érige le modèle puritain et le processus de civilisation des colons en modèle de la Nouvelle-Angleterre, Thoreau, lui, s'intéresse davantage à l'état de nature des indiens en évoquant plus généralement une satire quant à l'avancée du progrès et de la civilisation. Le « *Yankee syndrome* »² de Dwight, qui pense une esthétique utilitariste où les éléments poétiques fleurissent dans l'unique but d'édifier la civilisation à travers un engagement pour l'Amérique, est conçu différemment par Thoreau qui, au contraire, envisage la Nouvelle-Angleterre dans la nécessité de réformer ses institutions sociales. Il y a dans les deux cas un fort engagement de la part de deux auteurs pour la Nouvelle-Angleterre et l'écriture du lieu notamment parce qu'ils croient que la veine morale et les institutions en Nouvelle-Angleterre, qu'elles soient considérées comme bonnes ou mauvaises, ont plus de profondeur que dans n'importe quelle autre région. Thoreau accorde donc une importance déterminante pour le lieu dans son récit ; Il passe de ville en ville en insistant sur certains éléments comme les catastrophes naturelles ou l'histoire, certes dans un esprit souvent critique mais toujours dans le but de révéler les caractéristiques essentielles d'un endroit. Il n'est possible de sentir et éprouver un lieu que si l'on accède à sa vérité profonde. L'auteur s'interroge sur les choses qui nous environnent et la manière dont nous y sommes reliés et cela sans jamais adopter une approche égocentrique où il se placerait au centre de la nature. Il se questionne plutôt sur la place qu'il occupe dans le lieu qu'il habite et plus généralement sur sa place dans l'univers car les mondes, petits ou grands, interagissent entre eux avec pour finalité de former un tout harmonieux. Thoreau ne cesse d'avoir un œil nouveau sur les paysages qui lui sont familiers. Selon les termes de Lawrence Buell, il « recalibre » son regard pour chaque chose de la nature et c'est de là que naît la poétisation du lieu. Il garde constant le sentiment de découverte, et le lecteur ne se lasse jamais de ses descriptions qui portent en elles le sens d'un émerveillement permanent pour les détails. Ainsi, la célébration du site correspond-elle chez Thoreau à la recherche d'un lieu utopique à la

¹ Buell Lawrence, *New England Literary Culture*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986.

² *Ibid*, p 321.

fois physique et mental ? Thoreau souhaite une réintégration de l'homme dans les rythmes du monde naturel de telle sorte à ce que l'espace de la pensée et celui de la nature cohabitent. C'est la correspondance principale qui est présente dans ses œuvres et que nous avons par ailleurs étudiée dans la première partie. Il exploite les ressources et mécanismes poétiques du langage pour parler de la vie naturelle. Comme le note Steven Winspur¹, qui compare l'approche de Thoreau à celle de Francis Ponge, la célébration du site et de la nature ne concerne dans ses œuvres, et la plupart du temps, que des lieux méconnus ou reculés. Ainsi, dans *Walden* ou *De la marche*, il évoque les lieux inconnus où la nature exerce son pouvoir sans intervention humaine et où l'homme peut ainsi se sentir présent au monde. Dans *Sept jours sur le fleuve*, les réflexions émanent du paysage. Il y a donc une matérialisation des pensées à travers l'espace. Thoreau mêle la langue et le paysage, ce qui conduit à une sacralisation du lieu. C'est ce dont témoigne son *Journal* qui montre l'analogie directe entre l'observation d'un lieu et la réflexion auquel il est rattaché. Le paysage n'est plus seulement un lieu physique mais un mélange de sons et de pensées. De la même manière, le langage est composé, à l'instar d'un paysage, par ses détails et tons différents dans l'objectif d'un tout harmonieux. Ces liens entre pensées et paysages permettent à Thoreau de s'imprégner du lieu pour se fondre dans la vie sauvage. De cette manière, son corps réceptif le conduit à porter un regard subjectif sur les choses qu'il fait émerger par la suite grâce aux mots. Cette forme « d'écriture hybride » permet de révéler toute la poésie d'un lieu terrestre. Thoreau célèbre le site en considérant la nature comme un paysage, c'est-à-dire une réalité subjectivée à travers le regard de celui qui le contemple. Il définit un cadre dans la nature où se révèle la poésie. Comme un cinéaste, il définit un angle de vue où s'exprime son point de vue. Il choisit un élément du paysage qu'il va sublimer en le transportant dans une sphère imaginaire. Le paysage devient alors un fragment qui existe en dehors de tout contexte comme une œuvre picturale. Thoreau ne cherche cependant pas à transformer un lieu en le conformant à un idéal. Sa « poésie topographique », selon les termes de Stanley Cavell, est plutôt guidée par son obsession de s'adapter aux cycles de la nature comme avec les saisons. Elle est révélatrice de son aspiration à la vie dans la nature où l'expérience du lieu définit le rythme de l'écriture quotidienne.

C'est donc dans la nature que l'imagination ne se lasse jamais et Thoreau se rapproche en partie de Kant à travers cette idée du monde naturel comme ressource inépuisable pour l'esprit créateur. En effet, pour Kant c'est seulement dans la nature que

¹ Winspur Steven, *La poésie du lieu : Segalen, Thoreau, Guillevic, Ponge*, Amsterdam, éd. Rodopi, coll. Chiasma 20, 2006.

cette faculté peut pleinement s'exprimer. Dans la *Critique de la faculté de juger*, il prend alors l'exemple de Mardsen dans sa description du Sumatra et de ses libres beautés. La beauté sauvage plaît davantage car elle est alors dépourvue de règles et correspond à un jeu insatiable de l'imagination qui conduit à la satisfaction contrairement à la beauté régulière. La nature n'est pas soumise à des règles artificielles contraignantes mais elle est très riche et surabondante de diversités de telle sorte que le sujet ne soit jamais entièrement comblé. « *Même le chant des oiseaux, que nous pouvons ramener à aucune règle musicale, semble contenir plus de libertés, et pour cette raison, comprendre en lui, pour le goût, d'avantage que le chant humain, même dirigé d'après toutes les règles de l'art musical : car l'on se fatigue bien plus vite de ce dernier quand il est répété souvent et longtemps.*¹ » La nature plaît car elle est spontanée, regorge de beautés infinies et ne peut être appréhendée totalement par l'homme. Elle entretient un libre jeu qui est un attrait pour l'imagination. La question de la beauté adhérente, qui doit se conformer à un idéal de perfection, et de la beauté libre qui n'est régie par aucun concept de finalité comme la nature, demeure là. L'imagination chez Kant est une faculté intermédiaire qui permet d'appréhender un phénomène sensible en le rattachant à l'entendement. C'est pourquoi, elle participe activement à l'appréciation du paysage considéré comme objet esthétique. Dans les œuvres de Thoreau, l'imagination suggère souvent une métamorphose constante d'images qui s'opposent et se superposent dans la nature. Le paysage suggère le lieu d'une transformation à la fois physique et mental pour l'auteur qui en fait l'expérience.

c) La métamorphose.

Thoreau contemple avec joie l'évolution des phénomènes naturels en les faisant entrer en résonance avec son imagination. La métamorphose de la nature fait écho aux changements dans les perceptions et les impressions de l'auteur dont l'esprit vagabond ne cesse de fluctuer à l'image du fleuve. Elle est un processus naturel qui existe aussi dans l'esprit de celui qui contemple la nature. Ces affirmations, auparavant évoquées dans la première partie, illustrent la correspondance et l'influence mutuelle entre les changements dans le paysage et la mobilité de la pensée et du langage chez Thoreau. Il convient ici d'étudier le processus de métamorphose dans son aspect scientifique et poétique afin de saisir les enjeux de la transformation pour l'auteur qui en fait l'expérience.

¹ Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, GF-Flammarion, 1995, §23, p225

Tout d'abord, Thoreau invoque la notion de métamorphose dans sa structure littéraire à travers les récits d'Ovide. Comme nous avons pu le voir, il compare régulièrement des phénomènes naturels à des personnages mythologies ayant subi une métamorphose. Mais ces références mythologiques lui servent surtout à mettre en avant l'idée de la fable comme forme d'écriture la plus convaincante pour raconter l'histoire originelle des choses. Outre ces comparaisons, le processus de métamorphose, considéré dans sa réalité scientifique, est réutilisé par Thoreau dans l'objectif d'observer en détails les manifestations de la nature et d'y extraire des images pour l'esprit et les mots. Dans *Sept jours sur le fleuve*, il fait souvent référence à *La Métamorphose des plantes*, œuvre écrite par Goethe, qui expose l'analyse détaillée du principe d'évolution des plantes. Dans cet ouvrage, Goethe applique une étude phénoménologique de la nature. En effet, il s'adapte et se fond dans l'observation de la nature en rejetant les concepts préétablis à son objet d'étude. Il applique une analyse fine et détaillée de l'objet afin d'en dégager le fonctionnement spécifique selon une approche qualitative. La méthode de Goethe est basée sur la revalorisation des sens dans l'analyse scientifique des choses. Nos facultés sensibles ne sont pas de pures illusions mais plutôt un moyen efficace pour donner des représentations du monde. C'est pourquoi, Goethe fonde-t-il son étude sur l'expérience du corps comme moyen pour connaître le monde sensible extérieur. Quand il s'agit de considérer un élément de la nature, comme la plante, il faut se montrer ouvert d'esprit et l'observer dans l'espace et le temps pour en saisir son état graduel. Il ne faut donc pas la considérer comme un objet fixe mais au contraire comme un phénomène en constante transformation. Cette patience et cette attention permettent de s'immiscer dans le mécanisme interne de la plante et de le transposer dans l'imagination afin de mieux le visualiser et le comprendre. En allant plus loin dans l'analyse morphologique de la plante, Goethe développe une analyse basée sur l'idée que chaque corps organique possède une configuration initiale qui est commune à tous les autres corps mais qui évolue par la suite en adoptant une forme qui lui est propre. Ainsi, la théorie de la « plante primordiale » montre que chaque plante existe originellement selon un type commun à toutes les plantes. C'est un état premier qui va évoluer à travers une succession d'états intermédiaires propres à chaque plante tout en restant déterminé par l'idée de totalité. Chaque plante évolue individuellement dans le but de créer un tout harmonieux. Cette transformation organique, autrement appelée « métamorphose », est régie par un processus invisible que la pensée doit essayer de percer. L'étude de la métamorphose des plantes revient à analyser la vie qui se déploie sous plusieurs formes. La plante suit une expansion constante qui part de la graine pour se cristalliser dans les feuilles où le principe de formation se dissocie. Les considérations scientifiques de

Goethe permettent donc d'expliquer les relations qui se forment et se brisent dans la nature. Thoreau pourrait trouver chez son aîné une approche transcendantaliste de la nature dans la mesure où celle-ci est considérée comme un tout indivisible où les éléments correspondent les uns avec les autres. Rudolf Steiner écrit dans la préface de l'œuvre de Goethe : « *Le vivant est bien décomposé en ses éléments, mais à partir de ceux-ci on ne peut le reconstituer et lui rendre la vie.*¹ » L'évolution de la plante à travers ces différents états intermédiaires demeure liée à un tout. C'est un constant devenir où aucune partie ne peut vivre sans les autres. Les forces de la nature muent et se transforment en arborant des formes différentes dans l'espace. « *Ce qui est formé est aussitôt transformé, et si nous voulons parvenir à une certaine vision vivante de la nature, nous avons à nous maintenir nous-mêmes aussi mobiles, aussi plastiques que l'exemple par lequel elle nous précède.*² » Thoreau expérimente cette métamorphose qui pourrait bien s'exprimer au-delà de plante, à savoir dans les mots mêmes qui la décrivent. Dans le constat de l'évolution du monde organique il convient, pour le poète, de penser les mots et leur agencement comme faisant pleinement partie du processus de transformation d'un phénomène. Il y a dans la rivière et sa source la même métamorphose que dans la plante et ses feuilles, c'est-à-dire un fluide invisible qui lui permet de se métamorphoser et de prendre une grande variété de formes parfois instables. Tous ces éléments de la nature sont régis par un processus de vie interne que les mots ont pour projet de révéler de telle sorte à ce que la terre soit vue comme un être vivant et non un fragment géologique. Ce qui compte dans la métamorphose pour Thoreau c'est plus le processus même de transformation que le constat de la différence entre l'état initial et le résultat final. Assister à la mutation d'une forme vers une autre c'est la saisir dans la vérité de son être. La métamorphose est polysémique dans *Sept jours sur le fleuve* puisqu'elle concerne à la fois la vision scientifique de la nature et son approche poétique. En effet, les mots sont un moyen pour saisir l'évolution du paysage et ils contribuent à définir une esthétique « métamorphique » basée sur un principe de gradualité où la nature est représentée dans l'évolution de ses couleurs, de ses bruits, etc. Chez Thoreau, la métamorphose n'est pas une punition divine où un homme serait transformé en animal, en pierre ou en végétal. Elle s'opère au sein d'un processus évolutif de la nature qui sous le regard de Thoreau devient esthétique.

La métamorphose suggère un au-delà du réel qui conduit à la création d'icône. En effet, elle présuppose avant tout la nécessité pour l'auteur de former son objet en lui donnant une structure interne, spatiale et temporelle. Chaque élément de la nature

¹ Johann Wolfgang von Goethe, *La Métamorphose des plantes et autres récits botaniques*, op.cit., p75.

² *Ibid*, p76.

devient alors à la fois un actant dans l'évolution du monde naturel et un point référentiel dans la trame du récit. « *Le site a une fonction d'unification iconique*¹ », il représente une scénographie regroupant différents éléments déterminants dans l'évolution globale de la nature. Dans *Walden*, le paysage apparaît comme un véritable personnage à part entière. En effet, dans le chapitre « Printemps », Thoreau décrit la transformation de la nature et plus précisément du lac qui, au moment des lueurs printanières, revêt « *un nouveau manteau bien épais pour remplacer l'ancien* »². Sous les ordres du soleil, tous les éléments se modifient en adoptant des formes et des corps différents. Thoreau reconnaît le pouvoir déterminant des saisons dans le changement d'un lieu. C'est une évolution à la fois thermique et morphologique qui donne un tout autre aspect à la nature. La métamorphose s'inscrit dans le temps qui est un facteur davantage mis en avant dans *Walden* que dans *Sept jours sur le fleuve* où la durée du voyage ne permet pas de saisir sur le long terme l'évolution progressive de la nature. La métamorphose dans *Sept jours sur le fleuve* évoque plutôt les mutations soudaines qui surviennent dans la nature et la diversité paysagère rencontrée d'un endroit à l'autre. « *Une heure environ après l'aube, le lac se mit à gronder en accusant l'influence des rayons du soleil qui tombaient obliquement sur lui au-dessus des collines ; il s'étirait et bâillait tel un homme au réveil, dans un tumulte de plus en plus audible.*³ » En donnant au lac de Walden des traits humains, Thoreau essaie de se le figurer autrement afin de saisir la puissance de sa transformation. Le lac est aussi décrit à l'image d'une puissance divine dont le tonnerre effraierait les poissons et les pêcheurs. En travaillant sur une image anthropomorphique, Thoreau dessine les traits du personnage qui tiendra le rôle principal dans ce chapitre. Grâce aux mots, le lac prend une forme humaine : « *Qui aurait-cru qu'une chose aussi vaste et froide, dotée d'une peau si épaisse, se montrerait aussi sensible?*⁴ », ce qui permet à Thoreau de donner plus d'impact à son récit en insistant sur l'omniscience de ce « personnage » dans le mécanisme naturel. La terre est une entité « *couverte de papilles* » dont l'extrême sensibilité donne à sa mutation une certaine inconstance faisant émerger des formes inattendues. Thoreau prend un grand soin à décrire les évolutions du lac à travers les heures de la journée. Son plaisir à vivre dans les bois s'exprimait en partie par la joie qu'il ressentait à pouvoir assister à l'arrivée du printemps en notant chaque transformation au jour le jour. Avec la venue du

¹ Ss la dir. de Colas-Blaise Marion et Beyaert-Geslin Anne, *Le sens de la métamorphose*, Limoges, Pulim (Presse universitaire de Limoges), 2009, chap « Métamorphoses et identités », François Bordron, p51.

² Thoreau Henry David, *Walden*, *op.cit.* p303.

³ *Ibid*, p305.

⁴ *Ibid*.

printemps, la neige fond progressivement pour laisser place à une chaleur régénératrice permettant à la faune de s'éveiller. C'est un moment de crise où Walden, mort, renaît à nouveau. « *Les rayons du soleil atteignent l'angle adéquat, les vents tièdes chassent la brume et la pluie tout en faisant fondre les talus de neige, et le soleil dispersant la brume sourit au paysage contrasté où le blanc et le roux exhalent une fumée d'encens.*¹ » Thoreau est fasciné par les transformations que subissent les phénomènes de la nature. Il se surprend même à observer avec une attention toute particulière les variations de formes prises par le sable et l'argile au moment du dégel du lac. A l'instar du sable figurant des ruisselets dans la terre, les mouvements de la nature suggèrent sa vitalité. La métamorphose est un moment de transition qui permet de capturer l'essence de la nature dans son schéma cyclique. Elle la montre dans ses formes hybrides et Thoreau prend un véritable plaisir à étudier cette « architecture » naturelle en l'évoquant dans toutes ses nuances. Il est impressionné par les changements parfois immenses qui s'opèrent durant cette période de l'année comme les amas sablonneux qui s'effondrent. Le printemps représente un moment significatif où la terre extériorise et s'exprime. En voyant cette mutation de la nature, Thoreau est « *touché au vif comme si, en un sens très particulier, je me trouvais dans le laboratoire de l'Artiste qui nous créa, le monde et moi, comme si je venais d'arriver alors qu'il était toujours au travail.*² » L'expérience de la métamorphose de la nature est un moyen de sentir la présence divine. Toutes ces transformations s'orchestrent selon des principes scientifiques qui en fonctionnant ensemble sont sublimés. Thoreau focalise son attention sur le prototype de la feuille, qui rappelons le, fait l'objet d'une analyse aboutie dans l'œuvre de Goethe, en expliquant son évolution morphologique. Mais rattachée au tout naturel, elle perd sa qualité scientifique et devient un maillon dans le processus poétique de la métamorphose. Thoreau la compare ainsi à la larve qui mue en papillon. C'est une floraison d'un monde nouveau sujet à la jouissance esthétique. Il y a un émerveillement dans l'observation de la nature comme un tout donc dont chaque partie travaille en corrélation. C'est une grande mécanique dont les rouages demeurent secrets à l'homme.

Par la suite, c'est l'homme qui se métamorphose en objet naturel : « *La main n'est-elle pas une feuille palmée dotée de ses lobes et de ses veines ? Un regard malicieux verrait dans l'oreille un lichen, umbilicaria, fixé sur le côté de la tête, avec son lobe ou son excroissance suspendue.*³ ». Suivra ainsi dans le récit toute une description assimilant les parties du visage humain aux éléments de la nature. Cet

¹ *Ibid*, p307.

² *Ibid*, p309.

³ *Ibid*, p311.

inversion dans la métamorphose ne fait que confirmer le désir, déjà suffisamment explicité, de Thoreau à faire communier l'homme et la nature. Dans ses observations, tout est mis en œuvre pour inscrire le mot dans la nature et la métamorphose en est l'exemple le plus éloquent. Le printemps est comme la mythologie qui vient avant la poésie. C'est la genèse d'un état qui ne cessera d'évoluer par la suite. La terre est donc la mère de l'humanité. Thoreau la compare même à un bébé dont les « *boucles nouvelles jaillissent du crâne le plus chauve.* »¹ Elle est une poésie vivante non figée. Dans la nature, des entités perdent leur aspect initial pour révéler d'autres formes posant ainsi la question de l'identité. Si tous les repères s'annihilent dans la transformation de la nature, cela ne remet-il pas en question le sentiment d'appartenance à un lieu ? Thoreau perçoit le changement et l'inconnu avec une certaine sagesse et joie. Bien qu'il évoque souvent son sentiment d'étrangeté face à la nature, ses deux ans dans les bois montre son désir de le surmonter pour avancer dans la connaissance du monde sauvage. L'évolution de la nature est parfois effrayante mais elle illustre une richesse inépuisable pour l'écriture. Il ne s'agit pas d'une métamorphose qui met en cause l'identité du lieu. En effet, la nature change mais les transformations ne sont jamais irréversibles. Elles existent dans un flot constant qui se modifie avec le temps. La métamorphose est la rivière calme et recouverte d'un épais brouillard qui une fois arrivée au Merrimack devient agitée et puissante. Mais c'est aussi une évolution dans l'histoire. Les colons se sont peu à peu substitués aux indiens et ont dominé le pays afin de le transformer à leur image. Dans *Sept jours sur le fleuve*, le paysage est malléable au grès des impressions de l'auteur. Il y a une projection directe de Thoreau qui se métamorphose lui-même dans la formation de son esprit. Le paysage devient ainsi source d'images pour l'esprit et le langage. « *Ainsi le visage désormais tourné vers l'amont, nous étudions le paysage, un peu comme on déroule une carte, rochers, arbres, maisons, collines et prairies occupant des positions toujours nouvelles et variées, à mesure que l'eau et le vent modifiaient le décor. Et les métamorphoses que subissaient les objets plus simples offraient suffisamment de variétés pour nous combler. Vu d'ici nous avons l'impressions de découvrir un nouveau paysage.* »² La métamorphose c'est le perpétuel renouvellement de la perception. Elle conduit Thoreau et son frère à se projeter directement à travers le paysage en mutation pour avancer dans l'éducation de leur regard.

¹ *Ibid*, p311.

² Thoreau Henry David, *Sept jours sur le fleuve*, *op.cit.*, p371.

CONCLUSION

A travers son excursion fluviale, Thoreau revalorise la contemplation en amenant son lecteur à réfléchir sur son rapport à autrui et à la nature. La contemplation est une activité de l'esprit qui est au centre de la connaissance. Rappelons que pour Aristote comme pour Platon, la contemplation est un moyen d'accéder au bonheur parce qu'elle s'inscrit dans une recherche philosophique. L'attitude contemplative permet à Thoreau de se perfectionner moralement dans l'approche de la nature. De nos jours, il est considéré comme une figure emblématique de l'environnementalisme. Son œuvre a en effet été réutilisée, parfois à tort, pour évoquer la montée de l'écologisme dans les mœurs et dans les formes artistiques contemporaines. Bien que son engagement pour la préservation de la nature soit un élément fondamental de sa pensée, il convient de le replacer dans le contexte de l'époque. Comme le fait remarquer Joël Cornuault dans *Thoreau, Dandy Crotté*¹, la notion même « d'écologie » rattaché à celle d'environnement n'existait pas encore au temps de Thoreau. Il s'agissait plutôt d'une intériorisation de la nature où se reflétait une forme élevée de respect.

Thoreau inspire de nombreux auteurs contemporains dans sa façon d'évoquer la conscience d'un lieu et de représenter le lien immortel qui unit l'homme à la nature. C'est par exemple le cas d'Annie Dillard, qui dans *Pèlerinage à Tinker Creek*, raconte les perceptions du monde naturel environnant. Dans cette œuvre, elle raconte les détails de la nature dans les moindres de ses détails en notant attentivement toutes les pensées qui émergent de son esprit. Comme Thoreau elle fait correspondre l'image et les mots dans la recherche d'un langage singulier.

Thoreau est une figure majeure de la Nouvelle-Angleterre du XIX^{ème} siècle. Il contribua à l'édification d'une culture de l'Amérique fondée sur un sens profond de la liberté, une vision transcendante du monde naturel et une perfection morale. Dans *The American Scholar*, Emerson écrit : « *Je ne demande pas le grand, le lointain, le romantique, ni ce qui se fait en Italie ou en Arabie ; ni ce qu'est l'art grec, ni la poésie des ménestrels provençaux ; j'embrasse le commun, j'explore le familier, le bas, et suis assis à leurs pieds. Donnez-moi l'intuition d'aujourd'hui et vous aurez les mondes antiques et à venir*². » Cette aspiration à l'universalisme est révélateur d'un désir chez les auteurs du « transcendantalisme américain » à réformer la société.

¹ Cornuault Joël, *Thoreau, Dandy crotté*, Paris, éditions du Sandre, 2013.

² CRITIQUE, Revue générale des publications françaises et étrangères. Numéro de Juin-Juillet 1992 Tome XLVIII, N° 541-542 : *La Nouvelle Angleterre*. Sous la direction de Jean Piel, p435.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres citées de Henry David Thoreau

- Henry David Thoreau, *Sept jours sur le fleuve*, Paris, Éd. Fayard, 2012.
- Henry David Thoreau, *Journal. Tome 1, 1837-1840*, Bordeaux, Éd. Finitude, 2012.
- Henry David Thoreau, *La montagne : une marche au Wachusset*, Saint-Quentin-de-Caplong, Éd. Atelier de l'Agneau, 2012
- Henry David Thoreau, *Walden*, Marseille, Éd. Le mot et le reste, 2010.
- Henry David Thoreau, *De la marche*, Paris, Éd. Mille et une nuits, 2003.
- Henry David Thoreau, *Les forêts du Maine*, Paris, Éd. José Corti, 2002.

Autres œuvres citées

- Ralph Waldo Emerson, *Les forces éternelles et autres essais*, Paris, Éd. Mercure de France, 1920, 4^{ème} éd.
- Ralph Waldo Emerson, *Essais*, Paris, Michel Houdiard Éditeur, 2010.
- Ovide, *Les métamorphoses*, Paris, Éd. Gallimard, coll. Folio Classique, trad. Georges Lafaye, 1992.
- Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Éd. Garnier Flammarion, 1995.
- Raffaele Milani, *Esthétiques du paysage, art et contemplation*, Arles, Éd. Actes Sud, 2005.
- Alain Roger, *Court traité du paysage*, Paris, Éd. Gallimard, coll. Bibliothèque des Sciences Humaines, 1997.
- Ss la dir. de Marion Colas-Blaise et Anne Beyaert-Geslin, *Le sens de la métamorphose*, Limoges, Pulim (Presse universitaire de Limoges), 2009.

Œuvres critiques citées

- Lawrence Buell, *New england Literary Culture (from revolution through Renaissance)*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986.
- Stephen Adams et Donald Jr. Ross, « *Revising Mythologies* » - *The composition of Thoreau's major works*, Charlottesville, The University press of Virginia, 1988.
- Stanley Cavell, *Sens de Walden*, Courbevoie, Théâtre Typographique, 2007.

- John Aldrich Christie, *Thoreau as world traveler*, New-York, Columbia University Press, 1965.
- Joël Cornuault, *Thoreau, Dandy crotté*, Paris, Éd. du Sandre, 2013.
- Gilles Farcet, *Henry Thoreau l'éveillé du Nouveau Monde*, Paris, Éd. Albin Michel, coll. Espaces libres, 1990.
- Robert F. Sayre, *Thoreau and the American Indians*, Princeton, Princeton University press, 1977.
- Paul Sherman, *The shores of America, Thoreau's inward exploration*, Chicago, University of Illinois press, 1972.
- Robert Louis Stevenson, *Un roi Barbare – essai sur Henry David Thoreau*, Bordeaux, Éd. Finitude, 2009.
- Steven Winspur, *La poésie du lieu : Segalen, Thoreau, Guillevic, Ponge*, Amsterdam, Éd. Rodopi, coll. Chiasma 20, 2006.

Revue

- CRITIQUE, Revue générale des publications françaises et étrangères. Numéro de Juin-Juillet 1992 Tome XLVIII, N° 541-542 : *La Nouvelle Angleterre*. Sous la direction de Jean Piel

Site consulté.

- ROOT Christina (Saint Michael's College), « Thoreau's practice of Goethe's phenomenology », <http://www.janushead.org>, consultation le 1 février 2014.